

**La traduction des pronoms personnels neutres :
pour une visibilité accrue des personnes non binaires**

suivi de la traduction

Les monuments enfouis

par Catherin·e Viens

Département des littératures de langue française, de traduction et de création
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention
du grade de M.A. en langue et littérature françaises

Juillet 2023

© Catherin·e Viens, 2023

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| RÉSUMÉ..... | iii |
| ABSTRACT | iv |
| REMERCIEMENTS | v |
| PRÉFACE | 1 |
| VOLET CRITIQUE | 4 |
| Introduction | 5 |
| 1. Les personnes trans non binaires et le besoin de représentation | 6 |
| 2. Les pronoms neutres de la troisième personne du singulier..... | 8 |
| 2.1 Les pronoms neutres en anglais..... | 8 |
| 2.2 Bref historique des pronoms neutres en anglais | 9 |
| 2.3 Les pronoms neutres en français | 11 |
| 3. La traduction des pronoms neutres..... | 15 |
| 3.1 Stratégies et effets de traduction..... | 16 |
| 3.1.1 L'évitement..... | 16 |
| 3.1.2 Le masculin pluriel | 18 |
| 3.1.3 Troisième personne impersonnelle du singulier..... | 19 |
| 3.1.4 Les néologismes | 20 |
| 4. Étude de cas : Love After the End..... | 21 |
| 4.1 Démarcation | 24 |
| 4.2 Clarification..... | 25 |
| 4.3 Invisibilisation | 27 |
| Conclusion..... | 28 |
| VOLET TRADUCTION | 40 |
| Les monuments enfouis..... | 41 |
| Le palais de la mémoire..... | 45 |
| Le couloir..... | 62 |
| Le salon | 83 |
| La cuisine..... | 100 |

RÉSUMÉ

Ce mémoire est composé de deux parties distinctes, mais liées par leur propos. La première partie aborde la question des pronoms personnels neutres de la troisième personne en français et en anglais, en retraçant leur histoire puis en se penchant sur l'impact de leur emploi chez les personnes non binaires. Il s'agit d'observer comment l'écriture inclusive, plus particulièrement les nouveaux pronoms, peut être mobilisée afin de permettre une traduction éthique qui a pour but d'éviter l'invisibilisation des personnes non binaires dans le transfert linguistique. S'ensuit une analyse des stratégies de traduction des pronoms neutres de l'anglais vers le français, sélectionnées dans plusieurs œuvres contemporaines. Ces réflexions nous conduisent à une traduction originale d'un extrait du roman *Vanishing Monuments* de John Elizabeth Stintzi intitulée *Les monuments enfouis*, qui met en pratique les conclusions de la première partie.

ABSTRACT

This master's thesis is composed of two distinct but related parts. The first part addresses the issue of third person gender-neutral personal pronouns in English and in French, tracing their history and reflecting on the impact of their use on non-binary people. The aim is to observe how inclusive writing, more specifically neopronouns, can be mobilized to allow for an ethical translation that would avoid rendering non-binary people invisible during the language transfer. An analysis of different strategies for translating gender-neutral pronouns from English to French, drawn from several contemporary novels, follows. These reflections culminate in an original translation of an excerpt from John Elizabeth Stintzi's novel *Vanishing Monuments*, which will put into practice the conclusions of the first part.

REMERCIEMENTS

Je remercie infiniment ma directrice, Catherine Leclerc, pour sa patience et son travail d'orfèvre ; Zed Cézard pour ses relectures ; Marianne Ducharme pour l'absorption d'une partie de mes angoisses ; ma famille et mes enfants pour leur soutien – même si mon entreprise n'était pas toujours claire pour tout le monde ; et finalement Salem, pour sa présence silencieuse pendant les longues heures de lecture, de recherche et de rédaction que l'élaboration de ce mémoire a nécessitées.

Je suis également extrêmement reconnaissant envers le Département des littératures de langue française, de traduction et de création de l'Université McGill qui a adouci mon parcours d'étude grâce à son financement ; envers l'ADEFIES pour son soutien et ses journées de rédaction ; ainsi qu'envers Thèsez-vous, oasis de travail sans lequel je n'aurais certainement pas réussi à terminer ce mémoire à temps. Merci aussi à Arianne Des Rochers d'avoir mis à profit toute l'intersectionnalité de ses connaissances dans son évaluation.

PRÉFACE

Lien entre le texte de création (traduction) et le texte critique

En tant que personne non binaire qui a une bonne connaissance de l'anglais, j'ai eu la chance d'avoir accès à tout un bassin de littératures qui était inaccessible à mes ami·es unilingues francophones. C'est en pensant à iels que l'idée de traduire un roman mettant en scène une personne non binaire a émergé et s'est rapidement transformée en projet de mémoire en recherche et traduction. Des études comme celle de Rebecca Plesz¹, le travail de Loïs Crémier² et mon expérience de vie m'ont démontré que les personnes non binaires ont besoin de modèles pour s'approprier leur identité, sinon elles restent dans un état d'inconfort permanent face aux modèles sociaux conventionnels. Il est d'autant plus difficile pour elles d'affirmer leur non-binarité lorsque le concept est inconnu de leur entourage. J'ai voulu mettre à profit mes études en création littéraire et en traduction pour permettre à ces gens de s'identifier à des personnages forts, campés dans le réel, ainsi que de permettre aux personnes de l'extérieur des milieux queers de faire la connaissance de personnages non binaires auxquels elles peuvent aussi s'identifier. En plus de réfléchir plus profondément aux enjeux que comportent de telles traductions.

La sélection du roman à traduire s'est faite bien avant d'entamer ma réflexion critique, mais j'ai choisi d'attendre d'avoir fait le tour de la question avant d'enclencher le processus de traduction. Alors que mon intention d'origine était de m'appuyer sur mes recherches pour asseoir les bases de ma traduction, j'ai rapidement découvert que ce type de travail ne se faisait pas à sens unique. Ma pratique de traduction a fait émerger de nouvelles facettes de mon questionnement, qui m'étaient restées inconnues jusqu'alors. Il s'en est donc suivi plusieurs allers-retours entre le volet critique et le volet traduction de mon mémoire.

Bien entendu, les enjeux de traductions liés à la non-binarité sont beaucoup plus vastes que les simples pronoms personnels de la troisième personne à fonction sujet, et mon exploration a débordé ce qui est exposé dans les pages qui suivent. En plus de naviguer à travers ce qui s'est fait dans le passé et ce qui se fait actuellement en français et en

¹ Rebecca Plesz, *Exister entre deux cases : l'expérience de l'identité de genre non-binaire*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2019.

² Loïs Crémier, « Savoir dire et savoir faire : mieux communiquer pour favoriser l'inclusion des jeunes trans », dans Denise Medico et Annie Pullen Sansfaçon (dir.), *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2021.

traduction vers le français, j'ai exploré les stratégies utilisées par le locutorat de d'autres langues plus genrées que l'anglais pour élargir mes options. J'ai aussi dévoré chaque livre écrit à l'aide de l'écriture inclusive que j'ai pu trouver – et ceux d'autres qui, sans faire usage de cette écriture, arrivaient quand même à éviter les distinctions de genre³ –, afin d'inspirer ma propre pratique d'écriture. Le mémoire que vous vous apprêtez à lire n'est donc qu'une amorce de réflexion ancrée dans le mouvement actuel de transformation de la langue qui vise à rendre le français, et d'autres langues au fonctionnement plus genré, davantage inclusif pour les personnes de toutes les identités de genre.

Puisque ce mémoire concerne de nouvelles formes d'écritures en lien avec les personnes trans non binaires, je me suis appliqué à le rendre le plus inclusif possible. Pour ce faire, j'ai appliqué plusieurs stratégies. Dans les cas où la forme des substantifs permet une substitution de la finale genrée par une finale en *-aire* (sur le modèle de *libraire*), j'emploie des néologismes non genrés tels que *autaire*, *lectaire*, *traductaire*, dont le radical est facilement identifiable⁴. Pour les formes qui se féminisent par addition de lettres et les accords de participe, j'emploie le point médian (ex. : bon·ne). Cette stratégie n'est pas non binaire à proprement parler – elle conserve de façon ostensible les formes masculine et féminine et n'arrive donc pas à en faire abstraction complètement⁵ –, mais elle est, au moment de rédiger ce mémoire, le moyen le plus répandu de dégenrer un texte. Pour les pronoms, quand ils ne seront pas évitables, j'emploierai *iel/s* et *læ* pour nommer une ou des personnes sans distinction de genre.

³ Anne Garréta, *Sphinx*, Paris, LGF, 1992, et Monique Wittig, *L'Opoponax*, Paris, Éditions de Minuit, 1964, par exemple.

⁴ Toutefois, j'éviterai le terme *narrataire*, puisqu'il a déjà une signification dans le domaine littéraire, afin d'échapper à une polysémie qui pourrait porter à confusion.

⁵ Divergenre, « Guide de grammaire neutre et inclusive ».

VOLET CRITIQUE

La traduction des pronoms personnels neutres : pour une visibilité
accrue des personnes non binaires

Introduction

Les études du genre (*Gender Studies*) et les études queers (*Queer Studies*), qui ont pris racine aux États-Unis dans les années 1970-1980, ont permis d'ouvrir la réflexion sur les fondements binaires de notre mode de représentation du genre et des rôles de genre. Bien qu'elle soit fondée sur des phénomènes qui ne datent pas d'hier⁶, la remise en question de la binarité homme/femme a permis à tout un pan de la société de repenser son identité. Ces personnes conservent toutefois un statut marginal et doivent encore se battre pour la reconnaissance sociale. Les pratiques linguistiques sont pour iels un véhicule d'affirmation du genre et une part importante de leur affirmation de soi⁷. Passant de la théorie à la pratique, la question de l'identité de genre ne se retrouve alors plus seulement dans les ouvrages scientifiques ou militants, elle est maintenant abordée en littérature, surtout du côté anglophone. Dans les littératures d'expression anglaise, les personnes non binaires sont présentes depuis déjà quelques décennies⁸, et le corpus ne cesse de grandir⁹.

Comme les langues indo-européennes sont, à différents niveaux, toutes structurées autour d'une certaine binarité des genres, l'intégration d'un genre neutre pose des défis d'adaptation grammaticale. L'anglais, moins genré que le français, se prête mieux à l'exercice de débinarisation : les verbes et adjectifs ne s'accordant pas en genre, l'emploi d'un pronom neutre est plus aisé puisqu'il n'a pas de répercussion sur les autres parties du discours. Cette particularité de l'anglais soulève la question de la traduction de ses formes neutres vers le français. Comment transférer l'idée de neutralité (ou d'ambiguïté) inscrite dans les textes de fiction rédigés en anglais qui présentent des personnages non binaires ou fluides dans le genre sans dénaturer le texte et surtout sans invisibiliser les personnes en quête de reconnaissance sociale que ces personnages représentent ?

⁶ Voir entre autres à ce sujet Gilbert H. Herdt, *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, New York, Zone Books, 1994.

⁷ Loïs Crémier, *op. cit.*, p. 42-43.

⁸ Le plus vieux texte de fiction que j'ai trouvé mettant en scène des personnages s'identifiant comme non binaires est *Nearly Roadkill* de Borstein et Sullivan, publié en 1996 (Kate Bornstein et Caitlin Sullivan, *Nearly Roadkill*, Londres, High Risk, 1996) ; il est toutefois possible que d'autres textes aient été publiés encore plus tôt.

⁹ Maya Sungold, « The Rise of Gender-Inclusive Pronouns and Language in Literature », *We Need Diverse Books*, 20 octobre 2020, <https://diversebooks.org/the-rise-of-gender-inclusive-pronouns-and-language-in-literature/> [consulté le 16 décembre 2022].

Ce mémoire se penchera sur la question de la traduction des pronoms neutres de l'anglais vers le français, en trois volets. Le premier volet abordera l'histoire des pronoms neutres en anglais et en français. Il empruntera brièvement aux théories du genre et aux théories queers afin de dresser un portrait des enjeux linguistiques de l'identité de genre. Le second volet abordera les stratégies de traduction pratiquées par les traductaires de textes anglais comportant des personnages non binaires. Le troisième et dernier volet de ce mémoire consistera en la mise en pratique de mes observations grâce à la traduction d'un extrait du roman de John Elizabeth Stintzi intitulé *Vanishing Monuments*¹⁰.

1. Les personnes trans non binaires et le besoin de représentation

Si c'est par la parole que nous sommes identifié.e.s comme des sujets sexués et genrés [...] c'est encore par elle que nous déconstruisons ce premier acte fondateur pour raconter une autre histoire, pour contester cette assignation de genre, pour réparer l'injure¹¹ [...].

Les personnes trans non binaires sont des personnes non conformes dans le genre, c'est-à-dire qu'elles ne cadrent pas dans les définitions traditionnelles du genre. Le terme trans signifie : qui « considère son sexe assigné à la naissance comme n'étant pas en adéquation avec son identité de genre¹²[...] ». L'appellation *non binaire* est un terme parapluie qui englobe tous les termes¹³ servant à identifier une personne qui ne se reconnaît pas dans les construits sociaux associés au fait d'être assigné homme ou femme. Ces construits sociaux critiqués tant du côté anglophone (par Butler¹⁴, Haraway¹⁵, Segwig¹⁶)

¹⁰ John Elizabeth Stintzi, *Vanishing Monuments*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 2020.

¹¹ Luca Greco, « Présentation : la fabrique des genres et des sexualités », *Langage et société*, vol. n° 152, n° 2, 1^{er} juin 2015, p. 8.

¹² Rebecca Plesz, *op. cit.*, p. viii.

Bien que les personnes non binaires ne s'identifient pas toutes comme trans (*ibid*, p. 30), toutes celles nées avant juin 2022 au Québec le sont par définition puisqu'il était impossible avant cette date d'avoir un marqueur de genre neutre (x) sur son certificat de naissance.

¹³ Ces personnes peuvent s'identifier comme agendre, bi-genre, neutrois, fluide dans le genre, demi-fille, demi-garçon etc., ou bien tout simplement refuser de porter une étiquette (queer).

¹⁴ Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999 Judith Butler, *Undoing Gender*, New York ; Londres, Routledge, 2004.

¹⁵ Donna Jeanne Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.

¹⁶ Eve Kosofsky Sedgwick, *Tendencies*, Londres, Routledge, 1994.

que du côté francophone (Wittig¹⁷, Delphy¹⁸, Bourcier¹⁹, Drouar²⁰, Preciado²¹) à la suite de Foucault²² et de Deleuze et Guattari²³, sont cristallisés par le biais du langage, car

Chacun de nous est la « somme » des transformations effectuées par les mots. Nous sommes à ce point des êtres sociaux que même notre physique est transformé (ou plutôt formé) par le discours – par la somme des mots qui s’accumulent en nous²⁴.

Déjà en situation marginale, les personnes trans non binaires risquent de se sentir d’autant plus invisibilisées par le fait de ne pas être incluses dans le langage conventionnel. Même si leur perception d’elles-mêmes est réelle, elles se sentent parfois invalidées ou ont l’impression de ne pas exister pleinement dans la société²⁵. Si la représentation des personnes trans non binaires se fait par leur présence de plus en plus courante dans l’univers médiatique et les produits culturels, elle passe aussi par le médium d’expression qu’est le langage, tant oral qu’écrit. Pour pouvoir exprimer leur réalité, les personnes trans non binaires doivent avoir les outils pour le faire, et un des moyens de valider leur existence a été la réappropriation du langage, qui s’est traduite par la création de systèmes grammaticaux modifiés qui incorporent un genre neutre. Ces nouveaux systèmes grammaticaux (ils sont plusieurs puisque pas encore figés) ne sont pas étrangers aux revendications féministes d’inclusion par le langage et sont parfois inspirés par des formes précédemment créées à des fins féministes (par Céline Labrosse dans *Pour une grammaire non sexiste*²⁶, par exemple). L’emploi à l’oral et à l’écrit de nouveaux pronoms, ou de

¹⁷ Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001.

¹⁸ Christine Delphy, *L’ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2008.

¹⁹ Sam Bourcier, *Queer zones : la trilogie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018.

²⁰ Juliet Drouar, *Sortir de l’hétérosexualité*, Paris, Binge audio éditions, coll. « Collection Sur la table », 2021.

²¹ Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus : chroniques de la traversée*, Paris, Bernard Grasset, 2019 ; Paul B. Preciado, *Dysphoria Mundi*, Paris, Bernard Grasset, coll. « essai français », 2022.

²² Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1976, vol. 1-4.

²³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. 1 : L’anti-Œdipe*, Paris, Éditions de minuit, coll. « Collection “Critique” », 1972 ; Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. 2 : Mille plateaux*, Paris, Éditions de minuit, coll. « Collection “Critique” », 1980.

²⁴ Monique Wittig, *Le chantier littéraire*, Lyon, Donnemarie-Dontilly, Presses universitaires de Lyon et Éditions iXe, coll. « Des deux sexes et autres », 2010, p. 139-140.

²⁵ Rebecca Plesz, *op. cit.*, p. 102-103.

²⁶ Céline Labrosse, *Pour une grammaire non sexiste*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1996.

Signe de l’intérêt renouvelé pour une langue moins genrée, le livre de Céline Labrosse, *Pour une grammaire non sexiste*, (Les éditions du remue-ménage, 1996) a été réédité – sous un autre titre – en 2021 (*Pour une langue sans sexisme : petit traité pratique pour un usage au quotidien*, Montréal, Fides, 2021).

flexions neutres permet aux personnes trans non binaires d'affirmer leur identité. Plus ces personnes entendent « parler » d'elles par le biais du langage, plus elles se sentent validées dans leur identité²⁷. La création et l'utilisation de pronoms personnels neutres de la troisième personne est une des stratégies de visibilité utilisées tant par les personnes non binaires que par leurs allié·es, car les pronoms personnels, comme l'exprime Monique Wittig dans *Le chantier littéraire*, ont un rôle clé dans la représentation du genre dans le langage :

Par ces mêmes mots qui établissent et contrôlent le genre dans le langage, il me semble qu'il est possible de le remettre en question dans son emploi, voire de le rendre caduc. Cette modification qui est infime du point de vue du signifiant (elle concerne quelques lettres à peine si elles peuvent former une syllabe) est pourtant si centrale que la mettre en place définitivement ne pourrait pas se faire sans transformer le langage dans son entier²⁸.

2. Les pronoms neutres de la troisième personne du singulier

2.1 Les pronoms neutres en anglais

Bien qu'une pléthore de pronoms neutres ait été créée en anglais au fil des siècles, c'est surtout le *they* singulier qui s'impose dans l'usage, sans que celui-ci fasse toutefois l'unanimité. Employé depuis plusieurs siècles pour nommer un inconnu ou une personne dont le genre est indéterminé ou non pertinent, le *they* singulier est le pronom qui a su s'imposer dans la dernière décennie pour décrire une personne qui n'entre pas dans le cadre binaire (féminin/masculin) de l'identité de genre²⁹. Si ces personnes ont toujours existé³⁰, c'est seulement vers la fin du XX^e siècle qu'elles ont commencé à prendre leur place dans l'imaginaire collectif³¹. On assiste maintenant à une effervescence de la représentation des personnes trans et non binaires dans la culture populaire et dans les productions artistiques et médiatiques, que ce soit au cinéma, à la télévision, dans les arts de la scène, les arts

²⁷ Loïs Crémier, *op. cit.*

²⁸ Monique Wittig, *op. cit.*, p. 141.

²⁹ Evan D. Bradley, « The influence of linguistic and social attitudes on grammaticality judgments of singular 'they' », *Language Sciences*, vol. 78, 2020.

³⁰ Gilbert H. Herdt, *op. cit.*

³¹ F. Poirier, A. Condat, L. Laufer, O. Rosenblum et D. Cohen, « Non-binarité et transidentités à l'adolescence : une revue de la littérature », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, vol. 67, n° 5-6, septembre 2019, p. 269.

visuels ou en littérature. Peu importe le média qui les transmet, ces représentations nous poussent à remettre en question notre rapport à la langue. Car bien qu'elle évolue, la langue reste figée dans un mode de représentation binaire contraignant, autant en anglais qu'en français (ainsi que dans la majorité des langues indo-européennes).

2.2 *Bref historique des pronoms neutres en anglais*

En anglais, les pronoms personnels à la troisième personne sont soit féminins (she), masculins (he), ou neutres (it). Bien qu'il soit parfois utilisé pour nommer des êtres animés (bébés, animaux, robots), le pronom neutre *it* est souvent perçu comme péjoratif lorsqu'employé pour nommer un être humain puisqu'il insinue son objectification. C'est pourquoi il n'est habituellement pas utilisé pour nommer une personne dont le genre est inconnu. Il est toutefois employé, bien que très rarement, par des personnes non binaires pour se définir³² et dans certaines œuvres littéraires pour nommer des personnages sans genre³³.

La façon la plus courante de ne pas attribuer un genre à une personne, en anglais, est l'emploi du pronom *they* au singulier. Malgré qu'au tournant du XVIII^e siècle, les grammairiens déclarent agrammatical l'emploi du *they* au singulier³⁴ et qu'il reste contesté encore de nos jours (le pronom devant s'accorder en nombre avec son antécédent), cet usage du pronom perdure à l'oral autant qu'à l'écrit, ainsi que dans des œuvres littéraires tout au long des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles³⁵. C'est toutefois seulement depuis les dernières décennies qu'on emploie le *they* au singulier pour désigner une personne dont le genre

³² Cassian Lodge, « Gender Census 2021: Worldwide Report », *Gender Census*, 1^{er} avril 2021, <https://gencensus.com/results/2021-worldwide/> [consulté le 20 décembre 2022].

³³ Clive Barker, Imajica, New York, HarperPrism, 1997 [1991] ; Akwaeke Emezi, Freshwater, Londres, Faber & Faber, 2019, par exemple.

³⁴ Ann Bondine, « Androcentrism in prescriptive grammar: Singular 'they', sex-indefinite 'he', and 'he or she' », *Language in Society*, vol. 4, n° 2, 1975, p. 129-146, Dennis E. Baron, *What's Your Pronoun? Beyond He & She*, New York, Liveright Publishing Corporation, a division of W. W. Norton & Company, 2020.

³⁵ Mark Balhorn, « The Rise of Epicene *They* », *Journal of English Linguistics* vol. 32, n° 2, 2004, p. 79-104.

n'est ni féminin ni masculin³⁶. Bien que certain·es la trouvent toujours confuse ou agrammaticale³⁷, cette acception a fait son entrée dans le Merriam-Webster en 2019³⁸.

En plus du pronom *they* au singulier, d'autres pronoms neutres sont utilisés par les communautés non binaires anglophones (*ze*, *em*, ou *fae* par exemple)³⁹. Sans être employés depuis aussi longtemps que le *they*, ces pronoms neutres sont aussi inscrits dans l'histoire. Le rejet du *they* singulier par les grammairiens a créé un manque que certaines personnes ont tenté de combler en inventant des pronoms épïcènes à la troisième personne du singulier. Le pronom *thon*, par exemple, proposé en 1884 par l'avocat et compositeur Charles Crozat Converse a suscité une vague de création de mots chez ses contemporain·es⁴⁰. En fouillant dans les archives de journaux, Dennis Baron a recensé, à partir XIX^e siècle, plus de 250 pronoms inventés par des autaires voulant faire évoluer la langue ; des gens de loi voulant en finir avec les textes juridiques composés au masculin générique ; des féministes qui cherchaient l'équité entre les genres ; ou de simples participant·es à des concours qui visaient à trouver un remplacement au masculin générique⁴¹ ; depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. D'aucune de ces tentatives n'a émergé un pronom universel qui a pu s'imposer dans l'usage, même si certains pronoms inventés ont assez gagné en notoriété pour se retrouver dans les dictionnaires pour ensuite en être retirés⁴².

³⁶ Evan D. Bradley, *op. cit.*

³⁷ Bronwyn M. Bjorkman, « Singular *they* and the syntactic representation of gender in English », *Glossa: a journal of general linguistics* vol. 2, n° 1, art. 80, 2017.

³⁸ Merriam-Webster, « Singular 'They' », *Words We're Watching*, <https://www.merriam-webster.com/words-at-play/singular-nonbinary-they> [consulté le 10 octobre 2022].

³⁹ Selon une étude menée aux États-Unis auprès de 40 001 jeunes LGBTQ de 13 à 24 ans (The Trevor Project, « Pronouns Usage Among LGBTQ Youth », 29 juillet 2020, <https://www.thetrevorproject.org/research-briefs/pronouns-usage-among-lgbtq-youth/> [consulté le 10 octobre 2022]), 4% des jeunes utilisent un pronom autre que *she/her*, *he/him*, ou *they/them*. Un sondage non scientifique conduit en ligne spécifiquement auprès de personnes se considérant à l'extérieur de la binarité des genres (avec 44 583 répondants de la Grande-Bretagne et d'ailleurs dans le monde) montre quant à lui qu'une portion non négligeable (23% chez les moins de 30 ans et 22% chez les plus de 30 ans) utilise les pronoms *xe/xem*, *el/em*, *ze/hir*, *fae/faer*. Cassian Lodge, *op. cit.*

⁴⁰ Dennis E. Baron, « The Epicene Pronoun: The Word That Failed », *American Speech*, vol. 56, n° 2, 1981, p. 86-87.

⁴¹ Dennis E. Baron, *What's your pronoun? beyond he & she*, New York, Liveright Publishing Corporation, a division of W. W. Norton & Company, 2020.

⁴² Le pronom *thon* par exemple, voir Merriam-Webster, « The History of "Thon", the Forgotten Gender-Neutral Pronoun », <https://www.merriam-webster.com/words-at-play/third-person-gender-neutral-pronoun-thon> [consulté le 3 avril 2023].

Créés dans la plupart des cas pour inclure les femmes dans le discours, ces autres pronoms ont été récupérés par les communautés LGBTQ pour exprimer la non-binarité de certaines identités de genre (trans, agendre, flexible dans le genre, etc.). Grâce à la visibilité accrue dont les communautés de la diversité de genre bénéficient ces dernières années, on peut maintenant observer le *they* singulier et les nouveaux pronoms – avec toute une terminologie liée à l’identité de genre propre aux communautés trans et non binaires – se répandre tranquillement dans la population globale.

2.3 Les pronoms neutres en français

Du côté de la francophonie, bien que le masculin générique soit contesté depuis longtemps, les traces de création de nouveaux pronoms sont moins nombreuses. Il n’est toutefois pas impossible qu’il y ait eu dans l’histoire de la francophonie d’autres tentatives de création de pronoms neutres que celles que je relèverai plus loin. Par contre, ces tentatives vont moins de soi en français qu’en anglais puisqu’un pronom neutre de la troisième personne du singulier y a un impact sur plusieurs parties du discours, ce qui rend son application difficile⁴³. L’existence d’un pronom de la troisième personne impersonnel (*on*) pourrait également expliquer l’apparition tardive de nouveaux pronoms neutres. Monique Wittig, dans *L’Opoponax*⁴⁴, a d’ailleurs expérimenté avec ce pronom dans le but d’en faire un pronom neutre défini de la troisième personne. Alphératz l’a aussi présenté comme option dans sa *Grammaire du français inclusif*⁴⁵.

Pour ce qui est des nouveaux pronoms, Hélène Cixous introduit d’abord *illes* sous une forme inclusive dans deux textes parus en 1975⁴⁶, puis elle le ramène au singulier (pour

⁴³ Le pronom personnel à fonction sujet n’est pas le seul pronom à s’accorder en genre en français ; il faut encore trouver un équivalent de la fonction complément ainsi que pour tous les déterminants qui s’accordent avec le genre des substantifs. Enfin, les déclinaisons de participes passés ainsi que de compléments du nom et même les substantifs ayant une forme masculine ou féminine en français (alors que la plupart sont épicènes en anglais) sont aussi des obstacles supplémentaires à la neutralité de genre.

⁴⁴ Monique Wittig, *op. cit.*

⁴⁵ Alphératz, *Grammaire du français inclusif : littérature, philologie, linguistique*, Châteauroux, Éditions Vent solars, 2018, p. 312.

⁴⁶ *Le rire de la méduse* et *Sorties*, réédités en un volume en 2010 : Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, coll. « Collection Lignes fictives », 2010, p. 58 et 134.

définir un personnage sans genre) dans l'œuvre expérimentale *Partie*⁴⁷, aux côtés de centaines d'autres détournements de mots. Au Québec, Françoise Marois propose l'utilisation de *illes* comme pronom inclusif, d'abord dans un article de journal en 1987, puis dans des ateliers d'écritures et des conférences, et finalement dans son mémoire de maîtrise de l'Université du Québec à Chicoutimi qu'elle publiera à compte d'autrice en 1994⁴⁸. Elle proposait le pronom *illes* au pluriel dans l'optique d'inclure les femmes de façon plus explicite qu'avec le masculin générique, mais une personne participant à l'un des ateliers de Marois a intégré dans son texte la forme singulière indéfinie, ce qui plut à Marois, qui en a relayé l'emploi dans son mémoire. Marois n'explique malheureusement pas comment elle en est arrivée à ce pronom ; si elle l'a emprunté à Cixous ou si elle l'a créé elle-même. On retrouve *ille* au singulier (pour décrire une personne dont le genre est inconnu) chez le philosophe et écrivain français Alain Roger, dans les actes d'un colloque de 1987, publiés en 1990⁴⁹. Il ne m'a pas été possible de savoir ici non plus si le *ille* employé avait été inspiré des travaux de Cixous, de Marois, de quelqu'un d'autre ou s'il était simplement une création spontanée⁵⁰. En 1993, Ayerdhal publie *L'histrion*⁵¹, un roman de science-fiction dans lequel *el* est utilisé comme pronom neutre alors que Michèle Causse expérimente avec les pronoms *ille* et *el*⁵² (qui sont toutefois présentés comme des pronoms féminins). En 2004, Causse intègre pour la première fois *ul* dans un texte de fiction inédit, *Défigures du soi*⁵³, et le propose ensuite sur différentes tribunes⁵⁴. En 2008, l'organisme belge Genre Pluriel recommande « d'utiliser “yel” ou “elli” comme pronom

⁴⁷ Hélène Cixous, *Partie*, Paris, Éditions des femmes, 1976.

⁴⁸ Françoise Marois, *Vers l'égalité linguistique : mémoire de recherche*, Albanel, Québec, Éditions Françoise Marois, 1994.

⁴⁹ Frédéric Monneyron (dir.), *L'Androgyne dans la littérature*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'hermétisme », 1990.

⁵⁰ *ille*, comme contraction de *il* et *elle* – ou une réactivation d'un pronom latin – semble assez naturel pour avoir été « inventé » à plusieurs reprises ; Thierry Hoquet s'octroie ainsi, dans « Rêver le monstre d'une langue sans genre », *Critique*, vol. n° 827, n° 4, 1 avril 2016, p. 319-333, la paternité du *ille* au singulier en 2011, 21 ans après que Alain Roger l'ait couché sur papier et 36 ans après Cixous.

⁵¹ Ayerdhal, *L'histrion*, Vauvert, Au diable Vauvert, 2011.

⁵² Michèle Causse, *Voyages de la grande naine en androssie*, Laval, Éditions Trois, coll. « Topaze », 1993.

⁵³ Dominique Bourque, « À l'encontre de l'androlectre, entretien avec Michèle Causse », dans Dominique Bourque et Françoise Armengaud (dir.), *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme : entretiens avec Michèle Causse*, Montréal, Les Éditions sans fin, 2016.

⁵⁴ Michèle Causse, « Qui a peur de Valérie Solanas ? ou le tabou de la haine envers le dominant », dans Bagdam Espace Edition (dir.), *Espace lesbien*, Toulouse, n° 4, 2004 ; Michèle Causse, « Le genre comme espace de contention », *Revue des lettres et de traduction*, n° 11, 2005 ; Michèle Causse et Katy Barasc, *Requiem pour il et elle*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2014, p. 164.

a-genre » dans une rubrique de son site internet intitulée « Les genres dans les langues parlées et construites⁵⁵ ». Quelques années plus tard, un article du magazine en ligne *Mademoizelle* de 2013 cite les pronoms *els* et *illes* comme exemples de pronoms inclusifs – c’est-à-dire qui incluent tous les genres dans un groupe : féminin, masculin ou autre – et *eli* et *yel* comme pronom sans « connotation de genre⁵⁶ » – pour désigner une personne sans lui attribuer un genre. La même année Luca Greco, dans *Langues et cités*, présente *yel* et *iel* comme « exemples de néologismes circulant dans une communauté transgenre belge francophone⁵⁷ ». C’est aussi en 2013 que serait apparu le *iel* pour la première fois dans une monographie, chez İan (Anne) Larue⁵⁸. Dans l’essai *Dis papa, c’est quoi le patriarcat*⁵⁹, Larue propose le pronom *iel* sans expliquer clairement son origine⁶⁰.

Depuis le début des années 2010, plus d’une dizaine de nouveaux pronoms ont été créés spontanément par les communautés trans non binaires, au Québec et ailleurs dans la francophonie⁶¹, et sont employés par les personnes non binaires pour se représenter iels-même. *Iel* est le pronom neutre le plus employé par les personnes non binaires pour se nommer⁶², et son inclusion récente dans le *Robert* pourrait avoir un impact sur sa

⁵⁵ Genres Pluriels, « Les genres dans les langues parlées et construites », Genres Pluriels, visibilité des personnes aux genres fluides, trans’ et intersexes, 29 octobre 2008, <http://web.archive.org/web/20091124013957/https://www.genrespluriels.be/Les-genres-dans-les-langues> [consulté le 21 décembre 2022].

⁵⁶ Lady Dylan, « Guide du langage non sexiste », *Madmoizelle*, 12 juin 2012, <https://www.madmoizelle.com/guide-langage-non-sexiste-109220> [consulté le 20 décembre 2022].

⁵⁷ Luca Greco, « Langage et pratique “transgenres” », *Langues et cités*, n° 24, octobre 2013, p. 5. Plus tard dans « La création de nouvelles formes pronominales non binaires n’est pas une exception française », https://www.lemonde.fr/idees/article/2021/12/15/la-creation-de-nouvelles-formes-pronominales-non-binaires-n-est-pas-une-exception-francaise_6106085_3232.html [consulté le 20 décembre 2022], il attestera « l’emploi du pronom "iel" depuis au moins la première moitié des années 2000 ».

⁵⁸ Thierry. Hoquet, *op. cit.*, p. 331.

⁵⁹ İan (Anne) Larue, *Dis papa, c’était quoi le patriarcat ?*, Donnamarie-Dontilly, Éditions iXe, coll. « Xx-y-z », 2013, p. 27.

⁶⁰ Dans un échange courriel, İan Larue me confie : « Alors le pronom iel... je sais que, quand je l’ai utilisé, il était devenu sinon assez courant, du moins parfois employé oralement. [...] Je ne sais pas si c’est moi qui l’ai employé pour la première fois par écrit dans un essai. »

⁶¹ Florence Ashley, « Les personnes non-binaires en français : une perspective concernée et militante », *H-France Forum*, vol. 11, n° 5, 2019, p. 4. La vie en queer, « Petit dico de français neutre/inclusif », <https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/07/26/petit-dico-de-francais-neutre-inclusif/> [consulté le 19 janvier 2023]. Loïs Crémier, *op. cit.*, p. 51.

⁶² La vie en queer, « Le langage dans la communauté non-binaire 2017 », 2018.

normalisation. Toutefois, il ne fait pas l'unanimité ; certaines personnes préfèrent qu'on les nomme à l'aide d'autres nouveaux pronoms⁶³.

Si le concept d'identité de genre semble plus fréquemment abordé dans la société états-unienne, il n'y est pas confiné. Les questions d'identité de genre sont aussi présentes, même si parfois moins apparentes, dans les communautés francophones d'Europe et d'Amérique. En outre, la présence de personnes de la diversité de genre a été documentée dans plusieurs cultures et elle ne se cantonne pas à l'histoire récente⁶⁴. Du côté francophone, des féministes françaises comme Christine Delphy ont introduit la notion de genre (et sa construction sociale) dès le milieu des années 1970. Et même si le terme *genre* est issu de l'anglais, le concept auquel il renvoie a, chez Delphy, précédé la création du terme en question : « Avant même que le terme n'existe, je cherchais le genre, ou plutôt, je cherchais les mécanismes de sa production⁶⁵. » Delphy aborde aussi la difficulté de nommer la non-conformité de genre :

peut-on passer pour... androgyne, quand pour en parler, on devrait inventer un pronom qui n'existe pas, ou alors parler d'un androgyne ou d'une androgyne, et perdre ainsi, avant même d'avoir eu le temps de dire : « androgyne », tout le bénéfice symbolique de cette tentative⁶⁶ ?

Le fait que de plus en plus de personnes se définissent comme non-binaires tant dans la francophonie européenne qu'au Québec⁶⁷ démontre aussi que le phénomène est bien présent et de plus en plus observable sur le terrain. De plus, s'il était déjà possible de changer pour un *X* sa mention de genre *M* ou *F* sur ses documents d'identité au Canada depuis juin 2019⁶⁸, on peut désormais le faire aussi au Québec grâce à un jugement de la

⁶³ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁴ Gilbert H. Herdt, *op. cit.*

⁶⁵ Christine Delphy, *op. cit.*, p. 27.

⁶⁶ Christine Delphy, « Présentation : lesbianisme, androgynie, transgression du genre », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 18, n° 1, 1997, p. 4. (L'autrice souligne.)

⁶⁷ Au Québec, 6360 personnes ont déclaré être non binaires lors du recensement canadien de 2021 : Statistique Canada, « Grands groupes d'âge et genre : Canada, provinces et territoires », 27 avril 2022, <https://www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/fr/tv.action?pid=9810003601&pickMembers%5B0%5D=1.6> [consulté le 3 mars 2023].

⁶⁸ Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada, « Les Canadiens peuvent maintenant utiliser l'identifiant de genre « X » dans leur passeport », 4 juin 2019, <https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/nouvelles/avis/documents-genre-x.html> [consulté le 30 janvier 2023].

Cour Supérieur du Québec invalidant « plusieurs articles du Code civil du Québec jugés discriminatoires envers les personnes trans ou non binaires⁶⁹ ».

Puisque la notion n'est pas exclusive aux sociétés anglophones, il est donc réaliste d'envisager des équivalents pour traduire les pronoms neutres anglais vers le français. D'une part, comme l'indique Crémier, un changement du français écrit est en train de s'opérer dans les pratiques quotidiennes des milieux trans et non binaires (et même au-delà) :

Des organismes œuvrant auprès des jeunes trans, non binaires, ou de la diversité de genre plus largement, utilisent la langue française de manière à refléter la diversité des genres dans leurs publications et leur documentation écrite, notamment en reprenant l'usage des néologismes neutres et inclusifs issus des communautés de personnes trans et non binaires⁷⁰.

D'autre part, des traductaires francophones se sont déjà attaqués à la difficile tâche de traduire des textes mettant en scènes des personnes non binaires.

3. La traduction des pronoms neutres

Bien qu'elles soient de plus en plus présentes dans la littérature de langue anglaise, les œuvres contenant des pronoms neutres sont peu traduites en français. Les défis de traduction qu'elles recèlent ne sont certainement pas étrangers à cette situation. Tandis que la traduction de la littérature générale tarde à s'y aventurer, certains styles littéraires permettent plus facilement leur intégration.

Propice à la création de mots, la science-fiction a été la porte d'entrée des pronoms neutres en traduction (*L'espace d'un an* de Becky Chambers avec *iel* en 2016, puis *alle* dans *Sous le vent d'acier* d'Alastair Reynold en 2017), mais ce n'est pas le seul endroit où ils se retrouvent. Bien qu'ils soient encore plutôt rares, on retrouve des pronoms neutres néologiques dans des traductions de littératures plus campées dans le réel : en littérature

⁶⁹ Guillaume Bourgault-Côté, « Victoire judiciaire importante pour les personnes trans et non binaires », *Le Devoir*, « Société », 29 janvier, 2021, <https://www.ledevoir.com/societe/594207/victoire-importante-pour-les-trans-et-les-non-binaires> [consulté le 30 janvier 2023].

⁷⁰ Loïs Crémier, *op. cit.*, p. 46-47.

jeunesse⁷¹ et en bandes dessinées⁷² par exemple, ou dans des livres de croissance personnelle ou d'éducation sexuelle⁷³. Depuis récemment, les traductions d'Arianne Des Rochers des œuvres de Leanne Betasamosake Simpson et de Vivek Shraya (en collaboration avec Kama La Mackerel) introduisent le pronom *iel* au singulier et au pluriel. Les textes de fiction ou les récits de vie de personnes non binaires sont pour leur part très peu traduits⁷⁴, c'est pourquoi il est utile de puiser dans le corpus de science-fiction pour analyser les traductions de pronoms neutres et ensuite d'appliquer les conclusions à une traduction de littérature plus générale.

3.1 Stratégies et effets de traduction

3.1.1 L'évitement

Il existe plusieurs stratégies pour traduire les pronoms neutres de l'anglais vers le français. La première est l'évitement, qui consiste à reformuler une phrase pour éviter l'utilisation de pronoms ou d'accords de genre. Les techniques sont variées : répéter le prénom plus souvent, préconiser les structures passives ou utiliser des synonymes pour nommer l'être qui est désigné par un pronom neutre en anglais. Mais cette stratégie a pour effet d'alourdir un texte qui, en langue source, n'avait pas pour objectif d'éliminer les pronoms. Elle peut aussi attribuer (ou accentuer) une caractéristique qui modifie la perception que le lectorat aura du personnage, comme dans *Imajica* de Clive Barker et dans *Eau douce* d'Awaeke Emezi, où les personnages, nommés par *it* en anglais, deviennent une « chose » dans le texte français. Or le mot *chose* dégage en français un caractère plus

⁷¹ Kai Cheng Thom, *L'enfant de fourrure, de plumes, d'écailles, de feuilles et de paillettes* (trad. Kama La Mackerel), Montréal, Dent-de-lion, 2019 ; Caroline O'Donoghue, *La gouvernante* (trad. Christophe Rosson), Paris, La Martinière fiction, 2021.

⁷² Maia Kobabe, *Genre queer : une autobiographie non binaire* (trad. Anne-Charlotte Husson), Bruxelles, Casterman, 2022.

⁷³ Kate Bornstein, *Hello, monde cruel : 101 alternatives au suicide pour les ados, les freaks et autres rebelles* (trad. Jayrôme C. Robinet), Vauvert, Au diable Vauvert, 2018 ; Cory Silverberg et Fiona Smyth, *Sexe, ce drôle de mot* (trad. Rachel Arsenault), Montréal, Éditions Dent-de-lion, 2020 ; Nesrine Bessaïh et La CORPS féministe, *Corps accord : guide de sexualité féminine*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2019.

⁷⁴ À part Vivek Shraya, *J'ai peur des hommes* (trad. Arianne Des Rochers et Kama La Mackerel), Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2020, les seuls récits de vie de personne trans non binaires que j'ai trouvés sont Kae Tempest, *Connexion* (trad. Madeleine Nasalik), Paris, Éditions de l'Olivier, 2021 et la bande dessinée *Genre Queer* de Maia Kobabe, op. cit., alors que des dizaines ont été publiés en anglais.

péjoratif que le *it* anglais. En effet, si *it* sert à désigner des objets, il sert aussi à désigner des animaux ou des enfants, ce qui lui donne une plus grande ouverture sémantique que *chose*, qui ne se rapporte qu'à des objets. De plus, le mot *chose* peut aussi parfois marquer le dégoût ou le mépris (quand on dit : *Qu'est-ce que c'est que cette chose ?*, par exemple).

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>It's not human, she thought, as <u>it</u>⁷⁵ stood upright; whatever <u>it</u> is, <u>it</u>'s not human. [...] If <u>it</u> had a self, perhaps this was its face; split by wounds and doubt; pitiful; lost⁷⁶.</p> | <p><u>Ce n'est pas un être humain</u>, songea-t-elle, tandis que <u>cette chose</u> se redressait. [...] Si <u>cette chose</u> possédait une personnalité, peut-être était-ce son visage : lacéré par les plaies et le doute, pitoyable, égaré⁷⁷.</p> |
| <p>The second one turned back to me and reached out <u>its</u> arms, holding a sheaf of young palm fronds. <u>It</u> brushed the bruisable green against my skin, from my forehead to my chin, and smiled, <u>its</u> teeth filed sharp⁷⁸.</p> | <p>Numéro 2 a de nouveau pivoté vers moi et a tendu le bras, une gerbe de jeunes palmes à la main. Effleurant ma peau de cette verdure fragile, du front au menton, <u>la chose</u> a souri, les dents aiguës⁷⁹.</p> |

En outre, l'évitement des pronoms contribue à l'invisibilisation des personnes non binaires. Dans un texte, si les caractéristiques de genre ne sont pas mentionnées autrement, les pronoms peuvent servir à définir le genre d'une personne. Le fait d'enlever le pronom neutre efface la marque distinctive de genre neutre de la personne nommée. Les biographies d'Akaweke Emezi en quatrième de couverture de *Freshwater* et d'*Eau douce* en sont un bon exemple. En anglais, la non-binarité d'Emezi est d'emblée exposée par les pronoms mis en parenthèse après son nom. L'affirmation de genre est renforcée par l'emploi du pronom *they* à la fin du texte. En français, cette partie de l'identité d'Emezi a complètement disparu.

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Akaweke Emezi (<u>they/them</u>) is also the author of <i>Dear Senthurán: A Black Memoir</i>, <i>The Death of Vivek Oji</i>, a <i>New York Times</i> best seller, and <i>Pet</i>, a finalist for the National Book Award for Young People's Literature. Selected as a 5 Under 35 honoree by the National Book Foundation, <u>they</u> are based in liminal spaces⁸⁰.</p> | <p>Akaweke Emezi, d'origine igbo et tamoule, a grandi au Nigéria et évolue dans les espaces liminaux. Profondément autobiographique, <i>Eau douce</i> est finaliste de nombreux prix littéraires internationaux et a été désigné Meilleur Livre de l'année par le <i>New Yorker</i>. C'est le premier roman d'Akaweke Emezi⁸¹.</p> |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

⁷⁵ Puisque certains textes donnés en exemple utilisent l'italique, j'ai opté pour le soulignement pour les mise en évidences. Tous les soulignements dans les exemples seront de moi.

⁷⁶ Clive Barker, *Imajica*, New York, HarperPrism, 1997 [1991]. p. 24

⁷⁷ Clive Barker, *Imajica: l'intégrale* (trad. Jean Esch), Paris, Bragelonne, coll. « L'ombre », 2017 [1997], p. 35.

⁷⁸ Akaweke Emezi, *Freshwater*, Londres, Faber & Faber, 2019, p. 130.

⁷⁹ Akaweke Emezi, *Eau douce* (trad. Marguerite Capelle), Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2019, p. 147.

⁸⁰ Akaweke Emezi, *Freshwater*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

⁸¹ Akaweke Emezi (trad. Marguerite Capelle), *op. cit.*, quatrième de couverture.

3.1.2 Le masculin pluriel

They peut aussi être traduit par l'un de ses équivalents grammaticaux pluriels : le masculin générique *ils*. Mais cette stratégie comporte plusieurs failles, à commencer par l'impression de multiplicité que l'utilisation d'un pluriel induit. Cette impression est exacerbée par le fait qu'il est peu naturel en français d'alterner entre le pluriel du pronom et le singulier du référent. Par conséquent, le pluriel est utilisé dans toutes les phrases, que le pronom soit employé ou non. Il crée ainsi une étrangeté accrue, et augmente les occurrences d'accords au pluriel par rapport au texte source.

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Soq <u>was</u> beyond gender. <u>They</u> put it on like most people put on clothes. ⁸² | Soq <u>étaient</u> au-delà de la distinction des sexes. <u>Ils</u> en change <u>aient</u> constamment, comme les autres de vêtements ⁸³ . |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

En langue source, *Soq was* (singulier), donne l'indication que Soq est une seule personne et que le pronom *they* qui s'y rapporte doit être lu comme un pronom singulier malgré ses accords pluriels. En langue cible, le pluriel donne l'impression que Soq pourrait être plus d'une personne.

En plus de donner l'impression, absente en langue source, que le personnage est double ou qu'il se sent comme étant plusieurs personnes, la forme masculine de la troisième personne du pluriel induit un biais cognitif chez le lectorat. Des études menées sur l'impact du genre grammatical sur la perception des identités de genre démontrent que le masculin générique n'est pas perçu comme neutre pour les personnes qui le lisent ou l'entendent.

[...] l'utilisation du masculin comme valeur par défaut attire notre attention vers cette forme grammaticale particulière, que notre cerveau peine à comprendre comme autre chose qu'une référence aux hommes. En effet, la forme grammaticale masculine – lorsqu'elle se réfère à des êtres animés – active de manière automatique et très rapide les connexions neuronales associées aux hommes⁸⁴ [...].

⁸² Sam J. Miller, *Blackfish City*, New York, Ecco Press, 2018, p. 300.

⁸³ Sam J. Miller, *La cité de l'orque* (trad. Anne-Sylvie Homassel), Paris, Albin Michel, 2019, p. 432.

⁸⁴ Pascal Gygax *et al*, *op. cit.*, p. 154.

Finalement, le masculin pluriel peut provoquer des incohérences dans les dialogues puisque les pronoms *il* et *ils* ont la même forme à l'orale. Le *ils* pourrait donc être perçu par les protagonistes qui l'entendent comme un masculin singulier, ce qui élimine automatiquement le caractère neutre visé. Si on lit à voix haute l'extrait suivant (à droite) on peut facilement se rendre compte de l'incohérence de la proposition.

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Old nasty American thing, she didn't like it when she used 'he' to describe me and I told her, [...] that I prefer ' <u>they</u> ' and ' <u>them</u> ' pronouns ⁸⁵ . | Cette vieille peau américaine, elle n'a pas apprécié que je lui fasse remarquer [...] que je n'aime pas qu'on parle de moi en utilisant <u>il</u> ou <u>elle</u> et que je préfère <u>ils</u> ⁸⁶ . |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

3.1.3 Troisième personne impersonnelle du singulier

L'utilisation du pronom impersonnel *on* pour nommer une personne non binaire permet de rester dans les limites du français normatif. De plus, l'emploi d'un pronom polysémique permet de transférer l'ambiguïté du *they* bisémique. Que ce soit devant le pronom *they* ou le pronom *on*, le lectorat devra s'arrêter pour trancher sur son sens en fonction du contexte, singulier ou pluriel (et dans le cas du *on*, il faut ajouter le choix entre spécifique ou générique ainsi qu'entre la première, deuxième ou troisième personne⁸⁷).

Le pronom *on* permet aussi de transférer l'étrangeté qu'évoque le *they* singulier. Parce que, même si le *they* singulier est de plus en plus courant en anglais, il reste un léger obstacle à la lecture pour un lectorat conventionnel. Par contre, le *on* n'est pas traditionnellement utilisé en français pour parler d'une personne définie, ce qui fait que l'étrangeté est exacerbée. Et puisque le *on* a une polysémie plus marquée que *they*, il ne fait pas que conserver l'ambiguïté, il exacerbe aussi l'incongruité.

⁸⁵ Sam J. Miller, *op. cit.*, p. 43.

⁸⁶ Sam J. Miller (trad. Anne-Sylvie Homassel), *op. cit.*, p. 67-68.

⁸⁷ Christine Ouin, « Le pronom indéfini « on » : son emploi et son accord », *Bescherelle*, 13 juillet 2020, <https://bescherelle.ca/on-emploi-et-accord/> [consulté le 6 février 2023]. Office québécois de la langue française, « Accord de l'adjectif avec le pronom on », *Vitrine linguistique*, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/21708/la-grammaire/ladjectif/accord-de-ladjectif/accord-de-ladjectif-qui-qualifie-un-pronom-personnel/accord-de-ladjectif-avec-le-pronom-on> [consulté le 6 février 2023].

Par exemple, dans l'extrait qui suit de *Trop semblable à l'éclair* d'Ada Palmer, le premier *on* pourrait être une troisième personne impersonnelle alors que les trois autres sont un neutre.

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>It seems to become something of a mixture. <u>Bridger</u> found a toy hot air balloon once and burned <u>himself</u> on the fire inside. <u>They</u> knew what the balloon was but not how it worked, but when <u>they</u> miracled it, it had fire anyway⁸⁸.</p> | <p>Apparemment, <u>on</u> obtient un mélange des deux. Un jour, <u>on</u> a trouvé une montgolfière miniature et on s'est brûlé à sa flamme. <u>On</u> savait ce que c'était qu'une montgolfière, mais pas comment ça fonctionnait. Il n'empêche que quand <u>on</u> l'a miraculée, elle contenait bel et bien du feu⁸⁹.</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

3.1.4 Les néologismes

Le *they* est employé en anglais depuis des siècles, mais l'acception pour nommer une personne non binaire est nouvelle et son inclusion récente dans les dictionnaires anglophones précède d'à peine une décennie l'inscription de *iel* dans le Robert français. Si l'on regarde en parallèle la situation du *they* et du *iel* par rapport aux autres nouveaux pronoms, on peut voir que les deux pronoms entérinés par les dictionnaires ont eu une évolution similaire. Ils ont d'abord fait partie des options disponibles, puis ont fini par s'imposer, sans doute grâce à la visibilité acquise à la suite de leur entrée dans le dictionnaire. Ils ont donc un statut similaire vis-à-vis de leurs lectorats respectifs, ce qui fait que *iel* représente bien l'étrangeté partielle qu'entraîne l'utilisation du *they* au singulier en anglais.

Même s'ils se font plus rares, les autres nouveaux pronoms restent toutefois présents dans les deux langues : certaines personnes non binaires préfèrent, pour toutes sortes de raisons, utiliser d'autres pronoms neutres. Le fait qu'il existe aussi plusieurs pronoms neutres donne au français un avantage pour la traduction de l'anglais puisqu'à chaque nouveau pronom anglais peut être attribué un nouveau pronom français, tout en gardant *iel* pour traduire *they*.

⁸⁸ Ada Palmer, *Too Like the Lightning*, Londres, Head of Zeus, 2017, p. 66.

⁸⁹ Ada Palmer, *Trop semblable à l'éclair* (trad. Michelle Charrier), Saint-Mammès, le Béliat', coll. « Terra Ignota », 2019, p. 98.

4. Étude de cas : *Love After the End*

Afin d'analyser les effets produits par l'utilisation des nouveaux pronoms pour traduire les pronoms neutres anglais, nous allons nous pencher sur le recueil de nouvelles *Love After the End*⁹⁰ (*L'amour au temps d'après*⁹¹), dirigé par Joshua Whitehead et traduit en français par Sophie Voillot. Ce recueil est « une anthologie de fiction spéculative bispirituelle et indigiqueer⁹² » qui vise à donner une voix à des personnes autochtones doublement marginalisées : par leur position de personnes autochtones vivant avec les conséquences du colonialisme et par leur statut de personnes queers. Comme cet ouvrage a pour but de redonner de l'agentivité aux personnes queers et autochtones, les termes qui y sont employés ont un poids important sur le plan de l'identification et de la visibilité des personnes non conformes dans le genre. Il est donc crucial de réfléchir à la traduction de ces termes de façon globale, c'est-à-dire non seulement comme termes à traduire, mais aussi comme outils d'émancipation pour des personnes marginalisées. Comme l'explique Lisa Tatonetti dans *Written by the Body* : « When Indigenous peoples (re)claim non-cis spaces, they actively work against settler logics that used Indigenous peoples' gender expansiveness as a rationale for the imposition and extension of settler colonialism⁹³. »

Les personnes bispirituelles ont une identité de genre à l'extérieur de la binarité homme-femme. Le terme *bispirituel*⁹⁴ est un terme générique qui englobe plusieurs identités de genre et orientations sexuelles (les personnes homosexuelles, bisexuelles et pansexuelles sont aussi bispirituelles, mais nous nous concentrerons ici sur les personnes non binaires). Bien que les conceptions autochtones du genre aient été mises à mal par le

⁹⁰ Joshua Whitehead (dir.), *Love After the End*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 2020 [2019].

⁹¹ Joshua Whitehead (dir.), *L'amour aux temps d'après : une anthologie de fiction spéculative bispirituelle et indigiqueer* (trad. Sophie Voillot), Québec, Éditions Alto, 2022.

⁹² Cette description est tirée du sous-titre français du recueil.

⁹³ Lisa Tatonetti, *Written by the Body: Gender Expansiveness and Indigenous Non-Cis Masculinities*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Indigenous Americas », 2021, p. 171.

⁹⁴ Le terme *two-spirit*, traduit par *bispirituel* en français, a été créé en 1990 par Myra Laramee (inspiré du terme anishinaabeg *nīzh manitoag* qui veut dire *deux esprits*) puis adopté lors du troisième rassemblement des autochtones LGBT dans le but de se réapproprier l'identité queer autochtone et de s'affranchir de l'hétérocentrisme imposé par le colonialisme blanc. Karina L. Walters, Teresa Evans-Campbell, Jane M. Simoni, Theresa Ronquillo et Rupaleem Bhuyan, « “My Spirit in My Heart”: Identity Experiences and Challenges Among American Indian Two-Spirit Women », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 10, n° 1-2, 18 juillet 2006, p. 127 ; Isabelle Picard, « Sakohèn:tèse – Les leaders », *Les Cahiers du CIÉRA*, n° 20, 2022, p. 23-24 ; Sarah Hunt, *Une introduction à la santé des personnes bispirituelles : questions historiques, contemporaines et émergentes*, Centre de collaboration nationale de la santé autochtone, p. 6.

système colonial, la présence de personnes non binaires dans les cultures autochtones d'Amérique du Nord depuis des millénaires a été démontrée⁹⁵. Parce qu'ils sont issus de cultures différentes, les concepts autochtones et allochtones de non-binarité ne peuvent être conçus comme des équivalents parfaits⁹⁶, mais leurs caractéristiques sont similaires et les enjeux qu'ils soulèvent sur le plan de la langue restent sensiblement les mêmes.

Dans la biographie qui se trouve à la fin de l'ouvrage, la plupart des autaires du recueil s'affichent comme bispirituels, et certain·es utilisent le pronom *they* (p. 191-194). Ainsi la présence de personnages non binaires dans leurs nouvelles constitue un geste d'autoreprésentation et d'autoaffirmation, ce qui est important pour les personnes queers puisque : « Representation matters in part because of the way it moderates both widespread cultural responses and political decision-making.[...] Representation is one of the ways cultural intelligibility is created or denied⁹⁷. »

Afin que cette représentation des personnes non binaires soit juste, les autaires des nouvelles ont dû exprimer leur réalité à l'aide de pronoms neutres. Comme il s'agit d'un recueil réunissant plusieurs autaires, les stratégies de mise en écriture des personnages non binaires, qui varient d'une nouvelle à l'autre, reflètent l'usage dans la société, ce qui donne un bassin de stratégies intéressant à analyser. On y retrouve trois ensembles de pronoms : *xe/xyr/xyr*, *they/them/their* et **they/*them/*their*. Chacun de ces emplois est plus ou moins subversif en soi, même le *they* singulier qui, comme on l'a vu plus tôt, est agrammatical selon plusieurs de ses détractaires et induit une certaine ambiguïté dans un texte.

Dans le recueil, quatre nouvelles présentent des personnages non binaires décrits par des pronoms neutres. Il s'agit de « The Ark of the Turtle's Back⁹⁸ » (qui sera dorénavant

⁹⁵ Isabelle Picard, *op. cit.*, p. 23-24.

⁹⁶ Voir sur le sujet Kai Pyle, « Reclaiming Traditional Gender Roles: A Two-Spirit Critique », dans Sarah A. Nickel et Amanda Fehr (dir.), *In Good Relation: History, Gender, and Kinship in Indigenous Feminisms*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2020, p. 109-122 et Lisa Tatonetti, *op. cit.*, p. 184-190.

⁹⁷ Wendy Gay Pearson, « Speculative Fiction and Queer Theory », *Oxford Research Encyclopedia of Communication*, 19 octobre 2022, p. 13.

⁹⁸ jaye simpson, « The Ark of the Turtle's Back », dans Joshua Whitehead (dir.), *Love After the End*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 2020 [2019], p. 63-76.

identifié par *The Ark*)/« L’Arche du dos de la tortue⁹⁹ » (*L’Arche*) de jaye simpson ; « How to Survive the Apocalypse for Native Girls¹⁰⁰ » (*How*) / « Comment survivre à l’apocalypse quand on est une fille autochtone¹⁰¹ » (*Comment*) de Kai Minosh Pyle ; « Andwànikàdjigan¹⁰² » (A^e et A^f) de Gabriel Castilloux Calderon et « Nameless¹⁰³ » (*N*)/« Anonyme¹⁰⁴ » (*A*) de Nazbah Tom.

Le fait que la langue source se permette de jouer avec les règles donne à la traduction une certaine latitude (si ce n’est une légitimité) pour subvertir la langue d’arrivée. Afin de transférer le caractère non genré des personnages ainsi que des substantifs anglais, la traductrice chez Alto, Sophie Voillot, a dû prendre des décisions quant à l’écriture épiciène et non genrée. Celle qui s’intéressait déjà au langage inclusif avant d’amorcer le projet dit avoir « pu utiliser le pronom “iel” sans appréhension, puisque le Robert [venait] justement de l’inscrire dans ses pages¹⁰⁵ ». Dans l’ensemble du recueil, les déterminants singuliers (qui sont non genrés en langue source) ont été traduits par *lae*, *mæ*. D’autres stratégies néologisantes d’écriture inclusive sont aussi intégrées dans le texte : le pronom *iels* au pluriel et le pronom démonstratif *celleux* pour définir un groupe de personnes de genres différents, ainsi que les flexions doubles à l’aide du point médian. Cet emploi de nouvelles formes d’écriture inclusive à travers le recueil permet une meilleure intégration du nouveau pronom puisqu’il n’est pas la seule forme néologique du texte. Lorsque le premier *iel* apparaît dans la troisième nouvelle du recueil, le lectorat a déjà été trente-et-une fois en contact avec le point médian, quatre fois avec « iels », deux fois « celleux » et une fois « elleux ». Des études relayées par Pascal Gygax, Sandrine Zufferey et Ute Gabriel démontrent que « la première occurrence d’une forme inclusive

⁹⁹ jaye simpson, « L’Arche du dos de la Tortue », dans Joshua Whitehead (dir.) *L’amour aux temps d’après : une anthologie de fiction spéculative bispirituelle et indigiqueer* (trad. Sophie Voillot), Québec, Éditions Alto, 2022, p. 67-83.

¹⁰⁰ Kai Minosh Pyle, « How to Survive the Apocalypse for Native Girls », dans Joshua Whitehead, *op. cit.*, p. 79-94.

¹⁰¹ Kai Minosh Pyle, « Comment survivre à l’apocalypse quand on est une fille autochtone », dans Joshua Whitehead (trad. Sophie Voillot), *op. cit.*, p. 85-102.

¹⁰² Gabriel Castilloux Calderon, « Andwànikàdjigan », dans Joshua Whitehead, *op. cit.*, p. 92-112 ; Gabriel Castilloux Calderon, « Andwànikàdjigan », dans Joshua Whitehead (trad. Sophie Voillot), *op. cit.*, p. 103-119.

¹⁰³ Nazbah Tom, « Nameless », dans Joshua Whitehead, *op. cit.*, p. 149-165.

¹⁰⁴ Nazbah Tom, « Anonyme », dans Joshua Whitehead (trad. Sophie Voillot), *op. cit.*, p. 152-172.

¹⁰⁵ Éditions Alto, « Traduire L’amour aux temps d’après », Éditions Alto - Éditeur d’étonnant, 4 mars 2022, <https://editionsalto.com/aparte/traduire-lamour-aux-temps-dapres/> [consulté le 22 novembre 2022].

ralentissait la lecture, mais qu'à la troisième occurrence le temps de lecture ne diffèrait plus entre les formes¹⁰⁶ ». On pourrait supposer que le cerveau, déjà exercé à l'intégration de graphies inhabituelles, serait alors plus apte à accepter un pronom néologique au singulier.

4.1 Démarcation

Par souci de cohérence¹⁰⁷, Sophie Voillot applique les mêmes stratégies à toutes les nouvelles, de sorte que tous les pronoms neutres de la langue source sont traduits par *iel*. Ce choix a pour effet d'effacer la variété des pronoms des textes en langue source et donc de masquer la variété d'identités de genre chez les peuples des Premières Nations¹⁰⁸ ainsi que d'atténuer l'effet de rareté ou d'étrangeté de certains pronoms choisis.

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| I reach for Giiweden and <u>xe</u> reaches for me. (<i>The Ark</i> , p. 74) | Je tends les bras vers Giiweden et <u>iel</u> tend les bras vers moi. (<i>L'Arche</i> , p. 80) |
| I still don't know when Migizi was born, but I know <u>they</u> came of age around the time I was born, during the Bakadeng. (<i>How</i> , p. 85) | Je ne sais toujours pas quand <u>iel</u> est né·e, mais je sais qu' <u>iel</u> a atteint l'âge adulte à peu près au moment de ma naissance, pendant le Bakadeng. (<i>Comment</i> , p. 92) |
| As <u>*they</u> approached her front gate <u>*they</u> noticed a small garden of corn, squash, and watermelon. (<i>N</i> , p. 155) | En s'approchant de sa porte d'entrée, <u>iel</u> remarqua un petit jardin où poussait du maïs, des courges et des pastèques. (<i>A</i> , p. 161-162) |

En plus de créer une uniformisation qui appauvrit le caractère spécifique de chaque texte, l'uniformisation des pronoms agit au sein d'un même texte. Dans *The Ark*, jaye simpson présente deux personnages non binaires qui utilisent chacun un agencement de pronom différent. Giiweden est nommé à l'aide de *xe/xyr/xyr* et ashe *they/them/their*. Les deux personnes qui se distinguent par leur pronom en langue source perdent cette particularité en langue cible. Leur non-binarité devient un point commun alors qu'elle était un élément de démarcation à l'origine.

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Giiweden grumbles about xyr graphic novel collection and being awake; <u>xe</u> is usually asleep during the day, especially in the heat of July. | Giiweden gémit sur sa collection de romans graphiques et d'avoir été réveillé·e; <u>iel</u> dort |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|

¹⁰⁶ Pascal Gyax *et al*, *op. cit.*, p. 135.

¹⁰⁷ Site internet d'Éditions Alto, *op. cit.*

¹⁰⁸ Sarah Hunt, *op. cit.*, p. 6.

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| (<i>The Ark</i> , p. 65) | habituellement toute la journée, surtout pendant les chaleurs de juillet. (<i>L'Arche</i> , p. 69) |
| [...] ashe is falling into <u>them</u> self, which we have gotten used to. (<i>The Ark</i> , p. 65) | [...] ashe s'écroule sur <u>iel</u> -même, mais ça, on a eu le temps de s'y habituer. (<i>L'Arche</i> , p. 71) |

Comme le choix du pronom fait partie de l'affirmation de soi, ne pas respecter le pronom est une microagression envers une personne et le mégenrage (le fait d'attribuer à une personne un genre auquel elle ne s'identifie pas) « contribue fortement à l'anxiété et à la dépression¹⁰⁹ » chez les personnes trans et non binaires. Même s'il s'agit ici de personnages fictifs qui ne vivront pas réellement l'agression, l'autaire de son côté n'est pas respecté·e dans son choix de distinguer les pronoms de ses deux personnages. Si l'on s'arrête seulement au texte, celui-ci est non seulement uniformisé, mais aussi purgé de cette différence qui marque la variété de genre et démontre que deux personnes peuvent se définir différemment en tant que personnes non binaires. L'utilisation d'un nouveau pronom neutre moins connu (au même titre que le pronom *xe* est moins connu en anglais) tel que *ol*, ou *al*, pour nommer Giiweden aurait permis de faire une distinction entre les pronoms neutres utilisés par les deux personnages comme c'est le cas dans le texte source.

4.2 Clarification

Malgré son usage relativement courant, la bisémie du *they* peut créer une ambiguïté dans le discours. L'emploi de *iel* élimine cette ambiguïté puisque le pronom possède une forme singulière distincte de sa forme plurielle. Or, à moins que l'autaire joue explicitement sur la confusion qu'apporte la bisémie du pronom *they*, il est aisé de postuler que cette ambiguïté n'est généralement pas intentionnelle. L'utilisation de nouveaux pronoms en français a donc pour effet de clarifier un texte, et du même fait alléger sa lecture, sans évacuer l'aspect subversif de l'emploi de pronoms neutres.

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| The Enforcers had surrounded <u>them</u> , kicking <u>them</u> awake. Bèl sprung to action, going for the machete <u>they</u> slept on, but it was futile; instead <u>they</u> received a busted lip and cracked ribs for their efforts. | Les Exécuteurs <u>les</u> avaient cerné·es, et réveillé·es à coups de pied. Bèl avait riposté d'un bond, fondant sur la machette par-dessus laquelle <u>iel</u> s dormaient, mais cela n'avait servi à rien ; iel n'avait reçu pour |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

¹⁰⁹ Florence. Ashley, *op. cit.*, p. 8. Sur le mégenrage, voir aussi Florence Ashley, « Qui est-ille ? Le respect langagier des élèves non-binaires, aux limites du droit », *Service social*, vol. 63, n° 2, 2017, p. 35-50.

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>“I’ll find you! <u>They</u> screamed, struggling, as four Enforcers held <u>them</u> down, while two others had A’tugwewinu pinned with a heavy boot on her neck, harshly tying her hands. (<i>A^e</i>, p. 100)</p> | <p>toute récompense qu’une lèvre éclatée et des côtes fêlées. — Je te retrouverai ! avait-<u>iel</u> rugi en se débattant, maintenu·e au sol par quatre Exécuteurs tandis que deux autres immobilisaient A’tugwewinu, une lourde botte posée sur sa nuque, pour lui attacher brutalement les mains. (<i>A^f</i>, p. 106-107)</p> |
| <p><u>They</u> were the one who gave me this book, though, so I feel like I should explain about them. When Migizi got their name, the elders decided to name them after Eagle. I don’t know why <u>they</u> did that, but it always reminds me of this story about Eagle. (<i>How</i>, p. 82)</p> | <p>Mais comme c’est <u>iel</u> qui m’a offert ce cahier, je pense que je me dois de donner des explications à son sujet. Quand Migizi a reçu son nouveau nom, les ainé·es ont décidé de lui donner celui de l’Aigle. Je ne sais pas pourquoi <u>iels</u> on fait ça, mais chaque fois que j’y pense, ça me rappelle la légende de l’Aigle. (<i>Comment</i>, p. 88)</p> |

Dans le premier extrait, les trois premiers pronoms se réfèrent au couple alors que les deux derniers se réfèrent uniquement à Bèl. En langue source, rien ne permet d’affirmer avec certitude que les deux premiers pronoms sont pluriels, seul le contexte le laisse entendre, bien que le référent pourrait être singulier sans que le récit n’en soit affecté. La traductrice a dû choisir le référent qui lui semblait le plus cohérent et a ainsi créé un discours plus clair que celui de langue source. Même chose dans le deuxième exemple, où la première occurrence est au singulier et la seconde au pluriel.

Pour déjouer l’ambiguïté dans *Nameless*, Nazbah Tom fait précéder ses pronoms neutres singuliers d’un astérisque. Cette graphie se rapproche davantage de l’effet créé par *iel* en français, qui distingue clairement les instances singulières et plurielles. Le *iel* rappelle aussi, ici, l’étrangeté accrue de l’emploi inusité de l’astérisque.

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>K’é opened <u>*their</u> eyes and realized <u>*their</u> hands were intertwined with Aszdáá Hashké’s, as if <u>they</u> had both been on a long journey [...]. (<i>N</i>, p. 156)</p> | <p>K’é ouvrit les yeux et s’aperçut qu’<u>iel</u> avait les mains entrelacées avec celles d’Aszdáá Hashké, comme s’<u>iels</u> avaient fait un long voyage ensemble [...]. (<i>A</i>, p. 163)</p> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Le *iel* seul laisse toutefois de côté la dimension symbolique de l’astérisque qui rappelle la dénomination *trans** utilisée dans certains milieux queers depuis la fin des années 2000. Inspiré par les opérateurs booléens informatiques, l’astérisque représente l’ouverture vers toutes les extensions possibles¹¹⁰. Il évoque donc la grande variété des identités de genre

¹¹⁰ Avery Tompkins, « Asterisk », *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, vol. 1, n° 1-2, 1 mai 2014, p. 26-27.

en plus d’opérer comme mise en évidence du terme, deux aspects perdus par son absence en français.

4.3 Invisibilisation

Bien que l’anglais soit une langue généralement moins genrée, les manifestations du genre y sont à certains endroits plus présentes qu’en français. Parce qu’en français le pronom possessif qui détermine l’objet se rapporte à celui-ci et non au sujet, et que le pronom à fonction de complément indirect est épïcène (lui, leur) certaines occurrences de pronoms neutres ne sont pas transférées dans le texte cible. De cette particularité du français découle une certaine normalisation des personnages dont la non-binarité disparaît du même coup.

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| When Migizi got <u>their</u> name, the elders decided to name <u>them</u> after Eagle. (<i>How</i> , p. 82) | Quand Migizi a reçu <u>son</u> nouveau nom, les ainé-es ont décidé de <u>lui</u> donner celui de l’Aigle. (<i>Comment</i> , p. 88) |
| And some people, like Mizigi, don’t have kokums to tell <u>them</u> stories. (<i>How</i> , p. 84) | Et il y en a, comme Migizi, qui n’ont pas de kokum pour <u>leur</u> raconter les histoires. (<i>Comment</i> , p. 90) |
| <i>Either way, Bèl opened <u>their</u> arms wide and said, “Welcome home” in the same tone her Kokomis would use when she would visit him. (A^e p. 102)</i> | <i>En tout cas, Bèl ouvrit grand <u>les</u> bras et s’exclama, sur le ton qu’employait son Kokomis quand elle allait le voir : — Fais comme chez toi ! (A^f p. 109)</i> |
| K’é felt the hair on <u>*their</u> arms slowly rise. <u>*Their</u> vision sharpened and <u>*their</u> mouth became dry. (<i>N</i> , p, 160) | K’é sentit les poils de <u>ses</u> bras se hérissier avec lenteur. Son regard s’aiguïsa tandis que <u>sa</u> bouche devenait sèche. (<i>A</i> , p. 167) |

Cette invisibilisation de la particularité du personnage peut toutefois être compensée par les déclinaisons subversives (c’est-à-dire non conventionnelles) des adjectifs et participes, à l’aide du point médian par exemple. À l’inverse, l’utilisation abusive de déclinaisons subversives souligne une différence qui n’est pas présente en langue source. Læ traductaire doit donc équilibrer son usage de pronoms neutres et de déclinaisons subversives pour arriver à refléter le niveau d’étrangeté induit par l’utilisation des pronoms et déterminants neutres de la langue source. Cette stratégie constitue un moyen de supplémentation semblable à ceux qu’on trouve en traduction féministe, ainsi que le précise Luise

von Flotow : « to turn the critique of one language into the critique of another¹¹¹ ». Pour compenser les différences entre les langues, le traducteur peut transformer le texte volontairement puisque « even if English doesn't have exactly the same problems of gender or etymology, there are other places in the text where a similar *déplacement* of language can be carried out¹¹². »

Dans le tableau qui suit, deux extraits issus de la même nouvelle montrent comment les doubles flexions à l'aide du point médian peuvent contribuer à équilibrer la présence de référents non binaire (comme c'est le cas dans la première ligne du tableau ci-dessous) ou à en exagérer la présence (comme dans la deuxième ligne du tableau, qui en contient une seulement en langue source et sept en langue cible).

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Migizi, who always knew about history things even though <u>they</u> weren't even old, said now we have Kinship instead, but I don't think Migizi always liked Kinship either because sometimes <u>they</u> would argue with council members about it. (<i>How</i>, p. 80)</p> | <p>Migizi, qui a toujours été <u>ferré·e</u> en questions d'histoire avant même d'être <u>agé·e</u>, dit qu'aujourd'hui, c'est la Phratric qui les remplace, mais je crois que Migizi n'a pas toujours été pour la Phratric parce qu'il lui arrivait de se quereller avec les membres du conseil à cause de ça. (<i>Comment</i>, p. 86)</p> |
| <p>Migizi. That's the name of my best friend. Migizi was born before me by many years, but we've been friends as long as I can remember. Migizi used to tell me stories about 2spirit people from a long time ago. I used to think <u>they</u> knew every Anishinaabe 2spirit who ever lived. (<i>How</i>, p. 82)</p> | <p>Migizi. C'est le nom de <u>mæ meilleur·e ami·e</u>. Migizi est <u>né·e</u> de nombreuses années avant moi, mais notre amitié date d'aussi loin que je me souviens. Quand j'étais petite, Migizi me racontait des histoires de jadis avec des personnages <u>2spirituel·les</u>. Moi, je croyais qu'<u>iel</u> connaissait <u>toutt</u> les <u>Anichinabé·es 2spirituel·les</u> qui avaient jamais vécu. (<i>Comment</i>, p. 88)</p> |

Conclusion

Après avoir fait des recherches sur leur origine tant en anglais qu'en français et avoir analysé leur application dans des textes traduits, j'en arrive à la conclusion qu'utilisés avec parcimonie et de façon réfléchie, les nouveaux pronoms semblent être pour l'instant la meilleure stratégie afin de traduire les pronoms neutres qui définissent des personnes

¹¹¹ Luise von Flotow, « Feminist Translation: Contexts, Practices and Theories », *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, 1991, p. 74.

¹¹² *Ibid.*, p. 75.

non binaires en anglais. Pour éviter d’invisibiliser ou de mégenrer les personnages non binaires nommés en version originale à l’aide du pronom *they* singulier, je préconiserais le pronom *iel* : parce que c’est le pronom le plus connu actuellement, et parce que sa présence dans les dictionnaires lui donne une position équivalente quant à sa reconnaissance sociale. Pour les personnages qui sont désignés par des pronoms neutres moins connus, il serait important que leurs pronoms en français reflètent leur rareté afin que l’étrangeté et la subversivité qu’ils imposent au lectorat soient transmises dans la traduction. Le risque que comporte l’emploi du *iel* pour traduire tous les pronoms personnels neutres de la troisième personne est qu’il pourrait créer une forme de standardisation qui efface la diversité des identités de genre. Mais puisqu’il n’est pas possible de demander à un personnage quel est son pronom préféré – à moins que l’auteur qui l’a créé connaisse assez les milieux trans non binaires francophones (et le français) pour éclairer le traducteur –, le choix du pronom restera subjectif et au goût du sujet traduisant, ou de la maison d’édition. Mais ce choix nécessite qu’une analyse pointue ait lieu avant chaque traduction pour évaluer les risques de mégenrage, le besoin de représentation et le sous-texte (ou la symbolique) derrière chaque utilisation de pronoms non binaires.

Comme les formes ne sont pas encore fixées et que l’utilisation de pronoms neutres ne peut se faire en français sans répercussion sur le reste des parties du discours, il n’est pas certain que leur emploi restera la meilleure stratégie dans les décennies à venir. Toutefois, il est probable que cet emploi reste utile pendant encore un certain temps puisque que les nouveaux pronoms neutres ou inclusifs tels qu’*iel* et *ille* se retrouvent non seulement dans des œuvres traduites, mais aussi dans des œuvres publiées écrites directement en français, tant au Québec qu’ailleurs dans la francophonie, en plus de faire leur place dans le paysage médiatique.

Les pronoms neutres ne sont pas les seuls enjeux de la traduction de textes mettant en scène des personnages non binaires. La question des flexions et des déterminants, et celle des autres pronoms que celui du sujet sont aussi des points importants. Elles appellent à une réflexion en profondeur dans un avenir plus ou moins rapproché puisque pour l’instant l’usage ne semble pas créer de conventions. Que ce soit dans les textes rédigés à l’aide de l’écriture inclusive dans le but d’inclure les femmes ou bien dans l’usage qu’en

font les communautés trans non binaires, les techniques de débinarisation de la langue sont très variées d'une personne ou d'un organisme à l'autre et parfois même au sein d'un même texte ou d'un même organisme. Il suffit de regarder la variété des suggestions proposées par les nombreux guides d'écriture inclusive qui circulent depuis quelques années et les études sur l'usage du locutorat cis et non binaire¹¹³ pour en mesurer l'ampleur. Le fait que ces questions évoquent une modification de fond de la grammaire française n'y est certainement pas étranger. Toutefois, les personnes trans non binaires, qui obtiennent tranquillement une reconnaissance attendue depuis longtemps, ne disparaîtront pas de sitôt et le besoin de les nommer perdurera avec elles.

Dans la traduction qui suit, je fais l'usage de deux types de nouveaux pronoms et de deux types de stratégies d'accord. Pour le personnage principal (qui emploie les pronoms *they/them* dans le texte original), j'ai opté pour *iel* avec doubles flexions accompagnées du point médian, qui sont la stratégie d'accord la plus répandue en ce moment. Un autre personnage du texte est non binaire et utilise les pronoms *ze/hir*, pronoms en usages depuis de nombreuses années dans les communautés queers anglophones.

Entre 1864 et 1989, plusieurs pronoms qui ressemblent à *ze/hir* ont été proposés dans les journaux et les magazines de langue anglaise : *ze* (1864), *ze/zis/zim* (1888), *zie/hor/hors* (1890), *zie/ha/har* (1891), *hir* (1920), *ze/zim/zes* (1972), *hir/hiress/hirem* (1979), *zhe* (1985), *se/hir* (1989). À partir de 1992, des témoignages rapportent l'usage de pronoms tels *se/hir* et *zie/zir* sur internet dans des *newsgroups* dédiés aux diversités sexuelles. En 1996, Kate Bornstein et Caitlin Sullivan couchent sur papier les pronoms *ze/hir* dans leur cyberthriller érotique *Nearly Roadkill*¹¹⁴. Comme la diégèse du texte se déroule entièrement sur internet, il y a fort à parier que Bornstein et Sullivan ont puisé leur inspiration du côté des usages de ses pronoms qui avaient cours en ligne. *Ze/hir* se retrouve

¹¹³ Une étude menée par Knisely auprès de 174 locutaires francophones cis et non binaires montre la variété de stratégies présentes dans l'usage : Kris Aric Knisely, « *Le français non-binaire : Linguistic Forms Used by Non-binary Speakers of French* », *Foreign Language Annals*, vol. 53, n° 4, décembre 2020.

¹¹⁴ Kate Bornstein et Caitlin Sullivan, *op. cit.*

maintenant dans la plupart des listes de pronoms neutres¹¹⁵, sans qu'on les rencontre fréquemment ailleurs.

J'ai choisi *ol*, comme équivalent de *ze/hir* surtout pour sa forme, inhabituelle en français, qui rappelle le sentiment d'étrangeté qu'induit *ze* en anglais. C'est aussi un pronom qui se trouve sur la plupart des listes de pronoms neutres français¹¹⁶ sans qu'on le rencontre fréquemment ailleurs. Pour ne pas faire disparaître (ou plutôt pour transposer) l'originalité du *hir* dans la langue de départ, j'ai accordé les participes passés qui s'appliquent au personnage de Ess en suivant la méthode d'Alpheratz¹¹⁷. Sans être aussi fréquemment employée que le *iel* et les accords avec point médian, cette méthode est observable dans les milieux non binaires francophones¹¹⁸. Les terminaisons en *é-e* deviennent alors *æ* (*fatiguæ* par exemple) et le *x* fait office de terminaison neutre dans les autres formes (*venux*, *mortx*, etc.).

¹¹⁵ Dennis E. Baron, *What's Your Pronoun? Beyond He & She*, *op.cit.*, p. 21 et 137 ; The Trevor Project, *op. cit.* ; Cassian Lodge, *op. cit.*, entre autres.

¹¹⁶ Florence Ashley, *op. cit.* ; Divergenre, *op. cit.* ; La vie en queer, *op. cit.*

¹¹⁷ Florence Ashley, *op. cit.*, p. 9.

¹¹⁸ La vie en queer, *op. cit.*.

BIBLIOGRAPHIE

- ALPHERATZ, *Grammaire du français inclusif : littérature, philologie, linguistique*, Châteauroux, Éditions Vent solars, 2018.
- ASHLEY, Florence, « Les personnes non-binaires en français : une perspective concernée et militante », *H-France Forum*, vol. 11, n° 5, 2019.
- ASHLEY, Florence, « Qui est-ille ? Le respect langagier des élèves non-binaires, aux limites du droit », *Service social*, vol. 63, n° 2, 2017, p. 35-50.
- AYERDHAL, *L'histrion*, Vauvert, Au diable Vauvert, 2011.
- BALHORN, Mark « The Rise of Epicene *They* », *Journal of English Linguistics* vol. 32, n° 2, 2004, p. 79-104.
- BARKER, Clive, *Imajica*, New York, HarperPrism, 1997 [1991].
- BARKER, Clive, *Imajica: l'intégrale* (trad. Jean ESCH), Paris, Bragelonne, coll. « L'ombre », 2017 [1997], p. 35.
- BARON, Dennis E., *What's Your Pronoun? Beyond He & She*, New York, Liveright Publishing Corporation, a division of W. W. Norton & Company, 2020.
- BARON, Dennis E., « The Epicene Pronoun: The Word That Failed », *American Speech*, vol. 56, n° 2, 1981, p. 83-97.
- BESSAÏH, Nesrine et La CORPS féministe, *Corps accord : guide de sexualité féminine*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2019.
- BONDINE, Ann, « Androcentrism in prescriptive grammar: Singular 'they', sex-indefinite 'he', and 'he or she' », *Language in Society*, vol. 4, n° 2, 1975, p. 129-146.
- BORNSTEIN, Kate, *Hello, monde cruel : 101 alternatives au suicide pour les ados, les freaks et autres rebelles* (trad. Jayrôme C. ROBINET), Vauvert, Au diable Vauvert, 2018.
- BORNSTEIN, Kate et SULLIVAN, Caitlin, *Nearly roadkill*, Londres, High Risk, 1996.
- BOURCIER, Sam, *Queer zones : la trilogie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018.
- BOURGAULT-CÔTÉ, Guillaume, « Victoire judiciaire importante pour les personnes trans et non binaires », *Le Devoir*, « Société », 29 janvier, 2021, <https://www.ledevoir.com/societe/594207/victoire-importante-pour-les-trans-et-les-non-binaires> [consulté le 30 janvier 2023].

- BOURQUE, Dominique, « À l'encontre de l'androlectre, entretien avec Michèle Causse », dans Dominique BOURQUE et Françoise ARMENGAUD (dir.), *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme : entretiens avec Michèle Causse*, Montréal, Les Éditions sans fin, 2016, p. 219-255.
- BRADLEY, Evan D., « The influence of linguistic and social attitudes on grammaticality judgments of singular 'they' », *Language Sciences*, vol. 78, 2020.
- BJORKMAN, Bronwyn M., « Singular *they* and the syntactic representation of gender in English », *Glossa: a journal of general linguistics* vol. 2, n° 1, art. 80, 2017.
- BUTLER, Judith, *Undoing Gender*, New York ; Londres, Routledge, 2004.
- BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999.
- CAUSSE, Michèle, « Le genre comme espace de contention », *Revue des lettres et de traduction*, n° 11, 2005, p. 185-192.
- CAUSSE, Michèle, « Qui a peur de Valérie Solanas ? ou le tabou de la haine envers le dominant », dans Bagdam Espace Edition (dir.), *Espace lesbien*, Toulouse, 2004, n° 4, p. 19-35.
- CAUSSE, Michèle, *Voyages de la grande naine en androssie*, Laval, Éditions Trois, coll. « Topaze », 1993.
- CAUSSE, Michèle et Katy BARASC, *Requiem pour il et elle*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2014.
- CIXOUS, Hélène, *Le rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, coll. « Collection Lignes fictives », 2010.
- CIXOUS, Hélène, *Partie*, Paris, Éditions des femmes, 1976.
- CRÉMIER, Loïs, « Savoir dire et savoir faire : mieux communiquer pour favoriser l'inclusion des jeunes trans », dans Denise MEDICO et Annie PULLEN SANSEFAÇON, (dir.), *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2021.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie. 1 : L'anti-Œdipe*, Paris, Éditions de minuit, coll. « Collection "Critique" », 1972.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie. 2 : Mille plateaux*, Paris, Éditions de minuit, coll. « Collection "Critique" », 1980.
- DELPHY, Christine, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Éditions Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2008.

- DELPHY, Christine, « Présentation : lesbianisme, androgynie, transgression du genre », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 18, n° 1, 1997, p. 1-6.
- DIVERGENRE, Guide de grammaire neutre et inclusive, 2021.
- DROUAR, Juliet, *Sortir de l'hétérosexualité*, Paris, Binge audio éditions, coll. « Collection Sur la table », 2021.
- DYLAN, Lady, « Guide du langage non sexiste », Madmoizelle, 12 juin 2012, <https://www.madmoizelle.com/guide-langage-non-sexiste-109220> [20 décembre 2022].
- ÉDITIONS ALTO, « Traduire L'amour aux temps d'après », Éditions Alto - Éditeur d'étonnant, 4 mars 2022, <https://editionsalto.com/aparte/traduire-lamour-aux-temps-dapres/> [consulté le 22 novembre 2022].
- EMEZI, Akwaeke, *Freshwater*, Londres, Faber & Faber, 2019.
- EMEZI, Akwaeke, *Eau douce* (trad. Marguerite CAPELLE), Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2019.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1976, vol. 1-4.
- GARRÉTA, Anne, *Sphinx*, Paris, LGF, 1992.
- GAY PEARSON, Wendy, « Speculative Fiction and Queer Theory », *Oxford Research Encyclopedia of Communication*, 19 octobre 2022.
- GENRES PLURIELS, « Les genres dans les langues parlées et construites », Genres Pluriels, visibilité des personnes aux genres fluides, trans' et intersexes, 29 octobre 2008, <http://web.archive.org/web/20091124013957/https://www.genrespluriels.be/Les-genres-dans-les-langues> [consulté le 21 décembre 2022].
- GRECO, Luca, « Présentation : la fabrique des genres et des sexualités », *Langage et société*, vol. n° 152, n° 2, 1^{er} juin 2015, p. 7-16.
- GRECO, Luca, « Langage et pratique "transgenres" », *Langues et cité*, n° 24, octobre 2013, p. 5.
- GRECO, Luca, « La création de nouvelles formes pronominales non binaires n'est pas une exception française », https://www.lemonde.fr/idees/article/2021/12/15/la-creation-de-nouvelles-formes-pronominales-non-binaires-n-est-pas-une-exception-francaise_6106085_3232.html [consulté le 20 décembre 2022].

- GYGAX, Pascal, Sandrine ZUFFEREY et Ute GABRIEL, *Le cerveau pense-t-il au masculin ? Cerveau, langage et représentations sexistes*, Paris, Le Robert, coll. « Temps de parole », 2021.
- HARAWAY, Donna Jeanne, *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.
- HERDT, Gilbert H., *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, New York, Zone Books, 1994.
- HOQUET, Thierry, « Rêver le monstre d'une langue sans genre », *Critique*, vol. n° 827, n° 4, 1 avril 2016, p. 319-333.
- HUNT, Sarah, *Une introduction à la santé des personnes bispirituelles : questions historiques, contemporaines et émergentes*, Centre de collaboration nationale de la santé autochtone.
- IMMIGRATION, RÉFUGIÉS ET CITOYENNETÉ CANADA, « Les Canadiens peuvent maintenant utiliser l'identifiant de genre "X" dans leur passeport », Gouvernement du Canada, 4 juin 2019, <https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/nouvelles/avis/documents-genre-x.html> [consulté le 30 janvier 2023].
- KILARSKI, Marcin, *A History of the Study of the Indigenous Languages of North America*, Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, coll. « Amsterdam studies in the theory and history of linguistics science. Series III, Studies in the history of the language sciences », 2021.
- KNISELY, Kris Aric, « *Le français non-binaire : Linguistic Forms Used by Non-binary Speakers of French* », *Foreign Language Annals*, vol. 53, n° 4, décembre 2020, p. 850-876.
- KOBABE, Maia, *Genre queer : une autobiographie non binaire* (trad. Anne-Charlotte HUSSON), Bruxelles, Casterman, 2022.
- LA VIE EN QUEER, « Le langage dans la communauté non-binaire 2017 », 2018.
- LA VIE EN QUEER, « Petit dico de français neutre/inclusif », <https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/07/26/petit-dico-de-francais-neutre-inclusif/> [consulté le 19 janvier 2023].
- LABROSSE, Céline, *Pour une grammaire non sexiste*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1996.
- LABROSSE, Céline, *Pour une langue sans sexisme : petit traité pratique pour un usage au quotidien*, Montréal, Fides, 2021.

- LARUE, ĩan (Anne), *Dis papa, c'était quoi le patriarcat ?*, Donnemarie-Dontilly, Éd. Ixe, coll. « Xx-y-z », 2013.
- LODGE, Cassian, « Gender Census 2021: Worldwide Report », *Gender Census*, 1^{er} avril 2021, <https://gendercensus.com/results/2021-worldwide/> [consulté le 20 décembre 2022].
- MAROIS, Françoise, *Vers l'égalité linguistique : mémoire de recherche*, Albanel, Québec, ditions Françoise Marois, 1994.
- MENC-CASTER, Corinne, *Pour une linguistique de l'intime. Habiter des langues (néo)romanes, entre français, créole et espagnol*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Domaines linguistiques », n^o 19, 2021, 232 p.
- MERRIAM-WEBSTER, « Singular 'They' », *Words We're Watching*, <https://www.merriam-webster.com/words-at-play/singular-nonbinary-they> [consulté le 10 octobre 2022].
- MERRIAM-WEBSTER, « The History of "Thon", the Forgotten Gender-Neutral Pronoun », *Word History*, <https://www.merriam-webster.com/words-at-play/third-person-gender-neutral-pronoun-thon> [consulté le 3 avril 2023].
- MILLER, Sam J., *Blackfish City*, New York, Ecco Press, 2018.
- MILLER, Sam J., *La cité de l'orque* (trad. Anne-Sylvie HOMASSEL), Paris, Albin Michel, 2019.
- MONNEYRON, Frédéric (dir.), *L'Androgyne dans la littérature*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'hermétisme », 1990.
- MORGAN, Janice, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », *The French Review*, vol. 80, n^o 1, 2006, p. 186-198.
- O'DONOGHUE, Caroline, *La gouvernante* (trad. Christophe ROSSON), Paris, La Martinière fiction, 2021.
- OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE, « Accord de l'adjectif avec le pronom on », *Vitrine linguistique*, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/21708/la-grammaire/ladjectif/accord-de-ladjectif/accord-de-ladjectif-qui-qualifie-un-pronom-personnel/accord-de-ladjectif-avec-le-pronom-on>, [consulté le 6 février 2023].
- OUIIN, Christine, « Le pronom indéfini "on" : son emploi et son accord », *Bescherelle*, 13 juillet 2020, <https://bescherelle.ca/on-emploi-et-accord/> [consulté le 6 février 2023].
- PALMER, Ada, *Trop semblable à l'éclair* (trad Michelle CHARRIER), Saint-Mamms, le Blial', coll. « Terra Ignota », 2019.

- PALMER, Ada, *Too Like the Lightning*, Londres, Head of Zeus, 2017.
- PICARD, Isabelle, « Sakohèn:tèse – Les leaders », *Les Cahiers du CIÉRA*, n° 20, 2022, p. 22.
- PLESZ, Rebecca, *Exister entre deux cases : l'expérience de l'identité de genre non-binaire*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2019.
- POIRIER, F., CONDAT, A., LAUFER, L., ROSENBLUM, O. et COHEN, D, « Non-binarité et transidentités à l'adolescence : une revue de la littérature », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, vol. 67, n° 5-6, septembre 2019, p. 268-285.
- PRECIADO, Paul B., *Dysphoria Mundi*, Paris, Bernard Grasset, coll. « essai français », 2022.
- PRECIADO, Paul B., *Un appartement sur Uranus : chroniques de la traversée*, Paris, Bernard Grasset, 2019.
- PYLE, Kai, « Reclaiming Traditional Gender Roles: A Two-Spirit Critique », dans Sarah A. NICKEL et Amanda FEHR (dir.), *In Good relation: History, Gender, and Kinship in Indigenous Feminisms*, Winnipeg, Manitoba, University of Manitoba Press, 2020, p. 109-122.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky, *Tendencias*, Londres, Routledge, 1994.
- SHRAYA, Vivek, *J'ai peur des hommes* (trad. Arianne Des Rochers et Kama La Makerel), Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2020.
- SILVERBERG, Cory et Fiona SMYTH, *Sexe, ce drôle de mot* (trad. Rachel ARSENAULT), Montréal, Éditions Dent-de-lion, 2020.
- STATISTIQUE CANADA, « Grands groupes d'âge et genre : Canada, provinces et territoires », 27 avril 2022, <https://www150.statcan.gc.ca/t1/tb11/fr/tv.action?pid=9810003601&pickMembers%5B0%5D=1.6> [consulté le 3 mars 2023].
- STINTZI, John Elizabeth, *Vanishing Monuments*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 2020.
- SUNGOLD, Maya, « The Rise of Gender-Inclusive Pronouns and Language in Literature », *We Need Diverse Books*, 20 octobre 2020, <https://diversebooks.org/the-rise-of-gender-inclusive-pronouns-and-language-in-literature/> [consulté le 16 décembre 2022].
- TATONETTI, Lisa, *Written by the Body: Gender Expansiveness and Indigenous Non-Cis Masculinities*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Indigenous Americas », 2021.

- TEMPEST, Kae, *Connexion* (trad Madeleine NASALIK), Paris, Éditions de l'Olivier, 2021
- THOM, Kai Cheng, *L'enfant de fourrure, de plumes, d'écailles, de feuilles et de paillettes* (trad. Kama LA MACKEREL), Montréal, Dent-de-lion, 2019.
- TOMPKINS, Avery, « Asterisk », *TSQ : Transgender Studies Quarterly*, vol. 1, n° 1-2, 1 mai 2014, p. 26-27.
- THE TREVOR PROJECT, « Pronouns Usage Among LGBTQ Youth », 29 juillet 2020, <https://www.thetrevorproject.org/research-briefs/pronouns-usage-among-lgbtq-youth/> [consulté le 10 octobre 2022].
- VON FLOTOW, Luise, « Feminist Translation: Contexts, Practices and Theories », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, 1991, p. 69-84.
- WALTERS, Karina L., Teresa EVANS-CAMPBELL, Jane M. SIMONI, Theresa RONQUILLO, et Rupaleem BHUYAN, « “My Spirit in My Heart” : Identity Experiences and Challenges Among American Indian Two-Spirit Women », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 10, n° 1-2, 18 juillet 2006, p. 125-149.
- WHITEHEAD, Joshua (dir.), *L'amour aux temps d'après : une anthologie de fiction spéculative bispirituelle et indigiqueer* (trad. Sophie VOILLOT), Québec (Québec), Éditions Alto, 2022.
- CASTILLOUX CALDERON, Gabriel, « Andwànikàdjigan », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *L'amour aux temps d'après*, p. 103-119.
- PYLE, Kai Minosh, « Comment survivre à l'apocalypse quand on est une fille autochtone », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *L'amour aux temps d'après*, p. 85-102.
- SIMPSON, jaye, « L'Arche du dos de la Tortue », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *L'amour aux temps d'après*, p. 67-83.
- TOM, Nazbah, « Anonyme », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *L'amour aux temps d'après*, p. 149-165.

WHITEHEAD, Joshua (dir.), *Love After the End*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 2020 [2019].

CASTILLOUX CALDERON, Gabriel, « Andwànikàdjigan », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *Love After the End*, p. 92-112.

PYLE, Kai Minosh, « How to survive the Apocalypse for Native Girls », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *Love After the End*, p. 79-94.

SIMPSON, jaye, « The Ark of the Turtle's Back », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *Love After the End*, p. 63-76.

TOM, Nazbah, « Nameless », dans Joshua WHITEHEAD (dir.), *Love After the End*, p. 149-165.

WITTIG, Monique, *Le chantier littéraire*, Lyon Donnemarie-Dontilly, Presses universitaires de Lyon et Éditions iXe, coll. « Des deux sexes et autres », 2010.

WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001.

WITTIG, Monique, *L'Opoponax*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.

VOLET TRADUCTION

Les monuments enfouis

Quand le téléphone sonne, je suis debout dans la cuisine de ma petite maison de Minneapolis à boire les restes de mon café du matin réchauffés au microonde, et aussitôt que le médecin prononce les mots au sujet d'Hedwig Baum – au sujet de *Maman* –, la fille qui fuit revient dans ma peau. Elle prend le dessus, comme une surfeuse sur une vague de peur. Son premier réflexe est de déposer le café et de m'amener dans la chambre pour attraper le vieil appareil photo du haut de l'armoire où est rangé mon équipement. Dès que sa main soulève le vieil engin plaqué de cuivre, et dès qu'elle jette la sangle autour de mon cou (ce que je fais presque tous les jours, sans elle), je sais qu'elle a déjà pris trop d'élan pour arrêter. Pour rester.

L'appareil photo, le vieux Leica III, était à elle. À Maman. Maman chez qui la démence, d'après ce que me dit le médecin, semble avoir complètement dérobé la capacité, déjà réduite, d'élocution. La démence avec laquelle elle vit depuis à peu près aussi longtemps que la moitié des dix-sept années où elle était près de moi.

Pendant que le médecin me parle, la fille qui court tire la valise de sous le lit, valise que je ne crois pas avoir utilisée depuis le voyage que Genny et moi avons fait à Chicago en 2007 pour une conférence que je donnais sur le corps comme objet indirect dans l'art figuratif. La conférence est arrivée après que j'ai été témoin de l'effondrement du pont I-35W dans le Mississippi alors que je traversais en auto le pont voisin, celui de la 10^e avenue. Après que j'ai vu le pont et la confiance de Genny – en l'ingénierie, dans les infrastructures et en tout notre monde – s'engouffrer dans l'abîme. Une valise que je n'ai pas utilisée depuis que j'ai essayé de l'emmener loin d'ici, de la sortir de tout ça.

« On la surveille de près, dit le médecin pendant que la valise continue à se remplir, et selon nous elle n'a pas parlé depuis à peu près une semaine. Sa réponse aux sollicitations a aussi diminué. Elle a eu des accidents. Enfin, plus d'accidents. »

La fille qui court n'avait pas usurpé mon corps depuis que j'ai fui à Hambourg en Allemagne, en 1991, pour échapper à Genny et à la relation dans laquelle je croyais me trouver, pour essayer de prendre mes distances avec le moi dans lequel je vivais et qui me semblait tout à coup être un mensonge. La première fois que la fille qui court a vraiment pris entièrement le dessus, c'est lors de ma fuite loin de Maman, de Winnipeg, avec Genny,

à dix-sept ans. En plein milieu de la nuit, après avoir retiré la fenêtre de ma chambre avec un pied-de-biche. C'est la dernière fois que j'y étais, à Winnipeg. Il y a presque trente ans.

Cette nuit-là, c'était la première fois que la fille qui court s'est emparée de l'appareil photo. La première fois qu'elle a fait à sa tête. À cette époque, Maman ne parlait pas non plus. Pour une autre raison.

J'ai sûrement dit quelque chose au médecin. Je lui ai sûrement posé des questions, pour mieux comprendre. Certainement qu'une partie de moi l'a fait, sans que j'en aie conscience, sans prendre de notes. Plus la conversation s'est étirée, plus j'ai suivi les mains, plus mes jambes ont déplacé mon corps d'un bout à l'autre de la maison pour laisser les mains de la fille qui court ramasser ce qu'elles voulaient. De la chambre à la salle de bain de la salle de bain à la chambre à la cuisine à la chambre au salon à la chambre. Je n'arrive pas à trouver sur quoi me concentrer : sur les mains qui s'emparent dans l'armoire d'une lentille pour mon Hasselblad et de la vieille copie des *Métamorphoses* d'Ovide que j'ai volée à la bibliothèque de l'école secondaire ; ou sur la voix du médecin qui parle d'études récentes sur la patientèle aux prises avec la démence et qui souffre du même type d'aphasie. Je ne me concentre ni sur l'un ni sur l'autre et me fonde dans une paix relative, me concentrant plutôt sur la respiration dans le corps, jusqu'à ce qu'enfin la fermeture éclair de la valise soit close, prête, que je me redresse, le téléphone toujours pressé sur le côté du visage. J'écoute le médecin, mais il n'y a rien, que du silence parce que, sans que je sache comment, l'appel s'est déjà terminé. Le téléphone, que j'éloigne de mon oreille, laisse un rectangle de sueur sur le côté de mon visage.

Je texte Karen pour lui dire que je ne serai pas à la réunion du conseil d'administration du collectif, que je dois me rendre à l'extérieur de la ville. Lorsqu'une minute après elle me rappelle, comme je l'avais anticipé, je suis en train de mettre la valise dans le coffre de ma petite voiture. Je m'interromps pour fixer le téléphone qui vibre dans ma main jusqu'à ce qu'il arrête, jusqu'à ce que Karen arrive dans la boîte vocale. Puis je ferme le coffre et j'embarque. Je sais que Karen ne rappellera pas, qu'elle va se ruer chez moi pour essayer de m'attraper, pour essayer de me soutirer plus d'informations, mais en démarrant la voiture je sais aussi que personne ne peut faire quoique ce soit pour m'arrêter. L'atelier est à dix-sept minutes en voiture, quand la circulation est fluide. Je me dirige dans la direction opposée.

En prenant la courbe, sans savoir quand je reverrai ma petite maison, mais sans vraiment m'en soucier, je regarde la maison de Genny de l'autre côté de la rue. J'essaie de ne pas regarder. Je somme chaque molécule que je possède de ne pas regarder. Parce que je sais combien ça va faire mal, et je sais que je ne peux rien faire pour arrêter la douleur qui s'en vient, pour moi et pour Genny. Elle ne comprendra pas, et en même temps elle comprendra trop bien. Je ne l'appelle pas pour lui dire que je pars, que je retourne à Winnipeg pour la première fois depuis qu'on a fui ensemble. Je sais que je dois me rendre trop loin pour pouvoir rebrousser chemin avant de l'appeler, sinon je ne me rendrai jamais.

Et je dois y aller. Un signal ancien a été lancé pour me rapatrier. Un signe qui me dit que la route vers Winnipeg, vers Maman, deviendra trop broussailleuse si je reste plus longtemps à l'écart. L'appel du médecin a montré qu'on est passé de tard à trop tard. La fille qui court a tendance à faire les choses beaucoup trop tard, à courir d'un bâtiment en flammes à un autre qui commence à sentir le brûlé. Si je veux arriver à fermer les fenêtres de mon passé, si je veux me battre contre les courants d'air, je dois partir maintenant. Pour me rendre jusqu'à Maman, jusqu'à cette ville. Pour faire semblant que j'arrive juste à temps.

Je fonce plein nord, vers Winnipeg, et j'essaie de ne pas penser à Genny, assise à son bureau dans l'ignorance, qui évalue les plans d'une autoroute ou d'un pont, pendant que je conduis. Je n'y arrive pas. Je jette mon téléphone sur la banquette arrière, hors de ma portée. En regardant l'horloge, je l'imagine recevoir à l'instant un appel de Karen, qui s'avance vers le stationnement vide devant ma maison et lui annonce que j'ai déserté. Sans avertissement. Encore.

Sur la route, je me répète sans arrêt de ne pas me retourner vers le téléphone et quand je n'y arrive plus, je suis déjà trop près de Winnipeg pour faire demi-tour. C'est en train d'arriver.

Juste après Fargo, dans le stationnement d'une station-service, je récupère le téléphone sur la banquette arrière. Le ciel gris crache doucement sur l'auto. Il y a un message de Genny qui m'attend, six appels manqués et une enfilade de textos. Ça me prend tout mon petit change pour lui répondre :

Je t'appelle demain

C'est Maman

J'éteins le téléphone. Je n'en ai pas besoin pour m'orienter. J'ai déjà mémorisé le chemin grâce à toutes les fois que j'ai scruté la carte et suivi avec mon doigt la route d'ici à là-bas. Toutes les fois où j'ai entré, ces dernières années, l'adresse dans Google Maps. Toutes les fois que j'ai agrandi la carte et utilisé l'extrémité la plus éloignée de mon corps pour suivre toutes ces autoroutes vers le nord, tout le tracé. J'ai transcrit ce voyage en moi.

La maison.

Avant de quitter la station-service, j'évalue mon corps : poitrine comprimée et pantalon renflé, jeans noir et teeshirt foncé. Je me dirige vers le coffre et en retire une robe, un soutien-gorge et mon sac de maquillage. Je les mets en boule et me dirige vers les toilettes pour aller me transformer en cette fille.

Le palais de la mémoire

Tu fermes les yeux, te retournes, et il est là : deux étages, façades en lambris peintes de blanc il y a bien trop longtemps ; ton palais de la mémoire. Le sentier en béton qui s’y rend, craquelé par tant de gels et de dégels, parsemé d’herbes folles, serpente jusqu’à la porte gris-bleu. Une grande fenêtre verticale épie l’extérieur à partir du rez-de-chaussée, à partir du salon. De l’étage supérieur, deux petites fenêtres te scrutent de haut. Parfois, quand tu te retournes pour regarder le palais, tu es derrière la clôture où est accrochée la boîte aux lettres en fer, mais la plupart du temps il n’y a pas de clôture et tu peux te rendre à la porte d’entrée sans ouvrir le portail qui ne ferme peut-être même pas, tu ne l’as jamais su. Alors tu gravis l’unique marche jusqu’au palier, ouvres la porte et enjambes la demi-marche à l’intérieur.

Le reste de la rue, le reste de la ville – le monde – n’y est pas. Tu dois approcher le palais extrait de son contexte. Isolé, comme jamais la maison n’a été. Sans distractions, sans d’autres endroits où aller, c’est le seul lieu qu’il y ait. C’est toi qui choisis s’il y a la météo, mais le vent y est toujours. Il te souffle par moments vers le palais, t’en éloigne à d’autres. Le gazon devant le palais est long et clairsemé, il se laisse bercer par le vent comme des vrilles. Comme une fosse aux serpents. En approchant du palais, tu ne quittes pas le sentier en béton, et sur le sentier, tu essaies d’éviter chacune des fissures. Tu n’y arrives pas.

Dans le palais, si tu t’y rends, il y a tout ce dont tu dois te souvenir de ta vie.

Vingt-sept ans.

Il y a vingt-sept ans que j’ai traversé la frontière en voiture entre le Manitoba et le Minnesota pour suivre Genny, qui commençait des études à Minneapolis.

Il y a vingt-sept ans que j'ai mis le pied sur le trottoir à Wolseley. Au centre-ville de Winnipeg. Que j'étais debout sur la rive de l'Assiniboine. Ou de la Rouge. Ou à la fourche où les deux rivières en deviennent une.

Il y a vingt-sept ans que j'étais debout au seuil de la maison, que j'ai mis ma clé dans la porte, qu'elle a tourné et soulevé le loquet.

Il y a vingt-sept ans que j'ai vu la poitrine de Maman se soulever et s'abaisser. Que j'avais perdu la sensation dans mes doigts quand j'ai accroché mon manteau dans l'entrée.

J'ai toujours gardé la clé de la maison de Maman sur moi depuis cette nuit d'août où j'ai quitté la maison pour la dernière fois, sans verrouiller la porte derrière moi. Je l'ai gardée sur moi tous les jours pendant vingt-sept ans.

Il y a vingt-huit ans que j'étais dans le gazon à côté de Tom, mon meilleur ami, dans sa cour au milieu de la nuit à regarder le ciel de Winnipeg pour essayer d'y trouver des étoiles.

Il y a trente-deux ans que j'ai entendu Maman rire, trente ans que je l'ai entendue pousser d'horribles, profonds et inutiles sanglots, et trente ans que je lui ai dit que je l'aime, avant de l'entendre marmonner des mots incompréhensibles à mon oreille.

Il y a quinze ans, Genny et moi avons fait escale à Winnipeg en revenant du mariage de son père, à Edmonton. Nous n'avons pas quitté l'aéroport. Durant six longues heures, nous avons regardé les gens fatigués, mais heureux, *heureux d'être à la maison*, débarquer d'un vol après l'autre.

Pendant vingt-sept ans, la clé de Maman est restée collée contre celles de mes appartements, bureaux, ateliers, voitures. Toutes les clés ont changé, ont été remplacées, toutes sauf la sienne. Elle se balance à côté du volant. Elle tinte sûrement pendant que je conduis, mais trop doucement pour que je l'entende.

Il y a quatre jours que j'ai vu une photo de Maman. Trois semaines que j'ai appelé au foyer pour avoir de ses nouvelles, quand elle parlait encore, ou à peu près. Huit ans qu'on lui a diagnostiqué une démence. Trois ans que j'ai organisé, avec Dorothea (l'infirmière que j'ai engagée il y a environ huit ans), le déménagement de Maman au foyer. Qu'on a dû la placer dans un environnement contrôlé, après ce qu'on s'est mis d'accord pour appeler un accident. Un an que j'ai dû commencer à emprunter de l'argent.

Ça fait vingt-sept ans – vingt-sept ans – que j’ai conduit sur cette autoroute, I-29. Mais la dernière fois c’était vers le sud. Il fait noir, je traverse Grand Forks et derrière les phares que je croise sous la pluie, je peux presque les voir : Genny Ford et moi, Alani Baum. Deux ados qui fuient deux mondes insoutenables. L’émission de radio qui griche en direct de Fargo pourrait bien être exactement la même qu’il y a vingt-sept ans. Je sais que si je n’écoute pas attentivement, je pourrais m’en convaincre.

Et derrière les yeux d’Alani, dans la voiture qui s’éloigne ? La fille qui court. Qui s’en va lentement avec la ferme intention de rester loin tout en entamant cette longue, longue odyssée que j’achève maintenant.

Avant de recevoir l’appel du médecin, ma vie s’était installée dans une routine stable. Je me levais, faisais du café pour Genny, je traversais la rue qui séparait sa petite maison de la mienne, me faisais du café, répondais aux courriels, j’allais enseigner, ou à mon bureau à l’Université, ou travailler sur une exposition à la galerie du collectif, puis je rentrais à la maison et retraversais la rue vers chez Genny.

Après des années de chaos relatif, je sentais enfin que ma vie était devenue une machine bien huilée. J’avançais d’un pas tous les jours, à un rythme précis. Je payais les factures à temps. Je déposais mes demandes de bourses des semaines avant la date limite. Je ne ratais jamais les rendez-vous avec Ess pour réviser son portfolio de thèse et les longues dissertations qu’ol rédigeait pour l’accompagner. Je n’arrivais pas en courant à mon bureau devant ses yeux de biche frustrés alors qu’ol était encore assis à m’attendre près de la porte – sous la plaque où est écrit : M^x A. BAUM –, quarante-cinq minutes après l’heure fixée, comme je l’avais fait pendant toute la première moitié du semestre d’automne. Au contraire, quand Ess arrivait, la porte de mon bureau était ouverte, et je l’attendais à l’intérieur pour discuter du cartable d’épreuves qu’ol portait sous son bras tatoué.

Ce que je veux dire, c’est que je n’étais pas moi-même. J’avais fabriqué une version mieux définie de moi-même. J’avais découvert comment paraître en ordre, trouvé une façon de me servir encore une fois de mon corps comme écran. J’étais à l’écart. En exil. Ma photographie en souffrait, parce que je n’avais pas de moi à donner, à verser dans sa forme. Genny a commencé à se méfier, je pense, de ce moi réglé comme une horloge. La

tension qui s'accumulait sur le ressort, au rythme du tictac du temps. Elle ne me connaissait pas comme ça, pas pendant une si longue période.

Cette dissociation prolongée a été un peu comme des vacances, comme si mon corps se préparait à quelque chose qui allait se produire. Quelque chose qu'on sait s'en venir sans vraiment savoir, ou sans s'avouer qu'on sait. Comme si tu avais mis la main sur les rails du chemin de fer, mais sans pouvoir sentir la vibration du train qui arrive dans le virage.

Pourtant tout ce temps-là, une partie de toi sait que quelque chose s'en vient.

Et puis ça te frappe.

Quelques kilomètres avant la frontière, la statique prend possession des voix de la station de radio de Fargo et je parcours les chaînes à la recherche d'un autre signal du sud. J'écoute juste assez longtemps pour entendre un nom de ville, je me dépêche à changer dès qu'il sonne canadien. Quand une chaîne me dit qu'elle est à Thief River Falls, je la laisse jouer. Le signal commence déjà à se perdre dans un bourdonnement, mais je perçois encore les mots. Une femme parle de la pluie qui va probablement continuer de tomber dans le nord du Minnesota toute la semaine prochaine.

C'est ce que je fais tout le long du chemin : changer de chaînes, surtout de radio parlée – de Sioux Falls à Saint-Cloud, de Wahpeton à Fargo, et maintenant Thief River Falls – en les laissant jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Je veux que le temps ralentisse, je veux me convaincre que j'ai encore du temps pour me préparer à voir Maman. Je me sers de la pluie comme excuse pour rouler 10 kilomètres en dessous de la limite de vitesse.

Au poste de frontière de Pembina, j'avance petit à petit derrière deux VUS et un pickup. Quand vient mon tour, je baisse la fenêtre, l'air frais rentre, un air humide qui me fait frissonner sous ma robe. Du haut de sa cabine, un jeune homme blond aux cheveux en brosse me regarde sévèrement lui tendre mon passeport canadien, mon passeport allemand bien au chaud dans le coffre à gant. L'agent plisse les yeux en regardant la photo, puis observe mon visage, et la photo, et encore mon visage.

Où est-ce que vous habitez Madame ?

« Minneapolis. Je viens de Winnipeg. »

« Qu'est-ce qui vous amène au Canada ? »

« Je vais rendre visite à ma famille. »

Il scanne mon passeport dans l'ordinateur et baisse les yeux vers moi, tapote le passeport sur le bureau derrière la vitre, jette un œil à l'arrière de la voiture. S'adoucit un petit peu.

« Bel appareil que vous avez là. C'est pour une occasion spéciale ? »

« C'est juste que ça fait longtemps que je n'ai pas été là-bas. » Je sens soudain le poids de l'appareil photo de Maman qui pend contre mon ventre.

« Une personne occupée », dit-il en tapotant mon passeport. « Drogue, alcool ? »

« Non. »

« Armes à feu ? »

« Non. »

Il arrête de tapoter mon passeport, me le rend, le regard déjà dirigé vers la voiture qui me suit.

« Bonne soirée. »

« Merci. »

En m'éloignant, je remarque que la prothèse pénienne a immergé de sous le jeans et le bustier de compression enlevés à Fargo, et se retrouve bien en évidence sur le siège passager. Je le prends d'une main et le fourre dans une des jambes du jeans.

Ess est venu me voir pendant mes heures de bureau la deuxième semaine du premier cours qu'ol a suivi. C'était un cours de portrait photo en studio et c'était la première année d'Ess dans le programme. Mes heures de bureau étaient de 14 h à 16 h et j'ai débarqué à 15 h 50. Ol était assis sur le plancher en face de ma porte, agitæ, pianotant compulsivement sur son téléphone. Ol est presque tombæ, s'est presque frappé la tête sur le mur lorsque j'ai tourné le coin. Ess parlait en même temps que je m'excusais du retard, me disait comment ol aimait le cours. Ol est allæ droit au but avant même que j'aie le temps de m'asseoir derrière mon bureau encombré : « Est-ce que vous accepteriez de diriger ma thèse ? »

J'ai souri. Mon instinct paternel pour Ess s'est manifesté dès que j'ai pris les présences et qu'ol a dit : « C'est moi, mais je n'utilise pas ce nom. En fait, je m'appelle S.K. ! » Ol a regardé tout autour pour inclure le reste de la classe : « Tout le monde,

appelez-moi Ess. » J'ai encore eu un élan d'instinct paternel au deuxième cours quand ol a spécifié ses pronoms.

« Je n'ai qu'un poste temporaire à l'Université, je ne dirige pas souvent de thèses et je ne connais pas vraiment votre travail pour l'instant. »

À ces mots, ol a mis ses mains sur mon bureau pour l'agripper fermement. C'est alors que j'ai remarqué tous les petits tatouages faits à la main, presque invisibles sur sa peau foncée. Je ne lui ai jamais demandé si ol les avait faits ol-même.

« Je sais, je sais, mais je connais votre travail. J'ai fait beaucoup de recherches sur vous sur internet. J'ai passé des nuits à regarder des trucs. J'ai essayé d'écouter des séminaires en ligne. Vous travaillez sur le corps et la santé mentale. La dépression. Comme dans *Shavasana*... »

Dès qu'ol a mentionné *Shavasana*, j'ai levé les mains, comme pour læ ralentir un peu, mais au fond j'espérais l'arrêter dans sa lancée. Ol ne m'avait pas encore confié qu'ol était bipolaire, mais je pouvais sentir son énergie de phase maniaque. Ol a quand même continué sa phrase pendant que je gesticulais, ol disait des choses sur mon travail que je ne voulais pas entendre et s'est arrêté seulement lorsqu'ol avait dit tout ce qu'ol avait à dire.

« OK, je vais parler à la direction du département pour m'assurer que ça convient. Envoyez-moi votre portfolio et un texte sur ce que vous avez en tête comme projet, OK ?

Ol a bondi de sa chaise, a pris son sac à dos et en a sorti un cartable de photos tirées sur du papier bon marché. L'a presque claqué sur mon bureau dans sa ferveur. J'ai souri puis je l'ai ramassé. Ol est resté debout à fixer son cartable.

« Je ne vais pas le regarder maintenant, j'ai terminé mes heures de bureau. Je vais envoyer un courriel à la direction, OK ? Je vais vous en donner des nouvelles en classe. »

Ol est resté immobile pendant un instant avant de comprendre que je lui demandais de s'en aller. Ol a remis son sac sur son dos et est sortix de mon bureau, tout sourire. Après un moment, j'ai quitté mon bureau pour aller à la porte et lancer : « Je ne travaille pas sur la santé mentale ! Je travaille sur la mémoire ! »

Je l'ai entendux me dire, de devant l'escalier au bout du couloir : « C'est quoi la différence ? »

Parfois, quand tu arrives à ton palais de la mémoire, le gazon, entortillé et affamé, a poussé sur le sentier de béton qui se rend à la porte, et tu n'arrives pas à faire le premier pas. D'autres fois le sentier est libre, tu le suis – en regardant tes pieds pour éviter les fissures – et après un long moment tu lèves les yeux et te rends compte que le sentier est devenu un anneau sur la pelouse, sans sortie ni entrée. Alors tu n'as pas d'autre choix que d'ouvrir les yeux et de quitter le palais pour revenir dans le monde.

Mais la plupart du temps tu arrives à te rendre jusqu'à la porte, et devant toi est déposée, comme un paillason, une photographie encadrée sur laquelle se trouve ton souvenir le plus lointain. Selon le jour, le souvenir change. Tu l' observes au sol avant d'ouvrir la porte, tu mets tous les efforts pour te souvenir et revivre ce que tu y vois. Pour t'orienter sur toi-même.

Parfois tu arrives à la porte et tu ne baisses pas les yeux. Tu oublies, ou tu refuses de regarder au sol, tu ne fais qu'ouvrir la porte. Parfois quand tu ne regardes pas, tu marches sur le cadre et le bris de tes pieds nus, des traces de sang te suivent dans le palais.

Parfois tu regardes au sol et le cadre est vide, ou il n'est pas là. Mais quand le souvenir est là, après l'avoir observé et vécu un moment, tu ouvres et prends la première longue foulée pour franchir le pas de la porte. En enjambant le souvenir, essaie de ne pas imaginer la vitre brisée et les taches de tes tentatives ratées de le raviver.

Toutes les fois où tu entres dans le palais devraient être vécues comme si c'était la première.

À environ une heure de Winnipeg, je syntonise la radio sur un poste canadien. Dehors, entre les petites villes que je traverse, la nuit glisse sans entraves sur les prairies. L'eau des fossés monte de plus en plus à mesure que j'avance vers le nord. Dans le noir, mes phares rebondissent sur ses surfaces. La crue m'accompagne pendant tout le trajet puisqu'il a plu de façon presque continue ces derniers jours dans le nord du Minnesota et au Manitoba. Si je le sais, c'est parce qu'il y a trois villes enregistrées sur mon appli météo : Minneapolis, Winnipeg et Hambourg.

La pluie est à la fois forte et lente, et je n'arrive pas à voir à plus de six mètres devant la voiture. À cause de la noirceur, je ne vois absolument rien derrière moi. Tout ce que j'ai est devant.

À la radio, un météorologue parle de la saison des inondations qui commence au Manitoba, il dit que ce n'est pas inhabituel en mai, et je me lasse des paroles, de la monotonie de la ponctuation. Je passe au FM et choisis une station de Winnipeg qui joue du rock. Plus j'approche de la ville, plus la musique devient claire. Des panneaux flous indiquent de moins en moins de kilomètres entre moi et la ville, et l'horloge indique 1 h 24. En fin de compte, le voyage aura duré environ neuf heures au lieu des sept prévues.

La ville finit par arriver. Quand j'atteins l'autoroute périphérique, la tension descend et la déception me coupe le souffle. Je suis la bretelle en sens antihoraire, à ma gauche, la ville est à peine une brève lueur sous la pluie. Je continue en essayant de ne pas regarder à ma gauche jusqu'à ce que je me bute au feu rouge de la route Saint Mary qui me conduira au cœur de la ville. En me déplaçant dans la voie réservée aux virages, je peux sentir mon élan commencer à s'estomper. La fatigue me pèse. Le clignotant bat la mesure. La pluie martèle le toit. L'autoroute vide m'appartient.

En attendant que le feu change, tandis que le bruit des clignotants me transperce, je parcours les stations de radio et tombe sur un nouveau poste qui fait jouer une chanson en français que je ne comprends pas.

Je n'enseigne pas à temps plein, je n'ai pas de poste menant à la permanence parce que je n'ai aucun diplôme. À trente ans, j'ai suivi des cours du soir et passé le test d'équivalence d'études secondaires juste pour pouvoir dire que je l'ai fait, mais à part ça, je n'ai pas fait d'études. La direction du département m'a offert un poste de professeur·e invité·e parce que je me suis fait beaucoup remarquer sur la scène locale, et plus que je l'aurais souhaité au niveau national. Un·e professeur·e invité·e qui veut rester en visite, qui pourrait à tout moment retourner en courant d'où iel vient.

Je ne voulais pas enseigner à temps plein. J'avais le collectif, j'avais Genny, j'avais des bourses. Je vivais dans l'insouciance et j'arrivais à m'en sortir. Mes armoires étaient vides, mis à part le whiskey et les grains de café. Dans mon réfrigérateur, il y avait que de la bière, de la crème à café et des pellicules : 35 mm, 120 mm et grand format. Je prenais des tonnes de contrats à la pige. Je photographiais de façon non conventionnelle des mariages non conventionnels. Pendant un bout de temps, j'ai touché un salaire pour la direction générale du collectif.

Le seul cours que j'ai suivi à l'université a été un séminaire sur Ovide. J'entrais dans la petite salle de cours avec sous le bras un exemplaire volé, tout élimé, de la mauvaise édition des *Métamorphoses*. Ça ne m'intéressait pas d'étudier la photographie, l'histoire de l'art ou quelque chose du genre. J'ai acquis la plupart de mes connaissances sur la photographie par hasard. J'ai appris sur le tas : en feuilletant des piles de livres sur la photographie laissées sur une table par quelqu'un du département. Je relevais les noms célèbres que je ne connaissais pas – Weegee, Dorothea Lange, Diane Arbus, Robert Mapplethorpe – puis j'engageais la conversation avec cette même personne, souvent en interrompant sa pause, et je prenais en note les titres de livres à chercher plus tard à la bibliothèque. De là, je scrutais chaque photo en profondeur.

Au moment de mon embauche, Ansel Adams était le seul photographe célèbre que je connaissais, parce que Maman avait accroché une de ses photos dans le couloir. C'était la seule photo aux murs de toute la maison : le paysage ténébreux de *Tetons and Snake River*. Mais je n'ai pas su que c'était de lui avant de me sauver à Hambourg et de rencontrer Erwin Egger, un photographe qui tenait Adams, et cette photo en particulier, en très haute estime.

Je n'ai pas vraiment eu envie d'apprendre les différentes manières de faire de la photographie avant d'avoir un appareil photo en main pour la première fois. Je glanais les éléments importants de photographes modernes comme Wegman, Mann, de collègues, ou même d'étudiant·es de mes classes. De Erwin Egger et de Maman. J'accumulais des bribes d'histoire de la forme, de la technique, comme si c'était des ragots. Mes contemporain·es véhiculaient cette histoire, en la corrompant, la pliant et l'augmentant de façon à ce qu'elle se prête mieux à leurs fins. C'est comme ça que j'ai appris tout ce dont j'avais besoin.

Quand j'arrive à la porte du palais de la mémoire, mon plus lointain souvenir – le commencement qui apparaît dans le cadre – est souvent un échantillon de plusieurs sortes de souvenirs. Le plus souvent, c'est moi en train de faire une activité typiquement enfantine : creuser un trou avec une truelle dans la cour de ce qui deviendra notre maison. D'autres fois, c'est un moment de peur : m'asseoir dans les bras de Maman et lui demander où est Ilsa, la femme qui avait engagé Maman pour prendre soin d'elle et avec qui nous habitions, maintenant qu'elle était morte. Parfois c'est le moment où je rentre de mon

premier jour d'école, en pleurant à Maman parce que mon professeur vient de m'informer que je suis justement une fille.

Parfois le souvenir le plus ancien n'a rien à voir avec moi, rien à voir avec un moment, il est simplement l'image de quelque chose que j'ai déjà vu, ou un bout du quotidien, que mon cerveau a compressé en un seul évènement inventé : Maman qui fait du yoga dans son studio, Maman qui photographie un couple heureux dans le salon. Parfois c'est le souvenir d'être dans un endroit : la sensation d'être assis·e dans ce salon, d'être assis·e dans le couloir près de la porte close de la chambre noire, d'être à côté d'une rivière ; sans qu'il n'arrive quoi que ce soit. Sans une histoire pour faire bouger le souvenir.

Parfois j'arrive à la porte du palais et j'y trouve un souvenir qui date de beaucoup plus tard dans ma vie, comme la fois où Genny est venue me sauver alors que je pendais la tête en bas, le corps coincé dans une balançoire de parc, en plein hiver. Jamais l'instant où je me suis coincé le corps dans la balançoire, ni la minute suivante, mais l'instant où elle est arrivée comme surgie de nulle part pour me libérer. Notre premier vrai moment ensemble.

Parfois, le souvenir vient d'encore plus tard : moi, qui enlève ma fenêtre avec le pied-de-biche, qui sort de la maison à l'aide d'une corde faite de draps et de vieux vêtements.

Mais parfois, lorsque je m'assois pour me souvenir de tout ça, quand je ferme les yeux et que je passe d'une pièce du palais de la mémoire à l'autre, je me rends compte que ma vie n'a jamais commencé. Que la porte du palais n'est pas là. Ou bien je suis de l'autre côté de la clôture, une clôture de quinze mètres de haut, étanche, ornée d'un gigantesque signe *ACCÈS INTERDIT* peint en lettres plus hautes que moi. Le clapet de la boîte aux lettres en fer qui s'ouvre et se referme, rit de moi à m'en déployer la gorge.

Quand le feu devient vert, je ne prends pas le virage à gauche, je continue plutôt vers la droite et roule plein nord sur l'autoroute périphérique pour orbiter autour de la ville. Le poids de la journée, de la distance, s'écrase contre moi, et je préfère choisir un endroit moins dense pour m'insérer, même si je sais que si je fais tout le tour de la ville, je vais poursuivre mon chemin jusqu'à revenir à Minneapolis.

Je contourne Transcona, traverse la grosse rivière Rouge invisible dans le noir et la pluie, regarde les lumières clignotantes des derniers avions nocturnes qui glissent sur le tarmac. Je continue mon chemin autour de la ville jusqu'à ce que, aux deux tiers de la boucle, dans le noir devant moi, je m'imagine ce qui s'en vient. Des sphères de lumière floues se dressent dans ma tête, se réfractent dans la pluie : les immenses projecteurs de l'hippodrome.

L'Assiniboia Downs.

Je donne un coup de frein, heureusement que l'autoroute est déserte. Je sais qu'il y a une sortie que je peux prendre pour m'éviter de voir l'hippodrome, qui ne sera bien entendu pas illuminé. Je prends plutôt une voie d'accès en terre battue de l'autre côté du terreplein, là où les voitures de police se stationnent. J'enfreins la loi parce que c'est plus près.

J'ai peur que si je m'approche plus que nécessaire, l'immense cercle de boue où les chevaux font la course me dévore. Je n'en suis pas encore là. Déjà que j'y arrive à peine. Alors j'arrête de combattre le flot du temps et je traverse la voie d'accès cahoteuse pour reprendre l'autoroute périphérique en sens inverse. Dès que j'arrive à la sortie qui, je le sais, va me mener au foyer de Maman à Kildonan plutôt qu'à sa maison dans Wolseley, je m'engage.

Tranquillement, après quelques virages, juste après une intersection, le foyer se découvre, plus petit que ce que les photos du web m'avaient laissé supposer. Le feu à l'intersection est rouge. Le bâtiment est à peine éclairé. Il y a de la brique, des fenêtres, des gens à l'intérieur que je ne peux pas voir. Maman. Les visites ne commencent pas d'ici au moins cinq heures, mais je vais attendre dans le stationnement, dans ma voiture. Je vais voir Maman en premier, avant de retourner à la maison. Sa maison. Notre maison. Le palais de la mémoire.

Ess a suivi presque tous mes cours après que j'ai accepté de l'aider à diriger. Ol a commencé son projet de thèse plus tôt que la majorité des étudiant·es – dès le premier semestre – et avançait souvent, dans sa phase maniaque, en grosses explosions de progrès brouillons. En revanche, ol pouvait parfois manquer une semaine ou deux de cours à cause de son incapacité à sortir du lit.

Dans son projet d'origine, Ess voulait réfléchir à ce que c'était de grandir en tant que personne queer et noire aux abords d'une petite ville appelée Peculiar, au sud de Kansas City dans le Missouri. Son projet, intitulé *En périphérie de Peculiar/en périphérie du particulier*, consistait en de larges paysages photographiques des environs, auxquels ol intégrait grossièrement des égoportraits. Plusieurs des paysages étaient eux-mêmes des collages de multiples photos raboutées approximativement dans Photoshop, parce qu'Ess utilisait l'appareil photo de son vieux téléphone portable Samsung tout craqué. Ess appelait ça « un choix queer », ce qui voulait dire fait autant par nécessité que par rejet de la normativité en photographie, par rejet de la fétichisation des mégapixels et de la taille du capteur en relation avec la « qualité ».

Dans l'argumentaire de son projet, au début de notre travail ensemble, Ess a écrit : « Ces grands espaces et petites villes d'Amérique ne sont pas souvent perçues comme étant noires ou queers. Ce sont des lieux où l'on s'attend à ce que les personnes blanches, les cis et les hétéros prospèrent. Ce qu'iels font. Comme des plantes envahissantes, iels remplissent l'espace. Mais si l'on s'arrête et qu'on regarde la terre, on voit qu'il y a d'autres sortes de mauvaises herbes qui poussent. »

Je me réveille dans ma voiture, dans le stationnement du foyer, le Leica de Maman toujours autour du cou, son vieil objectif Summar rétracté dans le boîtier, protégé par son bouchon, les entrailles pleines du rouleau de pellicule laissé vierge durant les deux derniers mois. Vierge parce qu'il n'y a rien eu de notable. Aucune idée. Aucune image. Aucun corps ou variation de ma psyché n'a eu besoin d'être gravé sur le papier réactif. Rien ne s'est présenté à moi à part le brouillard épais de la dissociation, la sensation de ne pas être moi-même, ou que si ça, c'était moi, je préférerais la mort.

La vieille sangle en cuir me gratte le cou. Ma prothèse pénienne, mon bustier de compression et mes vêtements sont toujours pêle-mêle sur le siège passager à côté de moi, quand j'ai stationné la voiture hier soir, je ne m'en suis pas fait un oreiller. J'ai penché mon siège, j'ai fermé les yeux, puis les ai rouverts plus tard, sur aujourd'hui qui se lève dans le ciel gris.

Le matin dans ce nouvel endroit, lové par ce même vieil endroit.

Il ne pleut pas pour le moment, ça va venir. J'ouvre la porte et je sors. À côté de la voiture, je m'étire, j'oxygène mes muscles tendus, je secoue mes jambes raides, je replace la robe qui n'est pas moi.

Épuisement. Terreur.

J'ai juste envie d'abandonner, de retourner à la voiture et de m'en aller. D'ouvrir mon téléphone et de texter Genny : *C't'une blague ! je reviens bientôt*. Mais je sais que j'en serais incapable. Je vais ralentir puis revenir sur mes pas jusqu'ici, et je vais recommencer encore, encore et encore. Je vais tranquillement traverser ce labyrinthe d'allers-retours avant que mon inertie capitule vers *ici*. Vers elle.

Pendant que je marche vers le foyer, le temps entre moi-même et Maman rétrécit. Son appareil photo pend sur mon ventre comme un cratère. La porte s'ouvre et une infirmière m'accueille. Elle porte un uniforme qui n'est pas censé avoir l'air d'un uniforme, tout comme ce foyer n'est pas censé avoir l'air d'un hôpital.

« Je viens voir ma mère ? Hedwig Baum ? »

« Oui, bien sûr. »

Elle se lève et me tend un bloc-notes dans lequel les personnes qui visitent s'enregistrent. Elle est petite, elle a un bon trente centimètres de moins que moi, à peine plus haute que lorsqu'elle était assise.

Elle me dit : « Elle s'est réveillée un peu tôt, d'habitude elle est à son meilleur quand elle se réveille » pendant que je finis d'écrire un nom qui ne me va pas vraiment – *Allie Baum* – et je repose le bloc-notes. Je la suis dans le couloir. Elle marche tellement lentement.

« Ça fait combien de temps depuis votre dernière visite déjà ? »

Je lui réponds :

« C'était dans le temps des fêtes », parce que c'est moins court à dire que : *Jamais*.

« Bon... l'infirmière parle doucement tandis que nous avançons lentement dans un couloir de portes closes et de tuiles froides. Votre mère a changé depuis, comme vous savez. Elle a plus de mal à entendre, surtout ces derniers temps, vous allez devoir parler un peu plus fort que la dernière fois. Mais assurez-vous de garder un ton de conversation. Elle réagit mieux au ton. Et on a aussi coupé ses cheveux, ne vous alarmez pas. Ça l'embêtait qu'ils soient si longs, les nouer, les tresser, ils s'enroulaient dans les objets. Tout ça. Elle

arrête et me regarde, me jette un sourire qui se veut réconfortant. Je ne lui dis pas que Maman n'a jamais tressé ses cheveux. C'est beaucoup plus gérable maintenant. »

À côté de la porte entrouverte, un vieux morceau de papier cartonné indique le nom de Maman.

Je remercie l'infirmière en essayant de placer un sourire entre nous, tout en fixant la porte par-dessus son épaule. J'entreprends de la contourner pour m'y rendre.

« Est-ce que vous voudriez que je vous accompagne ? Que je vous aide ? Je travaille avec Hedwig depuis longtemps, je connais tous les petits trucs pour qu'elle me remarque. »

J'agrippe la poignée de porte avant que la fille se mette à paniquer, qu'elle essaie de dire à mon corps de s'enfuir. Je lui réponds : « Ça va, en la délestant de ses obligations d'un geste de la main, je me souviens encore de tous les trucs. »

Quand je pense à Maman, la première chose qui me vient, c'est son corps. Petite poitrine, une cicatrice estompée sur le ventre à l'endroit où je l'ai traversée. Grand. Ses longs cheveux brillants, plus brillants que les miens. Même si j'essaie de l'éviter, je la vois dans la stature de mon reflet dans le miroir. C'est la raison pour laquelle je ne possède pas de miroir de plain-pied. La raison pour laquelle je les fuis. Pour laquelle j'essaie rarement des vêtements dans les boutiques.

Quand je pense à elle en mouvement, j'imagine son corps qui fait du yoga. Je l'imagine à travers la grille d'aération entre son studio et ma chambre.

Après son corps, c'est la sensation de sa présence, la gravité qu'elle maintenait dans notre maison grinçante. La gravité du bruit ou du silence, en fonction de l'année, du mois ou de la journée. Le souvenir de cette maison qui m'aspire après mes escapades nocturnes avec Tom. Chaque fois – chaque fois sauf une – je la retrouvais là. Qui m'attendait. Et chaque fois, pas un seul mot entre nous.

Ce dont je ne me souviens pas, c'est le son de sa voix. J'essaie de ne pas m'en souvenir. C'est plus facile de croire qu'elle n'a jamais dit un mot, qu'elle était muette, plutôt que de penser à elle entrant et sortant de son mutisme. Auparavant, à cause de l'orage de la dépression. Maintenant parce que son cerveau a tellement perdu de sa charge.

Mais en route vers elle, je l'ai un peu entendue. Pas de mots en tant que tels, mais sa voix qui s'empile sur elle-même en une cacophonie inintelligible. Jusqu'à n'être plus que de la statique.

J'entre dans la chambre de Maman, et la voilà : une silhouette devant la lumière grise de la fenêtre. Elle est assise dans une chaise, vêtue d'une chemise bleu-bébé, ses cheveux sont très courts – *gérables*. Elle me tourne le dos. Je ne sais pas si elle regarde par la fenêtre, et si oui, si elle assimile quoi que ce soit. Je ne l'ai jamais vue de dos regarder par la fenêtre avant ; je l'ai toujours vue fixer la fenêtre vers moi, la nuit, quand elle attendait que je rentre.

Après la pénombre du couloir, mes yeux s'ajustent à la lumière de la chambre. Je les plisse, j'essaie de distinguer sa peau dans la lumière. J'entends le clic de la porte qui se referme derrière moi.

Je m'approche, doucement, en comptant les carreaux entre nous. Comme je m'approche, mon souvenir de son corps s'efface pour affronter la réalité. Elle est tellement menue. Ses épaules ont la forme d'un cintre, ses poignets gros comme des pouces enveloppés dans du cuir rose fripé. Ses mains scarifiées sont deux réseaux de ramifications vives et gonflées. Elles se tortillent sur ses genoux, la seule partie d'elle en mouvement. Debout près d'elle, j'aperçois une sangle de contention qui l'empêche de sortir de la chaise.

Je reste au-dessus d'elle pendant un moment, je l'intériorise. Elle me fascine et m'attriste. Le temps l'a rendue vulnérable. Vingt-sept années disparues, qui ont blanchi ses longs cheveux, coupés par commodité, pour qu'elle ait l'air bien mise. Qu'on a jetés. Pas une seule mèche sur sa tête n'existait il y a dix ans. J'imagine l'infirmière de l'accueil, armée de ciseaux, empoigner les longs filaments usés de cellules mortes de Maman. Je l'imagine en train de tous les couper.

Je regarde Maman et je sens son odeur, ce parfum de propre, de savon d'hôpital sans une seule bouffée d'humanité. En déplaçant ma main de dix centimètres, je pourrais toucher son épaule. Dix centimètres pour traverser des décennies d'absence. Je ne bouge pas. Je reste dans son ombre pâle et j'oublie complètement son odeur d'avant. Je ne sais plus exactement comment ses cheveux tombaient en cascade dans son dos. Tout

à coup, j'en oublie leur couleur d'origine. Je reste là, en silence, et en entendant le battement de mon cœur, je me rends compte que la cacophonie de sa voix a disparu.

L'appareil photo de Maman pend à mon cou. Dans la noirceur totale de sa tête, le film est en état de dormance. L'œil de l'appareil bloqué en position fermé, encapsulé et rétracté dans le corps. L'appareil photo est une promesse qui pèse sur mon ventre, la mince sangle de cuir creuse le bord de mes seins. Quand j'inspire, l'appareil se rapproche de Maman. J'expire et il revient près de moi.

Dix centimètres.

Je recule, sans bruit, même si je sais qu'elle ne m'entend pas. Je reviendrai demain. Quelqu'un avec ce corps reviendra. Je me retourne et marche vers la porte, et en m'éloignant, je retrouve mon souvenir d'elle, ou presque. Près de la porte de sa chambre, je me souviens de ma petite main enfouie dans sa paume serrée, je me souviens d'avoir marché, une boîte de vin vide sur la tête, en rentrant de l'épicerie. Quand je mets les pieds dans le couloir, je me souviens, juste un peu, de l'odeur acide et sucrée, et d'elle qui sortait de la chambre noire, exténuée, mais parfois souriante. La chambre noire où les visages, les corps et les lignes apparaissaient sur le papier blanc mouillé.

À l'accueil, je parviens, je ne sais comment, à dire que « Maman dort », et je sors. Maman dort les yeux ouverts. Elle profite du jour qui entre dans sa tête.

Une fois dans l'air froid du dehors, je me souviens du moment où la voiture s'est arrêtée devant la vieille maison le matin où ils ont – l'homme de Selkirk et Tom – transporté Maman dans le lit où elle irait marmonner. Je me souviens de la chaleur du soleil sur ma peau alors que j'observais, debout dans le gazon. Pieds nus. La rosée était presque partie, mais le gazon était encore froid. Je le savais à l'odeur. Les mains de Maman étaient molles et une de ses pantoufles gisait, vide, sur le trottoir.

À l'est, la lumière qui pointe dans le ciel gris est un faux prophète. Je monte dans la voiture. Mes os réintègrent les aspérités du siège mieux qu'ils ne s'intègrent à mon corps, et l'appareil photo de Maman flotte sur les vagues de ma respiration irrégulière. Je mets les clés dans le démarreur et me rappelle l'homme qui m'a tendu les clés et les effets personnels de Maman – son sac à main, son Nikon et l'objectif rapide 85 mm, son petit blouson – et qui m'a dit qu'elle ne devait pas conduire, mais qu'il fallait aller chercher sa voiture à l'hippodrome. Ensuite, il m'a tendu un sac rempli de médicaments.

Je démarre la voiture, monte le chauffage au maximum et me dirige doucement à l'extérieur du stationnement, vers sa maison, loin du foyer où Maman ignore que je me trouvais tout juste derrière elle, à seulement dix centimètres. Je m'éloigne du foyer, vers le sud, vers l'endroit où j'ai grandi et que j'ai fui, vers la noirceur qui a vu émerger mes racines assoiffées de lumière, cherchant la chaleur du soleil. L'horizon du sud-est de la ville est sombre et haut et infini. Il s'élargit. Les eaux de la Rouge et de l'Assiniboine sont déjà bien gonflées, mais d'autres pluies s'en viennent nous noyer.

Le passé aussi.

Le couloir

Si tu passes le seuil de la maison et que tu entres dans le palais de la mémoire, la porte se referme toujours derrière toi avec le même son caverneux. Que tu la claques, ou la refermes doucement en silence, elle fera toujours le même son en fermant. Tu as même essayé de laisser la porte du palais ouverte, mais dès que tu te retournes, elle retrouve sa place dans un *gong* caverneux. Un son complètement différent de tous ceux que, dans tes souvenirs, la maison de Maman a jamais faits, complément différent de ceux de toutes les portes que tu as entendues. Tu as rencontré tellement de portes qui se sont refermées dans ta vie, mais celle du palais a un son bien à elle.

À ta droite, une fois que tu as passé le son, il y a l'escalier, et devant toi, le couloir. Le couloir est vide parce que tu te le représentes comme la voie centrale de la mémoire, parce que tu le traverses à répétition en parcourant le palais. Tu dois passer par le couloir pour aller dans n'importe quelle autre pièce, tu crois donc que la seule chose que le couloir pourrait bien rappeler, c'est la distance. Pas la distance entre la porte du palais et la porte – qui n'est pas toujours là – de la vieille chambre noire de Maman, pas la distance entre la porte et le passage vers la cuisine et le salon, pas la distance entre la cuisine et l'escalier ou entre l'escalier et la porte d'entrée.

Pas ces distances-là, mais la distance entre les gens : la distance entre toi et Maman maintenant, entre toi et Maman quand tu habitais encore là-bas. La distance entre toi et Genny maintenant, entre toi et Genny lors de ta fuite à Hambourg, entre toi et Genny quand tout allait bien. Quand vos journées filaient ensemble, l'une après l'autre, harmonisées par la considération et le soutien. La distance entre toi et Tom – avant et maintenant – ou Karen, ou des étudiant·es comme Ess, ou la plupart du temps : entre toi et toi-même.

Quand tu entends la porte se refermer derrière toi, tu es déjà en train de parcourir l'une de ces distances. Certaines plus longues que d'autres, certaines fluctuent selon où et quand tu t'assois pour fermer les yeux et commencer ta visite du palais. Chaque fois que tu empruntes le couloir, à partir de n'importe quelle direction, la distance change. Contrairement au reste de la maison, ces distances sont vides d'évènements. Vides d'histoire.

Mais chacune est très importante pour ton histoire à toi.

Je sais depuis longtemps que je n'avais probablement pas d'autres choix que de revenir. Je l'ai su le jour où j'ai eu des nouvelles de Maman par Asha – son prof de yoga, grâce à qui j'ai pu rester au courant. Asha avait emmené Maman chez le médecin parce qu'elle était étrangement agitée, oubliait d'aller aux cours, et quand Asha l'appelait, elle répondait au téléphone avec une voix peu convaincue qu'elles se connaissaient. C'était au commencement, il y a dix ans. À l'époque, quand la tourmente est arrivée, j'ai décidé de ne pas revenir ; j'ai plutôt engagé Dorothea au téléphone pour quelle prenne soin de Maman et s'assure qu'elle prenait soin d'elle-même, qu'elle prenait ses médicaments. De cette manière, je pouvais rester loin et avoir des nouvelles. Et puis, quand Maman a eu l'accident il y a trois ans – quand la peur a envahi l'espace où la pitié avait fait son nid – elle ne pouvait plus rester dans la maison. Je l'ai tellement ressenti alors – cet endroit qui déchirait ce que j'avais laissé derrière, qui essayait de m'appâter pour que j'y retourne.

Puis Dorothea m'a parlé du foyer, un bel endroit ni trop cher ni trop religieux. J'ai donc gardé l'énergie à l'intérieur de moi, je l'ai laissé s'accumuler, et j'ai fait des appels pour déplacer de l'argent, et puis Maman a été transférée directement de l'hôpital au foyer. Elle n'est jamais retournée à la maison, pas depuis qu'on l'a transportée dans l'escalier sur une civière et sortie par la porte de devant. On l'a transportée à l'extérieur pour toujours.

Depuis, encore et encore, j'ai failli revenir. Le soir, en rentrant de l'université, il m'arrivait de rester sur l'autoroute I-35 quelques sorties de plus avant de faire demi-tour. Il m'arrivait d'être dans un bar avec Genny et des ami·es, de sortir pour prendre l'air et d'embarquer dans un bus pour l'aéroport puis d'en sortir quelques arrêts plus loin. Une fois, j'ai envoyé mon portfolio à la Faculté des arts de l'Université du Manitoba – à Cathryn Logan, une peintre qui fait dans l'abstrait – pour voir si on pouvait me trouver un poste,

même temporaire. Après que j'ai passé trois semaines à me contenir, Cathryn a appelé pour me dire qu'on m'accueillerait avec plaisir sur le campus pour donner un cours, et je lui ai dit je m'excuse, mes plans ont changé et mon avenir n'est plus aussi ouvert qu'avant. Quand j'ai appris deux mois plus tard que Maman ne pouvait plus se déplacer par elle-même à cause d'une chute de trop – elle avait essayé de sortir du lit pendant la nuit sans se souvenir comment se servir de ses jambes –, j'ai essayé de rappeler Cathryn. J'ai laissé un long message sur sa boîte vocale, même si je n'avais pas prononcé un seul mot sauf un murmure à la toute fin : « je m'excuse ».

Il s'en vient depuis longtemps, ce retour. Je crois que le chemin du retour a été lentement entamé le jour, l'instant, où j'ai escaladé la fenêtre à l'aide d'une corde faite de vieux draps et de vêtements et que j'ai pris la fuite en plein milieu de la nuit à dix-sept ans. Au cours des années, je me sentais comme Ariane guidant Thésée à travers le labyrinthe, mais avec un fil de caoutchouc plutôt qu'un fil de soie, et beaucoup trop court, qui a commencé à s'étirer et s'étirer, jusqu'à ce qu'il se rompe en enlevant tout espoir de sortie, ou bien jusqu'à ce qu'il emmagasine assez d'énergie pour les tirer, elle et Thésée, complètement à l'extérieur du labyrinthe. De retour à la case départ.

Au fil du temps, j'ai eu l'impression d'être chacune des personnes de ce scénario : Ariane, Thésée, le Minotaure qu'on essayait de tuer, et le labyrinthe lui-même. J'ai même été le fil.

Alors quand ce nouveau silence de Maman a été porté à mon attention, par l'appel du médecin, le temps était venu. La fille qui court a enfilé l'appareil photo de Maman autour de son cou, et quand elle l'a fait, le fil ne s'est pas rompu. La tension qui s'était accumulée était trop forte et j'ai rebondi jusqu'ici, où je savais – inconsciemment – depuis longtemps que j'aboutirais. Peu importe à quel point ma vie allait bien, avec Genny. Même si je savais combien d'impossibilités vivaient dans le flux des rivières, dans les murs, dans les rues mouillées et dans chaque inconnu de cette ville, cette ville à qui personne ne manque, mais qui s'assure de te marquer de façon permanente si tu essaies de t'enfuir. Cette ville, qui à la moindre pensée pour elle après que tu l'as abandonnée, te condamne à – un jour – te faire réaspirer vers elle. Parce qu'elle n'en a pas fini avec toi, oh non, pas du tout. Pas encore.

Dans le stationnement d'un magasin à un dollar au milieu de la Main – une interruption dans mon chemin entre le foyer de Kildonan et la vieille maison de Maman à Wolseley – je rouvre mon téléphone sur une pile à moitié vide et j'active le mode d'itinérance. À côté de moi, à côté du tas formé par la prothèse pénienne et le bustier de compression et les vêtements, il y a, dans un sac de plastique, quelques barres de céréales, deux bouteilles d'eau, et un livre de sudokus pas cher, que je viens d'acheter – une excuse pour flâner, pour m'égarer ici brièvement. Je regarde mon téléphone et j'envoie un texto, je m'assois, puis réponds au téléphone quand il sonne.

« Tu ne regrettes pas », me dit Genny, en laissant la phrase planer. C'est vrai.

« Je regrette vraiment. Je le ferais pas si j'avais pas à le faire. »

Elle expire. Je décide d'expirer moi aussi, je fixe les affiches qui me disent combien peu chères sont les choses dans le magasin.

« T'avais qu'à appeler. Merde, Karen m'a appelée tout de suite. Tout de suite après que tu l'as textée *elle*. Juste elle. Tu peux juste pas faire ça. Tu devrais juste pas faire ça. Te sauver en solo sans dire à personne où tu vas ni pourquoi. »

Je regarde un vieil homme vouté passer la porte, les bras remplis. J'ai peur de ne jamais arriver à parcourir tout le chemin jusqu'à la maison. Elle est si près : l'air est si dense.

Genny étire la pause, et je la connais assez pour savoir quand une pause s'allonge parce que Genny veut en même temps dire et ne pas dire quelque chose. C'est exactement ça. « J'aurais pu prendre congé. J'aurais fait mes bagages en deux secondes. »

« Arrête. »

« Je l'aurais fait. Tu aurais dû me laisser le faire. »

Je sais que Genny est aussi soulagée que blessée. Elle n'a pas plus envie de revenir ici que moi. Elle n'a rien à régler ici. Être de retour égalerait à exister parmi les débris acérés de son passé. Il n'y a plus rien qu'elle puisse rescaper. C'est une ville de vide absolu pour elle, mais le vide de mon Winnipeg est ce que je viens essayer de sauver.

« Tu as besoin de moi, dit-elle, et c'est vrai. Il n'y a rien dans le monde dont j'ai plus besoin que Genny. Je peux venir en voiture. Je peux prendre un avion. »

« Je n'ai pas besoin de toi, dis-je. Il faut juste que j'arrange les choses ici. Avec elle, la maison. C'est juste une question d'organisation. »

Genny inspire. Et moi aussi.

« Et comment va Hedy ? »

« Je ne l'ai pas vue », dis-je en pensant à la vieille femme aux cheveux courts assise dans la chaise. Sans ses mains scarifiées et son nom sur la porte, elle aurait pu être n'importe quelle vieille femme.

« Si je prends l'avion, est-ce que tu vas venir me chercher à l'aéroport ? »

« Non. »

« Si je viens en voiture, est-ce que tu vas m'ouvrir la porte ? »

« Non. »

De l'air. Un signe de dollar. Du béton. Le temps qui s'étend. J'imagine que le téléphone à mon oreille est le visage de Genny. Qu'il transmet sa chaleur. Elle parle directement dans mon oreille. Elle chuchote, elle chuchote de la même façon qu'elle a chuchoté dans mon oreille la nuit où j'ai grimpé à sa fenêtre après avoir forcé la mienne, il y a presque trente ans, quand nous avons fait la route jusqu'à Minneapolis ensemble pour commencer une nouvelle vie.

Elle raccroche.

Quand Maman a reçu son diagnostic de démence, j'ai entamé des recherches sur ce qui est bon pour le cerveau. J'ai commencé à prendre de la vitamine B₁₂ et du magnésium, à courir trois fois par semaine, manger des avocats et des légumes verts en plus de faire des sudokus tous les soirs. J'ai horreur des sudokus.

Un jour sur deux je me levais à six heures, courais cinq kilomètres et nous préparais des tranches de patates douces grillées garnies d'avocats pour le petit déjeuner. Pendant que Genny prenait sa douche et s'habillait, je restais en sueur contre le mur, une tasse de café à la main, et lui demandais de me tester : « La date de notre première rencontre ? Combien de fois avons-nous rompu ? La couleur du collier de mon chien, Hamm ? » J'essayais de répondre le plus vite possible. J'essayais de ne pas deviner. « Vert-foncé », me lançait Genny après une trop longue hésitation, en sortant la tête du rideau embué. Un doux sourire aux lèvres pour réclamer un baiser.

Une fois, un an peut-être après le diagnostic de Maman, j'étais dans un bar avec Genny, Karen et d'autres artistes du collectif, et en allant à la toilette chez les hommes j'ai trouvé un article épinglé sur le babillard au-dessus du séchoir à mains, qui disait que boire

du whisky pourrait être bon pour la mémoire. Je me suis séché les mains et j'ai commencé à boire du whisky.

Le lendemain, j'ai visité la boutique de spiritueux du coin pour m'acheter une bouteille de rye, m'autoprescrivant au moins une bouteille par semaine. Le whisky a aussi aidé à supporter les sudokus du soir. Quelques jours plus tard, en sortant du boulot, j'ai acheté une flasque en inox de huit onces dans un centre d'achat et j'ai résolu d'en boire une au complet par jour, pour doser mon apport. Je l'ai fait graver : *Une prière à Mnemosyne*, la Titanide qui – avec l'aide de Jupiter – a enfanté toutes les Muses, et dont le nom représente la mémoire.

Il y a quelque chose de joli là-dedans, non ? Dans la façon dont la mémoire peut elle-même tout engendrer ?

Je n'ai pas les moyens d'oublier quoique ce soit parce que je n'ai pas fini d'engendrer.

Après un moment dans la voiture après l'appel, à ne pas me sentir prêt·e à mettre le contact, à ne pas vouloir toucher au volant ni regarder dans le rétroviseur, pas prêt·e pour quoi que ce soit, je finis par tourner la clé.

La pluie a recommencé. Je recule la voiture. Ma tête est embuée, mais ce n'est pas un sentiment qui m'est étranger. J'ai appris à faire confiance au fait que mon corps peut se rendre où il a besoin d'aller sans que ma tête ait à le diriger. Alors le nez de ma voiture tourne, se rend au bout du stationnement, et quand c'est sécuritaire, il s'engage vers le sud sur Main Street. Une main actionne les essuie-glaces et la radio chante une chanson que je n'entends pas.

Main devient Portage, Portage devient Canora. Après avoir contourné le parc Vimy Ridge, la voiture poursuit son chemin, traverse les rues que je connais par cœur, les noms qui pourraient tout aussi bien être mon nom – Honeyman, Preston, Westminster – quelques-unes marquent les intersections exactes où Tom et moi avons volé les panneaux de signalisation quand nous étions au secondaire. La dernière fois que j'étais ici et que Maman ne parlait pas.

Avant d'arriver à mon pâté de maisons, j'arrête en plein milieu de la rue. Il n'y a pas beaucoup de voitures à cette heure matinale. Une voiture arrive derrière moi et ralentit

avant de me contourner, pensant probablement que j'essaie de me stationner. Ou que j'attends qu'un·e ami·e accoure d'une des maisons. Personne n'accourt, pour m'aider, pour pousser ma voiture le reste du chemin. Je dois donc le faire moi-même, laisser mon pied se déplacer du frein à l'accélérateur.

Juste avant Wolseley Avenue, je me tasse sur le côté et me stationne. Mon parapluie sort du compartiment de la porte et je suis dehors, avec l'appareil photo de Maman qui pend à mon cou tel une ancre, la pluie martèle ma carapace tendue. Je verrouille la voiture. Les nuages sont denses et le soleil s'est levé derrière eux comme un horizon inversé. Le jour est devenu une autre nuit. Je laisse la valise dans la voiture, pour le moment, et sens les murs de la maison ici, tout près, dans la noirceur de la tempête où jappent tous les chiens mouillés de la ville.

Il y a, accrochée à un arbre, l'image d'un visage de fille, imprimé à la maison sur du papier vert, strié et gondolé à cause de la pluie, les mots DISPARUE en grosses lettres. Je reste là à la fixer, immobile, en me demandant si c'est une photo de moi.

Il y a environ deux semaines, avant la fin des cours, Ess était dans mon bureau et lançait des idées pour l'ébauche de sa thèse puis ol m'a demandé : « C'était comment de grandir en tant que queer dans le nord ? »

J'étais vraiment masc – la poitrine bien comprimée, les cheveux ramassés sur eux-mêmes – et je mâchouillais le bouchon d'un stylo bille. *Al.* J'ai reculé sur ma chaise et j'ai pris mon temps avant de répondre. C'était la première fois qu'on me le demandait.

« Je savais pas que je l'étais. C'est la réponse courte. Je n'ai pas grandi dans une maison où on parlait de ces choses-là. La plus grande partie de mon enfance, y'avait que moi et ma mère. Elle a jamais parlé de moi comme d'un garçon ou d'une fille ou rien. Elle parlait toujours seulement qu'à moi. Parfois, quand j'étais très jeune, des personnes que je connaissais pas lui parlaient et me pointaient du doigt en souriant, mais je comprenais pas encore très bien l'anglais. Elle comprenait, autant qu'elle pouvait. Elle disait merci, mais traduisait jamais les compliments. Je savais donc pas que j'étais queer. C'est difficile de se rendre compte que tu te sens différemment de la façon dont on te perçoit quand les seuls pronoms que tu entends sont *tu* et *toi*. »

« J'aurais aimé pas avoir de frères. Peut-être que ça m'aurait pas détraqué autant, dit Ess en se retournant pour fermer presque complètement la porte. Quand est-ce que vous avez su ? »

« Quand j'ai commencé l'école, on devait en faire la visite, et les profs ont séparé la classe en deux : un côté les garçons, l'autre les filles. »

« Et vous avez choisi ? »

« Oui, en arrière de la file des garçons. » En disant ces mots, une vague de fureur m'a traversé la poitrine au moment même où le bouchon du crayon a éclaté dans ma bouche. « Les enfants ont pas réagi. J'avais les cheveux courts à l'époque aussi, parce que je l'avais demandé. Mais une prof est venue me voir et s'est agenouillée – je m'en souviens comme si c'était il y a cinq putain de minutes – elle a ri et m'a dit en pointant l'autre file : “Non, non, les filles c'est là-bas !” Elle sentait la pêche. Elle m'a regardé comme si j'étais stupide. »

« Ouch. »

J'ai craché le bouchon et je l'ai lancé dans la poubelle en me penchant en avant.

« Quand ma mère est venue me chercher, j'ai couru jusqu'à elle en pleurant. Elle m'a ramené à la maison, où je pouvais être moi-même. C'est bizarre à quel point cette maison contenait de moi. À quel point elle en contient. C'était souvent difficile d'être là, mais c'était toujours facile d'être *moi*. »

« Ça vous arrive d'y retourner ? »

« Jamais, lui répondis-je et j'ai sentis une douleur à la tempe, à l'endroit où le palais de la mémoire est érigé, avec ses murs, ses planchers et son toit. »

« Moi non plus. Jamais dans la maison en tout cas. J'avais quatorze ans la dernière fois. Je l'ai évitée, même si j'ai passé Peculiar au peigne fin depuis, pour des photos ou n'importe quoi que je pensais avoir besoin d'enregistrer, m'a répondu Ess en craquant ses doigts derrière sa tête. Vous prévoyez y retourner ? »

« Jamais, répondis-je en entendant le son creux de la porte d'entrée du palais de la mémoire qui se referme. »

Alors je parcours le sentier de béton qui mène à la maison, sous la pluie, sans ma valise, à bout et très au fait du mouvement de mes jambes après autant de temps dans la voiture,

à conduire et à dormir. Je regarde mes pieds avancer, j'essaie d'éviter les craques, j'essaie d'éviter le contact visuel avec la maison. Mais je la vois quand même, bien droite dans ma tête comme toujours. Devant la porte, je sors les clés de ma poche de robe et vérifie l'adresse. Dans l'obscurité pluvieuse, j'arrive à peine à voir que c'est bien la maison. Je ne la reconnais pas. Mais c'est la bonne adresse et j'insère la clé et tourne, et quand la porte ouvre, j'en ai enfin la certitude. J'entre et referme le parapluie. Le vieux Leica de Maman passe de ma poitrine à mon visage. J'allume la lumière du couloir.

Si la maison était tellement difficile à reconnaître, c'est sûrement à cause de sa complicité avec l'obscurité de la rue. Cette maison n'était jamais vraiment intéressée à participer à l'obscurité, à paraître endormie, puisque que chaque fois que je la voyais de l'extérieur la nuit, le salon était éclairé et les rideaux ouverts. Maman assise à l'intérieur, chaque fois, qui regardait dehors, qui attendait. C'était comme si la maison ne pouvait pas dormir sans que je sois à l'intérieur d'elle, et c'est seulement quand j'étais enfin de retour – et en haut de l'escalier, et dans ma chambre – que la lumière et les rideaux se refermaient.

La maison était éclairée chaque fois que je revenais, chaque fois sauf deux : la nuit où j'ai fugué et la nuit que Maman a passée à Selkirk.

Dans la maison, la poussière, soulevée par le vent, tourbillonne jusqu'à ce que je referme la porte. Le film en hibernation se réveille, assoiffé, et je ferme l'œil gauche pour ne voir qu'à travers le viseur. Je regarde la poussière bouger, comme si on la traversait, et se déposer. Ma main règle la vitesse de déclenchement, puis l'ouverture, ensuite de la mise au point elle se rend au déclencheur et avance le film. Les temps d'exposition ne sont que des estimations. Mes yeux s'éloignent de l'appareil photo pour vérifier les réglages, pour ouvrir ou fermer le diaphragme, pour regarder combien de poses il reste. J'avance à la suite de la poussière qui se soulève dans toute la maison, encore et encore – de petites bouffées de respiration, la maison tel un poumon lent – j'allume et je prends des photos qui seront certainement floues et mal exposées. Mais c'est sans importance. Ce qui importe, c'est de cadrer les morceaux de la maison dans des boîtes, c'est d'enrouler ces poses dans la petite machine préférée de Maman, c'est d'entrer dans les pièces et de les voir vides, changées et pareilles. C'est de capturer cette visite.

Le couloir, long ; la petite porte de placard sous l'escalier, pareil : première pose. Le salon, plus épars : la table du téléphone ; le téléphone : poses deux et trois et quatre. La cuisine, différents électroménagers, même couleur : pose cinq. Je dépasse la vieille chambre noire comme si elle n'était pas là. Je ne prends pas de photo. Encore le couloir, de l'autre bout : pose six. En revenant dans le couloir, vers la porte, vers le bas de l'escalier – à un moment où mon œil n'est pas derrière la caméra – je vois, sur le plancher de l'entrée, le souvenir de moi qui creuse dans la cour, mais dès que je remets la caméra devant mon œil, le souvenir s'efface : pas de pose.

L'escalier n'a pas changé, les marches les plus grinçantes sont encore les plus grinçantes : pose sept vers le haut, huit vers le bas. Le haut de l'escalier : l'immense armoire, toujours là ; trois portes, toujours là. Poses neuf et dix et onze et douze. La salle de bain est la pose treize. La chambre de Maman, solitaire, avide, le lit encore fait : poses quatorze et quinze et seize. La porte du studio est intacte. Je passe devant pour me rendre à ma chambre. J'ouvre la porte sur l'obscurité : pose dix-sept.

J'allume pour la pose dix-huit. Le lit-mezzanine qui grince est toujours là – pose dix-neuf – et près du plafond, la trappe d'aération qui a vue sur le studio de Maman – pose vingt. La trappe par laquelle un enfant pourrait regarder tellement souvent, mais qu'on ne doit pas regarder maintenant parce que mon vieux lit simple sans draps et jauni par le temps est la pose vingt-et-un. Et cette fenêtre, celle que j'ai retirée quand j'avais 16 ans et qui a été remplacée, est la pose vingt-deux. Le cadre de la fenêtre, fait d'un bois qui a l'air neuf, semble être la cicatrice la plus récente de la maison, pourtant je sais que c'est faux. Je m'en approche, je laisse la caméra de Maman reposer sur ma poitrine. J'essaie sans succès de ne pas voir mon reflet dans la vitre – je n'arrive ni à ne pas regarder ni à me voir me regarder. Ça pourrait être n'importe qui. En déposant ma main sur le bois, je regarde dans le coin sombre rempli de toiles d'araignée et je le vois. Le pied-de-biche, le petit pied de biche qui m'a servi à enlever la vitre. Pose vingt-trois. Pose vingt-quatre aussi, juste au cas.

Le vent qui m'est familier parcourt la maison, m'accompagne comme une trainée de mots qu'on n'arrive pas à entendre, ou comme une trainée de mots qu'on n'arrive pas à ne pas entendre, mais qui n'ont quand même aucun sens.

Je reste là, à regarder l'œil nu de la caméra. L'homme qui fixe l'objectif rembobine le film. Quand j'entends la queue du film se défaire des griffes du rouleau, je constate à

quel point la maison est froide. J'expire et je vois mon souffle s'enrouler dans le vide comme une âme.

Parfois, quand tu pénètres dans le couloir du palais de la mémoire, sa longueur change. Parfois tu peux carrément te téléporter d'un bout à l'autre, de l'entrée à la cuisine ou à la porte de la chambre noire ou au salon, de ce bout du couloir jusqu'au pied de l'escalier. D'autres fois, le couloir s'étire devant toi, et tu marches et tu marches et tu marches, ou tu cours et tu cours et tu cours, et tu n'arrives jamais à en traverser la moitié. Dans ces moments-là, tu te sens comme Achille dans sa course contre la tortue, la tortue avec une longueur d'avance qui n'atteindra jamais la ligne d'arrivée, la tortue qu'il ne pourra jamais rattraper parce qu'aucun des deux ne peut parcourir plus que la moitié de la distance entre leurs destinations. Tu sais que quand le couloir est infini, il occupe l'irrationnel espace infini entre toi et Maman, y compris les moments où vous étiez si proches de la ligne d'arrivée tout en étant incapables de la franchir. Parfois, tu arrêtes au milieu du couloir infini et essaies de revenir, de revenir à la porte d'entrée en courant pour sortir du couloir et sortir du palais, mais dès que tu es au milieu les deux extrémités se déroberont à toi. Quand tu te retrouves dans ce couloir dans ton palais de la mémoire, tu finis souvent par t'effondrer, et dès que tu frappes le sol, tu entends toujours, encore, le son sourd, étranger de la porte. Quand tu reprends tes esprits, tu es à l'extérieur du palais, sur le terrain en avant, parmi les brins d'herbe qui ressemblent à des poils, se soulevant et se rétractant comme une poitrine qui respire. Et quand tu regardes le palais, la porte a complètement disparu. Alors tu n'as pas d'autre choix que d'ouvrir les yeux, et de revenir à la vie, et de t'abandonner à l'échec.

Le chemin de béton, la porte, le couloir. La maison. Je me rappelle Maman qui m'engouffre dans un manteau de duvet et des bottes, m'encombrant d'un pantalon de neige qu'elle avait acheté d'occasion.

« Je l'ai pris grand parce que tu vas grandir », m'a dit Maman quand je l'ai enfilé pour la première fois, assis·e dans l'escalier.

C'était la fin octobre, à cette époque il y avait déjà trente centimètres de neige sur Winnipeg et les rivières étaient gelées. C'était le matin. Je ne sais pas où nous allions. Elle avait

acheté le pantalon et un manteau trop grands parce que l'habit de neige une-pièce des dernières années était rendu trop petit. J'avais peut-être huit ou neuf ans. Elle a roulé les jambes, pris une épingle de sureté ouverte qui était coincée entre ses lèvres et a commencé à fixer le boudin de tissus excédentaire.

« Si tu achètes des vêtements trop grands, ton corps va vouloir prendre toute la place. Tu veux être de la même grandeur que moi un jour, Alani ? »

Je ne me souviens pas avoir répondu, mais j'ai dû le faire, c'était la période où Maman et moi nous nous répondions encore. Mon cerveau décide rarement de me rappeler que nous nous parlions. Je me souviens plutôt de la pensée de mon corps qui grandirait, pendant qu'elle épinglait les jambes, et de comment ça me donnait espoir. Je voulais qu'il y ait plus d'espace pour tout mon moi, je voulais sentir mon corps aussi vide et spacieux que notre maison, comme si j'allais pouvoir tout faire rentrer. Quand j'étais à la maternelle, un jour où il faisait trop froid pour aller dehors à la récréation, notre prof a sorti le projecteur pour nous montrer un documentaire sur les bernard-l'ermite. Je n'arrivais pas à comprendre ce que disait la narration à cause du débit et de l'accent, j'ai juste regardé les crabes changer de coquilles et je me suis dit que la vie était ainsi : tu vis aussi longtemps que possible dans un corps et quand il ne te convient plus, tu déménages dans un nouveau corps. Et une personne plus petite prend ta place.

Pendant un certain temps, je n'ai pas compris ce que voulait dire grandir, je ne savais pas comment ça marchait. Après le décès d'Ilisa et le legs de sa maison à Maman, Maman a aidé quelque temps au maintien à domicile d'autres personnes âgées du quartier. Après des années à s'occuper d'Ilisa et moi, elle avait perfectionné sa technique pour prendre soin des corps fragiles.

Avant d'entrer à l'école, ou l'été, je l'accompagnais le matin et j'errais dans les maisons des personnes âgées tandis que Maman, dans une autre pièce, les aidait à sortir du lit, à se laver, à manger, ou à prendre leurs médicaments. Je passais la plus grande partie de mon temps à éviter leurs vieux animaux de compagnie méchants ou à tourner en rond dans leurs salons, leurs couloirs, à regarder les photos de familles accrochées aux murs. Je me souviens d'avoir regardé ces photos à la recherche des vieilles choses fragiles dont s'occupait Maman, sans jamais les trouver.

Je n'ai jamais pensé qu'elles auraient pu être le résultat d'un des jeunes corps. Après un certain âge, soit on arrêta de les photographier, soit les photos les plus récentes n'étaient plus accrochées au mur. Maman ne m'avait jamais expliqué le vieillissement, l'effet du temps sur le corps. Je n'avais jamais vu une photo de moi bébé ; je ne crois pas avoir vu de photo de moi-même à l'époque. Je pensais que tout était à l'intérieur de moi, qu'aussi loin que je pouvais me rappeler était le plus loin que j'avais été. Je supposais que les personnes sur les photos, à différentes étapes de leurs vies, étaient toutes des personnes différentes. Je croyais que j'allais être moi-même – un enfant – pour toujours.

Personne ne m'a dit que j'avais déjà été des choses que j'avais oubliées, qu'aussi loin que je me souviens n'était pas mon origine, que ma vie allait être un lent détachement de moi-même. Je ne savais pas que j'avais tout oublié de l'année ou deux où nous habitions encore en Allemagne. Tout ce que je savais, c'était qu'en me regardant dans le miroir, je me voyais. À l'époque, avec cet état d'esprit, les choses semblaient stables.

« Comment c'est être de ta grandeur ? » ai-je demandé à Maman pendant qu'elle prenait ma main pour me remettre debout au pied de l'escalier. Elle tirait sur le pantalon, approchant ses yeux du sol – sa queue de cheval frappait le plancher de bois franc – les plissant et tirant sur les pattes épinglées. À ce moment-là, je savais que les gens grandissaient, que je ne pourrais pas m'enfuir du corps dans lequel j'étais. « Pourquoi est-ce que je voudrais l'être ? »

Elle s'est relevée – le souvenir est très net – a fini d'ajuster une des bretelles du pantalon de neige, l'a tirée un peu vers l'arrière et a regardé droit dans mes yeux. Son visage était si près du mien. Je me souviens de l'odeur de son shampoing, du poids du pantalon de neige sur mes épaules, de ses mains qui le frôlaient en descendant vers le sol pour s'appuyer, et le bruissement du polyester sous leur passage. Je me souviens de tout de cet épisode, de tout sauf de sa bouche. Je veux me souvenir de son sourire, mais je n'arrive pas à le voir. Je n'arrive ni à voir sa bouche ni à entendre l'intonation avec laquelle les mots sont sortis.

« Parce que ça va arriver Alani. Grandir. Tu devrais accueillir avec enthousiasme les choses qui vont arriver. »

Je me réveille le corps raide et lourd et je m'extrahis du lit de Maman, je me rends à l'autre bout de la pièce pour allumer le téléphone branché au mur, qui git sur le plancher de bois franc poussiéreux, juste à côté de quelques mouches et coccinelles mortes, le ventre en l'air. Les insectes morts sont partout, jonchés sur le rebord des fenêtres, dans les coins, comme s'ils avaient tous passé les derniers instants de leur vie à essayer de s'évader de la maison.

C'est le matin, je crois. Le mode extérieur est gris de pluie. Ou du moins, on est quelque part entre deux nuits et je suis ici, portant la moitié des vêtements que j'avais avec moi, parce que le chauffage a pris son temps et qu'il n'y avait pas assez de couvertures sur le lit. Dans un tremblement grognon, mon téléphone affiche son logo et reprend. Je n'aime pas la pluie, je n'aime pas qu'elle me rappelle la teinte grise monotone que la vie a tendance à prendre – pour les gens comme moi, comme Maman.

Hier soir, après avoir retiré le film de l'appareil photo de Maman et remarqué à quel point il faisait froid dans la maison, après avoir récupéré ma valise de la voiture, j'ai refait le tour pour mettre le thermostat de tous les radiateurs au maximum. Maintenant, je transpire dans les blouses et les teeshirts sport, le jeans serré et le boxer, et une longue jupe à plis. Mon téléphone clignote et aspire le fil des messages de Karen, rien de plus récent qu'hier. Je les ouvre pour qu'elle sache que je les ai vus. J'entends le claquement des radiateurs dans le salon en dessous de moi, dans la salle de bain.

Pourquoi tu viens pas à la réunion ?

Qu'est-ce qui se passe ?

Réponds au téléphone !

Allez

Je vais chez G. Ne t'isole pas, stp ?

Promets-le.

Je ne réponds pas. J'en suis incapable.

Je vérifie les appels manqués et ce sont tous les mêmes que ceux que j'ai déjà manqués. Genny n'a pas essayé de me rappeler depuis qu'elle m'a raccroché au nez. Je n'écoute pas le message vocal qu'elle m'a laissé quand je conduisais. Je laisse l'alerte pendre au-dessus de moi, une épine efficace dans le pied.

J'épluche les nombreuses épaisseurs qui me couvrent. Le grand miroir qui était jadis dans la chambre de Maman n'y est plus, ça m'arrange autant que le changement, trop grand, me dérange. Je me déshabille jusqu'à un niveau de rien qui m'est supportable. Ma peau commence à sécher à l'air du radiateur, et sur le plancher poussiéreux les vêtements autour de moi ont des airs de lendemain d'orgie. Des vêtements de garçon, des jupes et des petites culottes. Quand je regarde au sol les cheveux me tombent sur le visage, alors je tire un élastique de mon poignet et les attache. Je ramasse les vêtements, tasse un peu de poussière – un peu de cadavres de mouches – et les empile sur le lit. De la pluie sur le toit. La poussière d'années d'abandon invoque l'éternuement. Je vais à la valise et en ressors le bustier de compression, la prothèse pénienne, pour ensuite remettre la prothèse où elle était. L'électricité se promène dans les murs. Je ne l'entends pas, mais je la sens. Je n'ai pas pris la peine de fermer les comptes quand Maman a été placée, je ne croyais pas avoir à les payer bien longtemps encore. J'enlève le soutien-gorge et le jette sur le bordel du lit.

Ma vieille copie de *La Métamorphose* d'Ovide est au fond de la valise dans un assortiment d'objets : de la soie dentaire, mais pas de brosse à dents ; un objectif 150 mm pour mon Hasselblad, mais pas l'appareil ; la moitié d'une rame de papier, mais pas de crayon ; trois boîtiers de film vides, un avec un film déjà exposé, deux autres avec des pellicules Kodak Tri-X vierges ; une bouteille de crème à raser sans rasoir ; et des faux cils pour un seul œil. Au cas où.

Le livre est enveloppé dans mon tout premier bustier de compression, celui dont les élastiques tellement éventés par le temps et l'usage n'aplatissent plus rien. Il a perdu depuis longtemps son pouvoir transformateur, mais il est enserré de nostalgie. J'ai acheté le bustier de compression après que Genny et moi avons fui à Minneapolis, quand j'ai rencontré Archer à la fin d'un spectacle et qu'iel m'a dit d'où venait le sien. Quand iel a vu les bandages qui dépassaient en dessous de mes bras, iel a dit : « C'est vraiment stupide, mais je vais t'aider. » Et ça a été la base de notre amitié.

Je gardais le livre et le bustier de contention sur la tablette d'une armoire à la maison, un petit musée d'artéfacts de ma vie – les choses que la fille qui court n'a pas abandonnées entre les incendies : un poème que Karen m'a écrit quand je me suis sauvé-e à Hambourg, tracé au marqueur indélébile violet sur son certificat de naissance – écrit à l'envers pour qu'il ne puisse être lu que par les bavures de l'encre, de l'autre côté de la

feuille. Le collier que j'ai acheté pour mon chat, Darius, avec son nom et le mien, que je n'ai jamais réussi à enfiler à cause de ses griffes et de ses feulements. Du vernis à ongles de mauvaise qualité, couleur prune, subtilisé dans la salle de bain de Genny il y a vingt ans, devenu depuis un bloc de couleur séchée. Un billet de deux dollars, chiffonné, qu'on m'a donné pour un polaroid de mon cru – la première fois que j'ai vendu quelque chose que j'ai fait.

L'appareil photo de Maman, le vieux Leika III que j'ai volé quand j'ai quitté cet endroit il y a dix-sept ans, était placé sur l'armoire, pas à l'intérieur, et pas sur la tablette.

Je ramasse le Ovide de bibliothèque, je l'extrais du bustier, le jette sur le lit et je fouille dans les vêtements pour trouver quelque chose qui vaut la peine d'être porté. Je laisse l'appareil photo de Maman sur la table de nuit et j'apporte le livre au rez-de-chaussée. Je m'assois sur le canapé – je me rends compte que c'est la première fois depuis des dizaines d'années – et je parcours le livre, à travers les surlignages et les énigmes laissées dans les marges par les autres personnes qui l'ont lu et par moi. Le bordereau d'emprunt de la bibliothèque, toujours coincé dans son encart à l'avant du livre, attend encore qu'on y inscrive mon nom. En feuilletant, je finis par tomber sur le poème et je saute les premières lignes, l'appel à la Muse – *Je veux dire les formes changées en nouveau corps.* – et m'arrête sur les lignes à propos de la création, une des nombreuses raisons qui semblent toujours me ramener à cette tranche :

*Avant la mer et les terres et le ciel qui couvre tout,
le visage de la nature était un sur le globe entier,
on le disait Chaos, matière brute et confuse,
rien qu'un poids inerte, des semences
amoncelées, sans lien, discordantes.*

Les mots s'incrument tel un mantra, et en refermant le livre, mon esprit sent la bourrasque qui se trouve derrière. J'essaie et j'essaie d'oublier Maman – Maman au foyer ce matin et des milliers d'autres avant, chacun des matins où je n'étais pas. Mais je n'arrive pas à l'oublier, elle glisse dans la pièce et s'assoit en face de moi. Ses cheveux sont courts. Elle ne me regarde pas parce qu'elle n'a pas de visage, en fait tout son devant est effacé. Elle n'est qu'une silhouette aux cheveux courts et aux mains scarifiées qui danse sur les bras de la chaise. Elle est silencieuse, ficelée à la chaise par plus d'une ceinture, des vrilles

sombres comme un lierre qui l'enserre. Je n'arrive pas à regarder ni à détourner le regard. Le bruit des radiateurs est une foule qui essaie de traverser les murs de la maison.

Je quitte Maman en fermant les paupières. J'inspire, je marche du trottoir jusqu'à la porte d'entrée du palais et je l'ouvre, je passe au-dessus du premier souvenir sans même regarder. Le bruit de la porte qui se referme s'imisce derrière moi. C'est toujours surprenant : je ne suis jamais préparé·e pour ce bruit.

Dans le couloir devant moi se déroule un assortiment de distances. Je commence à marcher.

Sans trop savoir comment, je réussis à me rendre jusqu'à l'étage du palais de la mémoire, j'essaie de me souvenir du maximum de contenu du palais. Mais à l'instant où j'arrive en haut – où se trouve la vieille armoire – je ne peux plus en prendre. Je bondis jusqu'à la porte de ma chambre et, en ouvrant la porte, j'ouvre les yeux.

Maman n'est plus assise devant moi. Elle et la chaise ont disparu et je sors du canapé en y laissant Ovide face cachée, seul. Dehors, la pluie devient plus dense, plus sombre. À l'intérieur, la rafale de vent est revenue, et fait tout remonter à la surface.

J'enfile mes souliers et mon manteau, j'attrape mon parapluie et cours à l'étage prendre mon téléphone. Après avoir vérifié que le message vocal que Genny m'a laissé n'a toujours pas été écouté, je regarde l'appareil photo de Maman sur la table de nuit. Je ne me rappelle pas avoir remis le bouchon, avoir rétracté l'objectif 50 mm Summar dans le boîtier de l'appareil, mais heureusement, je l'ai fait. Il se cache, lui aussi. Je passe l'appareil photo autour de mon cou et referme mon manteau dessus en marchant vers la porte. *Flap*, le parapluie s'ouvre. L'appareil photo est une bosse amorphe sur mon ventre.

Le vent diffuse une bruine horizontale des arbres qui penchent le long de la rivière Assiniboine et je plisse les yeux pour l'éviter. L'eau trouvera toujours un moyen d'entrer. Le parapluie n'est pas d'une grande aide ici, à côté de la rivière gonflée. Je peux seulement marcher à ras bord du sentier boueux, la seule partie encore au-dessus de l'eau. Mon autre main serre le col de mon manteau, pour essayer d'empêcher l'eau de dégouter à l'intérieur, sur ma poitrine et sur l'appareil photo. J'y suis presque, à l'endroit où l'Assiniboine abandonne son nom et son pouvoir à la Rouge, où les deux rivières – denses, brunes et rapides – se rejoignent pour trafiquer l'eau de la province vers le nord, à travers le reste de

la ville, pour enfler les lacs, pour chatouiller la baie d'Hudson et finir comme un minuscule crachat glacial dans l'océan.

La Fourche.

Il y a quelques personnes assez irrationnelles pour être sur le sentier de la rivière, car aucune température ne peut ralentir les gens de Winnipeg, surtout pas une température aussi maussade. Quand on s'avance vers moi, je m'écarte de la piste en premier et laisse passer. Quand j'entends quelqu'un derrière moi, si j'arrive à l'entendre à travers le bruit de la pluie, j'accélère. Je ne me retourne pas.

J'essaie de ne pas imaginer la rivière gelée et moi qui marche au milieu. Je ne l'imagine pas.

Je passe en dessous d'un pont après l'autre – les voitures éclaboussent au-dessus – et je reste aussi près de l'eau que possible, je me dirige droit vers la Fourche. J'ignore le marché, la trappe à touristes, tout ce qui est près de la Fourche mais qui n'est pas vraiment la Fourche, juste un lucratif capitalisme de proximité. Je me concentre sur le sentier qui disparaît, sur le confluent où la Rouge prend son essor, enhardie d'avoir avalé l'Assiniboine, à l'endroit où on peut fixer l'eau sans savoir quelle rivière on regarde, sans avoir d'autres certitudes que ce qu'on observe est eau, est rivière, est mouvement. C'est tout ce qui peut en être dit. Les noms, n'importe quel mot pour distinguer un endroit comme ici, n'ont plus aucun sens.

matière brute et confuse

Je m'arrête sur un bout de terre haut et sec, hors du chemin des quelques personnes qui essaient de parcourir le sentier de la rivière. Debout, j'étire ma colonne, j'étire le dessus de ma tête jusqu'à ce que le mot « montagne » me vienne à l'esprit, jusqu'à ce que je sois pieds nus dans une classe de yoga où j'essaie encore et encore d'apprendre à bouger et à contrôler mon corps comme Maman. Les rivières sont d'un brun boueux, et la pluie a décidé de se calmer un peu. Je vois le bout de la berge. J'essaie de me souvenir quel quartier ce pourrait être, mais rien ne me vient. Les mots pour les choses précises tombent dans les flots. J'éloigne ma main de mon col, sors mon téléphone de ma poche et appelle Genny – composition automatique.

Je sais qu'elle est au travail, que son téléphone est en sourdine, et même si elle ne l'était pas, que son téléphone ne l'était pas, elle ne répondrait pas. Je sais tout ça. Je mets

quand même le téléphone en mode mains libres et écoute l'enregistrement vocal qui dit : « Ici Genny Ford, laissez-moi un message », et quand j'entends le *bip*, je pointe le micro vers les rivières, la Fourche. De petits tourbillons roulent à moins de 10 mètres de moi alors que l'eau vrille sur les rochers posés au bord du sentier – rochers qui sont maintenant sous l'eau – pour essayer d'empêcher les rivières d'éroder le chemin. Pour essayer de maintenir l'espace.

Je suis là, le téléphone enregistre à l'extrémité de la protection du parapluie, il capte tous les petits bruits que le micro pourra arriver à transcrire en message. Puis je me force à crier : « La Fourche ! » avant de tourner le téléphone et raccrocher sans rien dire, parce que je ne veux pas tomber de l'autre côté de la frontière de son monde, notre monde, surtout que j'ai l'impression que tout commence à me tirer vers le bas. Ou plutôt, que tout se soulève au-dessus de moi. Que le chaos, le trop-plein, le foisonnement à la base de tout remonte en gros bouillon vers la surface. L'endroit sombre qui rend les gens silencieux.

En me retournant pour partir, je me réjouis de ne pas pouvoir voir la maison de Maman. Qu'elle ne soit pas venue avec moi jusqu'ici. Mais ses grincements se sont engouffrés dans ma tête à nouveau, n'est-ce pas ?

Je pense que ce bruit, c'est le bruit même de mes os.

Le soleil est presque couché et lorsque j'arrive à la maison de Maman je n'en peux plus de la pluie. En chemin, j'arrête à l'épicerie pour acheter de la nourriture et des produits pour nettoyer et dépeussier la maison. J'arrête sur Sherbrook dans un restaurant qui n'y était pas il y a trente ans et je mange un sandwich, seul·e à une table en coin où la serveuse m'a appelé·e madame. J'aurais préféré que ce moment s'étende, me dépèce d'une lame émoussée, plutôt que de retourner à la maison. Mais après avoir transporté mon sac d'épicerie au-delà de Walnut Street, je ne pouvais plus m'arrêter. Ces planchers grinçants ont un magnétisme terrible.

En approchant de la porte, je dépose mes sacs pour pouvoir mettre la main sur la poignée. Quand la poignée tourne, la porte s'ouvre. Je ne l'avais pas verrouillée. Par la porte ouverte, une bouffée d'air sifflant s'enfuit, me frôle au passage, comme si la maison avait retenu son souffle. Je me retourne pour voir où le vent s'en va, et le monde s'éteint en une nuit noire.

Je suis là, sur le trottoir, une veste de jeans raide sur le dos, il pleut et mes pieds sont éreintés. J'ai quinze ou seize ans. Tom tient son parapluie au-dessus de ma tête. Son autre bras serre sa veste sur sa poitrine, en cachant ostensiblement le panneau de signalisation que nous venons tout juste de retirer de son poste au-dessus du panneau d'arrêt. Je me souviens de l'intersection – Palmerson Avenue et Leore Street – mais pas du nom qu'on a choisi pour la collection de Tom. Ce moment précis de la nuit a disparu.

D'ici, plus près de Wolseley Avenue, on ne peut pas voir l'intérieur de la maison, par la fenêtre éclairée, pour voir Maman assise, qui attend. Je ne pense pas à regarder dans l'obscurité vers la porte s'il y a quelqu'un qui m'observe.

Je dis à Tom : « Tu es sûr ? Il est encore tôt », pour essayer de le convaincre, pour qu'il reste plus longtemps, même si nous en sommes à nos dernières gouttes d'énergie. Il plane au-dessus de moi. Je ne suis pas minuscule, c'est lui qui est un géant élancé. Il est près de deux heures et on a passé les trois dernières heures – minimum – à marcher, à sauter par-dessus des flaques profondes et sans fin.

« Ouin, non, je pense pas. Tu sais, Del essaie de recommencer à faire des choses avec moi. Elle arrête jeudi. Pour vrai cette fois-ci, qu'elle dit. Je ferais mieux de dormir un peu. »

Je sens le poids l'appareil photo de Maman autour de mon cou, et quand je mets la main sur mon ventre pour le toucher – à l'abri sous le parapluie de Tom – je me retrouve un court instant près de la porte, tâtant le bouchon de l'objectif à travers mon manteau. J'enlève ma main de mon ventre et je suis de retour avec lui.

Mes cheveux sont rasés de près. Je frissonne. Tom n'a pas perdu espoir et c'est pour ça que je l'aime. Lui et moi sommes incroyablement différent·es. Je me faufile entre son bras de parapluie et son grand corps. Je ne me souviens pas d'avoir rasé mes cheveux, mais c'est arrivé cette nuit-là – cette nuit-ci – avant qu'on aille marcher. Je ne suis plus cette personne qui voulait que ce soit fait. Cette volonté est emprisonnée dans la brume.

Je sens la pression de son bras de parapluie dans mon dos, le panneau de signalisation qui appuie sur mon épaule. Puis je me sens m'éloigner ; je me regarde le faire. Je sens le vent sur ma tête, sens la pluie qui tape dessus pendant que je m'éloigne du parapluie pour me rendre à la maison la plus lumineuse de l'allée sombre, à la porte. J'essaie de ne pas regarder la fenêtre éclairée, où je sais Maman assise, qui m'attend. Tom

et le monde entier derrière moi disparaissent et tout est calme, silencieux, alors que je ne peux m'empêcher de regarder par la fenêtre et de la voir me regarder. *Allie*. Moi. J'arrête de bouger.

Je secoue la tête et je sens mes longs cheveux attachés, alors je vais à l'intérieur et je les détache, au sec sur le canapé, les sacs d'épicerie à mes pieds. La lumière du salon est éteinte et dehors il n'y a personne. Je m'allonge sur le canapé et j'essaie de faire des exercices de respiration. Poussière, poussière, poussière. Je l'imagine en train d'aller à la porte, sortir ses clés, déverrouiller la porte, accrocher la veste qu'il a volée chez Tom et monter l'escalier. Je visualise la lumière du salon qui se referme et j'entends le bruit des marches qui marque son ascension vers sa chambre à elle, vers son lit à elle. Maman.

Quand ma respiration devient plus régulière, je me lève, allume la lumière du salon pour combattre la grisaille envahissante, me rends à l'armoire sous l'escalier et en retire l'aspirateur de Maman. C'est un autre aspirateur que dans mon souvenir, mais il a été gardé exactement au même endroit.

Je le branche et le pousse de chambre en chambre, aspirant les saletés, la poussière, et tous les insectes morts.

3

Le salon

Les murs de ton salon sont couverts de souvenirs. Des couches de souvenirs, encadrés comme des photos, ou des fenêtres. Des souvenirs de tout : ton exil à Hambourg, les journées scolaires et les soirées qui s'étirent aux côtés de Tom, les longues semaines d'été, les jours à la maison, et les innombrables périples cachés dans la profondeur de tes noirceurs. Dans le salon sont accrochées les scènes de ta vie – des scènes vivantes. Les gens dans les souvenirs encadrés bougent et parlent. Quand tu entres dans le palais de la mémoire par le couloir – peu importe combien de temps ça t'as pris – tu entends les souvenirs en boucle dans le salon. Si tu écoutes attentivement, tu peux déjà savoir quels souvenirs seront les plus vigoureux.

Encadré au-dessus de la table du téléphone, il y a le souvenir de toi, assis·e sur les quais de l'Elbe près de Cuxhaven pendant qu'Erwin Egger prend le paysage en photo. Il photographie avec son Hassy, et le vent souffle dans tes cheveux. Tu ne regardes pas à travers le viseur de ton propre appareil – le vieil appareil de Maman – que tu as installé sur un trépied, parce que tu n'arrives pas à trouver la beauté dans des mondes vides, non peuplés, comme le peut Erwin, encore moins maintenant. Erwin termine sa prise de vue, vient te voir à ton trépied et te dit d'aller te poser au bout du quai. Tu le fais. Tu restes là et tu enlèves tes vêtements parce que c'est ainsi que tu te préfères en photo et dans la vie – imprescriptible. Au fond du souvenir, tu entends de jeunes dockers qui marchent le long de la berge passer des commentaires sur le vieillard chanceux. Erwin termine la pose et le souvenir se déroule plus loin dans le temps, pratiquement la même chose, mais d'un angle un peu différent.

À côté de lui, fleurissant sur les murs et sur les planchers, il y a les souvenirs de toi qui entres et sors de fenêtres. Celles de Genny surtout. À Minneapolis, quand elle vivait

loin de toi dans un endroit qui ne tolérait pas les visites. Il y a le souvenir de toi qui grimpes à la fenêtre de Genny à Winnipeg, aussi, la nuit où vous êtes parties toutes les deux. Dans quelques autres il y a la fenêtre de Tom, pour s’amuser, et il y en a un – déposé face au sol devant toi, que tu soulèves pour regarder – c’est la tienne. Quand tu t’agenouilles devant ce souvenir, tu ne t’y vois pas. Tu ne vois que la corde artisanale. Tu ne vois que la chambre, qui commence une deuxième vie sans toi.

Chaque fois que tu soulèves ce souvenir, la corde serpente hors du cadre et commence à se faufiler à l’intérieur puis à ressortir de tous les souvenirs qui sont dans la pièce. Les relie l’un avec l’autre dans sa toile. La corde s’enroule autour de toi comme le lierre d’Ovide dans une de ses représentations métaphoriques du pouvoir de Bacchus. Seulement, elle ne transforme pas ton corps en une aberration sauvage. Elle ne fait que prendre l’espace autour, trouver ta gorge, et serrer jusqu’à ce que tu meures dans chacun d’eux, alors que le reste des souvenirs continue à jouer en boucle.

À la fin, la corde coud les issues, pour te coincer, et il faut quitter le salon quand c’est encore possible. Si tu te fais prendre à l’intérieur, tu sais que la toile va se refermer autour de toi jusqu’à ce que tu n’arrives plus à fuir. Extrayant les souvenirs de leurs cadres en une masse inarticulée dont tu es le centre. Si tu ne sors pas quand c’est encore possible, les souvenirs qui ont motivé la construction du palais – pour te souvenir et passer à côté – deviendront vraiment ton seul monde.

Maman ne m’a jamais rien dit sur l’Allemagne, sur son départ, sur notre vie d’avant, sur notre arrivée ici et sur quel aurait été le plan si elle n’avait pas trouvé le boulot de prendre soin d’Ilsa, la vieille dame belge transplantée par ses enfants d’Anvers à Wolsely dans une maison relativement bon marché, quand son mari est décédé. Je ne sais rien de notre vie avant Ilsa. Mes souvenirs les plus lointains sont d’habiter dans cette maison avec Maman et une femme qui ne parlait que l’allemand, en train de mourir à petit feu.

Le poste de prendre soin d’Ilsa devait être difficile à combler puisqu’elle avait besoin d’une infirmière qui habitait sur place et parlait allemand, et parce que ses enfants étaient épouvantables et ne payaient pas autant que ce que permettait leur portefeuille. Tout n’était qu’obligation et apparence. Mais Maman a quand même pris le poste, et quelque part, elle ne détestait pas ce travail, je ne crois pas, malgré que depuis ma naissance, toute

sa vie était orientée de manière à empêcher de mourir deux choses fragiles aux deux extrémités de l'existence.

Je me souviens qu'Ilsa avait des airs de sage : des yeux bien enfoncés dans leurs orbites, des cheveux épais et foncés, comme de longues racines. Je me souviens d'Ilsa et Maman toujours en train de parler, frénétiques et fatiguées. Je me souviens de quand je m'assoiais de l'autre côté de la porte pour écouter, mais tous les mots se sont effacés. Maman n'a probablement jamais autant parlé dans sa vie que quand elle habitait avec Ilsa, malgré tout, quand je me rappelle cette époque, je ne peux que voir le mouvement de leur bouche. Ce passé est presque complètement silencieux.

Nous avons habité la maison d'Ilsa avec elle pendant presque cinq ans. Elle s'accrochait alors que tous les mécanismes de son corps avaient commencé à l'abandonner. Sans Ilsa, je suppose que Maman aurait commencé la photographie plus tôt. Mais je ne pense pas que travailler en photo ait jamais été son but, même si environ un an après la mort d'Ilsa, elle a commencé à faire du portrait dans un petit studio aménagé dans notre salon.

Un des seuls souvenirs que je garde des enfants d'Ilsa est qu'ils parlaient rarement si j'étais dans la pièce, et exigeaient que Maman parle anglais. Les enfants ne montaient pratiquement jamais l'escalier pour voir Ilsa, ils restaient sur le pas de la porte pour que Maman leur fasse un compte rendu de l'état d'Ilsa. Parfois, les enfants venaient et, avec l'aide de Maman, transportaient Ilsa en bas de l'escalier jusqu'à un fauteuil roulant pour l'emmener à une de leurs réceptions. Mais je ne me souviens pas vraiment de leur présence à part la sensation de courir en haut de l'escalier, ou de me faufiler dans les passages en bas. Je me souviens de ma course dans le couloir vers le salon ou à travers la cuisine jusqu'à la cour quand j'entendais leurs pas approcher et leurs clés cliqueter dans la porte. C'est par la peur que je me souviens le plus clairement de ses enfants.

Même si j'ai passé l'aspirateur et épousseté dans toute la maison hier soir – sauf dans le studio de yoga de Maman et sa vieille chambre noire –, à mon réveil ce matin, les mouches et les coccinelles mortes avaient déjà commencé à la repeupler. Jambes et ventres vers le toit – vers le ciel gris et humide – elles sont réapparues dans les mêmes coins et sur les mêmes rebords de fenêtre.

Je retourne en bas et ressors l'aspirateur, je le branche et le débranche en le trainant à travers la maison, je les aspire de nouveau. Je me demande si, la nuit, elles se hissent en dehors du tuyau de l'aspirateur. Je me demande si je devrais apporter le sac dans la rue et questionner un quidam pour savoir si elles y sont, les mortes.

Mais je ne le fais pas. Je vais dans la cuisine, mets le sac dans la poubelle, la referme et la sors dehors. Ensuite je reviens ranger l'aspirateur.

Après qu'Ess et moi avons commencé à travailler ensemble sur son projet de thèse, je l'ai rationné à deux visites par mois. Ol a continué à venir, continué à atteindre son objectif de nouvelles pièces à montrer, sans presque ne jamais manquer de rendez-vous, même si ol n'était pas en classe durant la semaine. Quand, en novembre dernier, ol a complètement arrêté de se présenter en classe, ol avait pratiquement terminé *En périphérie de Peculiar* ; ne restait que la dissertation.

Un jour, à la fin des deux semaines qu'ol avait ratées, Ess ne s'est pas présentée au rendez-vous, qui avait toujours lieu dans les deux heures avant le cours. J'ai fermé la porte de mon bureau et je l'ai appelée. Je me suis frappé·e à la boîte vocale. Le message d'accueil disait : « Je peux pas prendre votre appel pour le moment. Problement mortx. »

La seule chose qui a ralenti le bond vers ma voiture a été la recherche de l'adresse d'Ess sur mon ordinateur et la course chez l'adjointe administrative pour lui dire que je devais annuler le cours à la dernière minute. Je lui ai remis un papier autocollant sur lequel était inscrit le numéro de local, pour qu'elle sache où aller, et en grosses lettres le mot : URGENCE.

De la vie dans la maison avec Ilsa je me souviens aussi de la cour où je creusais avec une petite truelle que Maman m'avait donnée pour mon cinquième ou sixième anniversaire – un de mes plus stables et plus lointains souvenirs. Je creusais toutes sortes de petits trous, éventrant le gazon fragile. Je me souviens de l'odeur des brins d'herbe et de la terre excavée. Je me souviens de la haute clôture de bois qui séparait la cour de la ruelle, à l'exception d'une petite ouverture par laquelle la voiture pouvait passer pour se stationner, où la vieille voiture de Maman se trouve actuellement. Aujourd'hui, la clôture s'affaisse tranquillement, mais auparavant elle était droite et robuste. Je me souviens de Maman qui

me surveillait, assise sur une marche à l'arrière de la maison, la porte de la cuisine ouverte afin de pouvoir entendre les cris d'Ilsa – *Hed ! Hed !* Notre vie était tellement plus simple, tout semblait tellement plus léger. Je ne me rappelais pas pourquoi je voulais une truette avant que mes oreilles se soient refamiliarisées à l'allemand lors de mon séjour à Hambourg. C'était un après-midi chaud, mais couvert, j'empruntais à vélo les petits ponts qui traversent le réseau de canaux capillaires de la ville et je descendais de minces rues résidentielles, quand tout à coup – à mi-chemin, dans un quartier tranquille – une femme qui arrosait ses plantes sur la pointe des pieds cria à son amie de l'autre côté de la rue : « Je souhaiterais être plus grande. » Et ce mot : « *wünchte* » – souhaiterais – a ramené ma petite face appuyée sur la grande clôture de bois, appuyée là où un nœud était tombé d'une planche, où je pouvais voir un homme creuser un trou pour planter un buisson dans la cour de l'autre côté de la ruelle.

En me rappelant le mot, les portes de ma tête se sont ouvertes et le passé s'y est faufilé. J'ai continué à pédaler, me rappelant comment j'avais appelé Maman de sa place sur la marche et pointé le petit trou, en disant en allemand que je souhaiterais creuser des trous dans la vie. Mais avec le recul, je crois qu'à ce jeune moment je voulais simplement être *lui*.

Quand le souvenir est revenu, j'ai trouvé surprenant que la sensation de regarder à travers une barrière une chose que je voulais être soit assez significative pour revenir. Mais c'est peut-être cette sensation que je cherche quand je pose mon œil derrière le viseur d'un appareil photo. C'est une sensation qui a vécu à l'intérieur de moi pendant tout ce temps, invisible, me trainant avec elle.

En allant à la cuisine pour réchauffer une boîte de soupe, j'arrête dans l'embrasure de la porte du salon, où la douce lumière grise se prélassait sur le plancher et les meubles, et me voilà : sur un petit tabouret contre le mur, la lumière absente sauf pendant l'éclair soudain d'un flash. Maman baisse le flash et le pose au sol, mes yeux se remplissent de points noirs. Je suis, aussi, dans l'embrasure de la porte, l'air si vieux. J'ai six ou sept ans. Je n'ai pas de vêtements.

Maman baisse la tête et gratte un crayon sur le bloc-notes jaune posé sur ses genoux. Je n'entends pas le son réel, mais un son présumé remplit l'espace. Elle lève les yeux vers

moi et ajuste l'exposition de l'appareil photo sur le trépied. Mais il n'y a pas d'appareil photo, alors elle ne fait que réajuster l'air, ses cheveux qui déboulent d'un côté. Dans l'embrasure de la porte, l'ombre d'une femme plus vieille, l'appareil photo que Maman utilise accroché au cou. Elle ne regarde pas vers moi. Elle regarde vers la fenêtre obturée.

Je sais que mes mots sont les siens. Sur mes épaules, la tête que Maman photographie n'est pas à moi, pas plus que mon corps. Elle n'est à personne.

Maman me regarde, le doigt sur la gâchette invisible de l'appareil, le flash à sa droite. Ma droite.

Click : éclat.

Je me frotte les yeux, Maman griffonne sur le bloc-notes, je saute du tabouret.

« Hey, dit Maman, regarde-moi. » Mes pieds ne sentent pas le bois en dessous d'eux, mais ils le frappent quand même. « Retourne sur le tabouret Alani. S'il te plait. »

« Non, j'essaie de dire. Nein. »

Maman dépose le flash au sol et ouvre sa bouche. Des mots en tombent et s'alignent dans l'espace entre nous, nous cachent mutuellement. Je ne les comprends pas, mais la petite tête sur le petit corps remonte sur le tabouret. Maman met son œil au-dessus du trépied vide et refait la mise au point, puis recadre. Elle relève le flash dans les airs et je demande : « Quoi fait un appareil photo ? »

Le bras qui tient le flash s'amollit. Maman, l'apparence de Maman, surtout faite de cheveux qui tombent et d'impression de mouvements, d'impression de chair, sauf que je vois maintenant son visage : moins brûlé, moins ravagé – mais moins que quand ? Je suis rempli·e de la vie de l'embrasure de la porte, de la perte de mémoire de l'embrasure de la porte, mais quand Maman sourit, j'arrive à le voir, là, sur son visage. Un retroussement des lèvres. Et juste comme ça, je comprends toute la souffrance que les sourires peuvent causer.

« Un appareil photo, hmm... » La femme dans la porte a disparu et le Leica de Maman est sur le trépied. Il a toujours été là. « C'est un peu comme si ça prenait le temps, et ça le retenait en place. Pour que ce soit plus facile de le regarder. »

Je zigzague entre les mots que je connais et ceux que je ne connais pas, car Maman s'est mise à l'anglais après le décès d'Ilisa et j'essaie encore de la rattraper.

« Quoi veut dire "temps" ? »

« *Zeit*, » dit Maman. Sa voix n'est pas sa voix. Elle a été remplacée par les modulations d'une quelconque voix dans ma tête. Le sourire flotte au-dessus de sa tête, comme les points noirs dans les yeux après s'être fait percer par le flash. Son sourire plane partout où je regarde.

« *Zeit*, le temps, c'est une sorte de rivière de moments sur laquelle tu flottes en suivant le courant. Je le fais. Tout le monde le fait. »

Mon cœur s'emballe. Je sais que ce n'est pas en train d'arriver, ce n'est que souvenir, mais je sens le moment en moi, la terreur qu'il contient, de me rendre compte que je vis sur de l'eau de source, par-delà les rives floues. Je me souviens du tempo de ce petit cœur humain. Le mien.

« Mais je ne peux pas flotter. »

Puis le flash éventre l'instant et me fait couler jusqu'à maintenant : une femme – une personne – d'âge moyen dans l'embrasement d'une porte, son appareil photo qui creuse dans mon ventre et le jour qui s'étend sur le bois franc et le capitonnage. Le tabouret n'est plus là. Le trépied. Mais l'appareil photo est toujours autour de mon cou, observateur. On dirait que le vent dans la maison me saisit la nuque, comme s'il était sur le point de la pousser dans une auge remplie d'eau, comme si j'étais un cowboy soul dans un film western qu'il faut dégriser.

Le petit cœur nu de la fille se débat. Il veut sortir. Mais la cage thoracique ne s'appelle pas ainsi pour rien.

La seule chose qui est en surimpression sur tous les souvenirs du salon de ton palais de la mémoire, c'est Maman. Elle est debout dans chacun de tes souvenirs, elle les fixe, fixe des choses qu'elle ne connaît pas parce que tu ne lui as parlé d'aucune d'elles. Elle est debout et attend dans chacune des compositions, comme si elle était un plan fixe suturé dans le mouvement de la vie. Mais tu crois qu'elle est simplement immobile, tu crois que si tu la regardes assez fort, tu pourra la voir respirer ou cligner des yeux, mais tu ne le supportes pas. Elle est simplement là, partout, elle t'attend avec une patience que seules les personnes qui ont une maladie de l'esprit peuvent mobiliser, elle attend l'évènement par lequel toutes les choses embrouillées vont devenir visiblement connaissables. Elle attend une réponse à la vie dans les moments de vie de quelqu'un d'autre.

Maman est parfaitement exposée dans tes souvenirs ; partout où tu regardes, elle est parfaitement claire et nette, même dans les souvenirs qui ont pâli – les choses vieilles ou ennuyantes qui étaient sur le point de se perdre quand tu as construit ce palais pour la première fois. Celles auxquelles tu ne t'accroches pas si désespérément.

Bien qu'elle soit partout, Maman ne te regarde jamais quand tu te déplaces dans le palais de la mémoire. Elle reste dans le souvenir, parfois hors foyer, et attend. Tu ne sais pas si elle juge tes souvenirs. Tu ne sais même pas si elle les voit, bien qu'elle soit à l'intérieur d'eux et les fixe. Mais tu sais qu'elle est là. Tu peux entendre son silence familial.

Après avoir annulé mon cours, j'ai conduit en fou, les deux mains sur le volant jusqu'à la maison d'Ess. Ce n'était pas la première fois que j'y allais, j'étais déjà passé·e là prendre pour le vernissage d'une expo du collectif sur la planitude dans laquelle ol avait une œuvre.

Je n'ai pas mis beaucoup de temps à me rendre. J'ai commencé à frapper à la porte, heureusement, Ess a ouvert avant que j'aie à là supplier de me laisser entrer.

« Hey », ai-je dit en essayant de reprendre mon souffle, en fixant Ess, en sous-vêtements, qui avait l'air trop fatiguæ pour être en vie. « On va faire un tour, OK ? On va te trouver de l'aide, mais avant on va te trouver des vêtements. »

Cicéron, un orateur romain célèbre, employait un procédé mnémotechnique appelé la méthode des loci – aussi connu sous le nom de palais de la mémoire – pour l'aider à se souvenir de ses discours longs et complexes. Cicéron le faisait en imaginant ses points rhétoriques épinglés sur des objets marquants, dans une recreation mentale parfaite de son propre palais qui lui permettait de s'imaginer en train de déambuler dans les pièces qu'il connaissait si bien, visualisant les objets de maison qui représentaient différents mouvements de rhétorique. En marchant dans son manoir imaginaire lorsqu'il était devant une foule énorme, Cicéron arrivait à se rappeler avec grâce et éloquence de longs discours méticuleusement construits – comme s'il parlait d'une intelligence naturelle et spontanée. En épinglant de la sorte ses souvenirs à l'intérieur de lieux intimement connus, le cerveau devient capable d'incroyables festins de mémoire.

Quelques années après le diagnostic de démence de Maman, j'ai commencé à essayer de composer un palais de la mémoire apte à contenir tous les souvenirs qui, selon moi, constituaient ma vie, me constituaient moi, parce que j'angoissais de les perdre un jour. Pendant longtemps j'ai essayé plusieurs maisons – de celle de Tom à la mienne à Minneapolis – mais au final c'est celle de Maman que j'utilise, même si elle est un peu petite pour toutes les choses dont j'ai besoin de me souvenir. Je ne voulais pas l'utiliser, mais après un moment j'ai compris que les murs de cet endroit allaient toujours rester debout dans ma tête. Que peu importe si je me sauvais très loin ou tout près, je l'aurais toujours à l'intérieur de moi. Parce que de ses murs faisaient déjà irruption dans tellement de souvenirs que je voulais garder.

Quand Ilsa est décédée, elle voulait léguer la maison à Maman plutôt qu'à ses enfants. Pendant presque cinq ans, Ilsa et Maman ont parlé et souri et pleuré et comméré et vécu ensemble. Même si je n'arrive pas à entendre leurs voix, je n'oublierai jamais leurs visages ensemble.

Maman pleurait quand on a transporté le corps de la chambre. J'étais dans le coin de la pièce, fixant le lit, le lit que je ne me rappelle pas vraiment avoir vu vide avant cet instant. Je l'ai probablement vu vide, mais je ressentais ce vide différemment. Je ne me souviens pas d'avoir souvent vu Maman pleurer depuis – à part après son retour de Selkirk. Les enfants d'Ilsa étaient des filaments d'ombres le long des murs de l'autre côté de la porte pendant que je regardais Maman pleurer, agenouillée au milieu de la chambre d'Ilsa, pendant que des hommes sans visage transportaient le corps à l'extérieur de la pièce.

En fait, peut-être que c'était moi qui pleurais et que Maman était simplement agenouillée par respect pour son amie morte. Ce soir-là, Maman a commencé à faire nos valises, mais deux jours plus tard, la fille d'Ilsa est passée, plus agacée que triste, et nous a donné le titre de propriété de la maison. Je n'ose pas imaginer à quel point ça a dû blesser Maman de penser qu'Ilsa – un spectre dont elle s'est occupée et qu'elle a consolé pendant tellement d'années – ait, à la fin, pensé à essayer d'acheter son amour. Maman a dû penser à ce titre de propriété comme une lettre qui dit *Stp ne m'oublie pas*. Mais peut-être que c'est seulement une pensée que moi j'aurais.

Les jours suivants, pendant que Maman et moi vivions notre deuil dans la désolation, une équipe est venue sortir de la maison toutes les choses d'Ilsa. La place s'est dénudée. Presque tout a été sorti sauf les lits et l'armoire à l'étage, en haut de l'escalier. C'était une armoire bien conçue, par des mennonites, mais ce n'était pas une antiquité. Elle ne valait pas l'effort.

La maison s'est transformée en murs qui cernent des vides, vides dans lesquels nous ne réussirons jamais à faire plus qu'une légère brèche. C'était toujours comme si nous venions tout juste d'emménager, parce que nous n'étions pas une famille qui avait des choses avec lesquelles remplir une maison. Nous avions ce que nous avions et c'était à peu près que nous deux.

Avant qu'Ess soit admix à l'institut psychiatrique, j'ai mis ma main sur son épaule et lui ai dit : « une vague de connerie va venir, mais elle ne t'atteindra pas. Je connais des gens qui sont passés par ici et qui ont été traités convenablement. Et t'inquiètes, je vais venir te visiter. »

Quand le personnel infirmier a fait entrer Ess, j'ai repris ma place dans la salle d'attente et j'ai appelé Genny. Mon cœur se débattait, se rappelant le bruit des pas sur ce même plancher de tuiles, le bruit aigu du sac à dos quand il a été déposé au sol à l'accueil. Et le son de la fermeture éclair qui s'ouvre pour montrer son contenu. Montrer ce qui avait failli arriver.

J'ai dit à Genny où j'étais en ajoutant rapidement que c'était pour Ess. « J'avais vraiment peur qu'ol soit déjà passæ à l'acte. »

« Je m'excuse encore Genny. »

« Allie », me dit Genny. Je regardais de l'autre côté de la fenêtre, vers la journée grise de novembre. Je sentais une brise qui encerclait mes épaules, m'enserrait légèrement. « Est-ce que tu penses que quand tout ça sera fini, tu vas læ laisser s'excuser ? »

« Non », répondis-je en pensant à Maman alitée après Selkirk, en pensant à comment elle non plus ne s'est jamais excusée, comment je n'ai jamais voulu qu'elle le fasse. « Tu as raison. »

« Bien. Est-ce qu'il faut que tu restes là-bas ? Ou tu rentres pour diner ? »

« Ess vient juste d'être emmenæ. Je vais revenir læ voir demain. J'arrive bientôt. »

Parfois quand tu déambules dans le salon, te rappelant tous les souvenirs encadrés aux murs, sur le plancher, le téléphone à fil sur la petite table sonne pour te rappeler qu'il existe. Sa sonnerie s'ajoute au marmonnement des personnes qui sont sur les murs, dans les souvenirs.

Parfois tu réponds, et parfois non. Parfois quand tu te rends au téléphone, le combiné est coincé sur sa base et tu ne peux pas répondre, et tu ne peux pas débrancher le fil, parce qu'il n'est même pas branché. Parfois tu réponds et tu t'entends marmonner des choses que tu n'as pas envie d'entendre. Des choses que tu as dites au garçon dans le miroir, ou à la fille dans le miroir, ou à toi-même à l'extérieur du miroir. Des choses horribles.

Parfois c'est Genny, et elle essaie de te parler, mais elle n'entend pas. Ton silence la rend folle, tes sons inaudibles te frustrant, puis elle te raccroche au nez.

Parfois tu réponds et c'est silencieux, tu commences à parler et tu t'énerves. Tu demandes pourquoi on t'appelle si ce n'est pas pour parler. Tu passes de la peur à la colère, mais avant de raccrocher – une action qui t'éjecte du palais à tous les coups – tu craches un murmure dans le combiné : *Maman, Maman, Maman*. La dernière chose que tu entends en claquant le combiné, c'est elle, à l'autre bout du fil, qui arrête de respirer.

Je regarde mon téléphone, mais Genny n'a pas appelé. J'essaie de la rappeler, sans succès. Mes doigts veulent le faire, veulent suivre leur trajectoire et ramener sa voix, mais je n'y arrive pas. J'envisage d'écouter le message vocal qu'elle a laissé quand j'étais en route vers le nord, j'imagine l'inquiétude – la lassitude nostalgique – dans sa voix, et je ne l'écoute pas. Mes nerfs sont à vif. Je dépose mon téléphone. Je sens la maison qui se referme autour de moi, mes oreilles menacent d'éclater sous la pression.

Il revient, le vent. Il met sa main sur mon dos et pousse. Je m'y abandonne. Je le laisse m'emporter.

Un manteau, des clés de voiture, un parapluie – les restes d'un après-midi. Mais en ouvrant la porte, je sens la fille qui court tourbillonner dans ma tête, et je retourne dans la maison pour prendre l'appareil photo de Maman et *Les Métamorphoses* sur le canapé.

Je suis à l'extérieur de la maison. Le vent me pousse, mais je ne bouge pas. Je le laisse prendre son élan. Je sais dans quelle direction il veut que j'aille.

Je m'avance vers la voiture pour aller voir Maman.

Chaque fois que je visitais Ess à l'institut, je m'arrangeais pour lui demander comment ol allait, en mettant l'accent sur les choses agaçantes qui lui arrivait pour qu'ol puisse se défouler avec une personne qui était passée par là : le mégenrage nonchalant, mais abusif, la curiosité envahissante, mi-critique, mi-raciste, des questions à propos de ses tatouages.

« Mais j'ai l'impression que je vois le bout, dit-ol après une semaine, je dors un peu ! »

Après quelques visites, je lui ai dit que je parlerais au département et verrais ce qu'Ess pourrait faire pour rattraper les semaines perdues. Ess m'a confié une conversation qu'ol a eu avec une de mes collègues qui lui a demandé de rester après la classe pour parler d'un projet qu'ol a fait dans le cadre d'un cours sur le cinéma expérimental. Elle a dit à Ess qu'elle trouvait son projet un peu inachevé, un peu brut, et qu'elle lui laissait l'occasion de continuer à travailler une semaine de plus pour le peaufiner.

« C'était fucking impossible d'arriver à ce qu'il soit aussi fini, me dit Ess en frottant ses mains sur son front, les yeux sur la table. Faire plus – l'idée a failli me *tuer*. Je me sens bête juste de l'admettre. »

« Je sais, je comprends, lui dis-je. Je vais lui parler. »

« Al, dit-ol en posant ses mains sur la table aseptisée qui nous séparait, en levant sa tête légèrement vers moi, mais pas assez pour que nos yeux se croisent, je ne veux pas de traitement de faveur. »

J'ai souri et posé ma main sur les siennes.

« Ce n'est pas un traitement de faveur. Je le ferais pour n'importe qui. C'est juste un traitement. »

Après dix jours, Ess était sortix. De nouveau sous médication et reposæ – avec une pile de prolongations – ol m'a dit qu'ol était sur un nouveau projet, même si *En périphérie de Peculiar* n'était pas encore terminé.

« Peculiar s'en va nulle part, » dit-ol, assis dans mon bureau pour la première fois depuis des mois, quelques jours avant la fin du semestre d'automne. « Mais je veux faire quelque chose sur le fait d'être bipolaire et queer. Et oui, je sais qu'on a fait tellement de travail, mais, j'ai juste – »

« Je suis tout à fait là pour ça, l’interrompis-je. S’il y a une chose que j’ai apprise en art, c’est que dès que tu vois de la fumée, tu dois courir après le feu avant qu’il manque de combustible. »

L’infirmière à l’accueil tire sur le col de sa blouse pour la centrer.

« Votre mère vient de se réveiller de sa sieste, ce serait peut-être mieux d’attendre une demi-heure avant d’y aller. Elle a tendance à être un peu plus présente quand elle a eu le temps de se réveiller. »

« Ça va », dis-je. Je signe le registre. Sous ma signature se trouvent des pages et des pages de personnes qui ont visité le foyer depuis la dernière fois que j’y étais.

Al Baum.

Je le rends à l’infirmière qui sourit et lit le nom. « C’est votre sœur qui est venue l’autre jour ? »

« Oui, dis-je en me retournant vers les chaises de la salle d’attente, puis je fais à moitié demi-tour pour dire : Nous sommes jumeaux. »

Toutes les chaises de la pièce sont renfoncées par toute l’attente qu’il y a eu ici. Il y a de vieux magazines, chiffonnés et usés. J’imagine toutes les personnes qui viennent et qui repartent, tous ces noms entre les miens, qui sont venus et ont attendu sur l’empreinte de l’attente des autres. Je m’assois aussi sur elle.

Je pense à retourner à la voiture pour attraper le livre sur le siège côté passager, à côté de l’appareil photo de Maman, mais je ne veux pas prendre le risque de partir. Je dois m’exercer à rester.

La télévision est syntonisée sur un poste de nouvelles de Winnipeg. J’attrape la fin d’une histoire qui raconte comment un affaissement de terrain – de la largeur d’une voie – qui avait éventré St. Mary’s Road il y a quelques jours a été colmaté aujourd’hui. Un diaporama de photos d’un cratère immense là où la route a été vidée de son contenu défile au-dessus des manchettes, des sous-titres.

Mais juste quand on enchaîne sur l’entrevue d’une personne qui a vu le glissement de terrain briser la route, l’écran change et un bandeau rouge intitulé *bulletin spécial* apparaît en surimpression sur le film granuleux d’un bateau qui défile sur la rivière Rouge en direction du pont ferroviaire, celui qui est juste au nord de la Fourche, juste au nord d’où

je me trouvais hier à peine, le téléphone vers l'épais tourbillon printanier. En me retournant, j'aurais pu voir le pont.

La bande défilante dit qu'un corps a été retrouvé là-bas, dans l'eau. La prise de vue à partir de la rive est tremblante, elle zoome sur le bateau jusqu'à devenir floue. Pendant un instant, nous sommes dans l'intimité du moteur pixélisé, de la turbidité de la rivière, boueuse et enflée, qui lèche la coque en fibre de verre. Pendant un instant, la caméra perd ses repères et la scène devient abstraite. Puis l'image coupe sur ce qui semble être le début de la séquence, un plan panoramique distant de la rivière, un bateau qui quitte la rive, un lent et tremblotant zoom avant.

La salle d'attente est silencieuse, la télévision est en sourdine. Le seul bruit vient de l'infirmière à l'accueil qui tape de temps à autre sur le vieux clavier mécanique de son ordinateur. Je peux entendre chaque mouvement de ses doigts qui dansent, ralentissent, arrêtent, reprennent. Je peux presque sentir le poids de ses yeux dans sa tête lorsqu'elle les lève pour me regarder la regarder depuis la télévision, et qu'elle arque les lèvres en un sourire d'hôpital.

Pas un hôpital. Un endroit où les mal-en-point essaient d'empirer gracieusement.

Je souhaiterais être elle.

Alors en attendant, je regarde le même bulletin spécial, encore et encore, dans une répétition stable de lui-même, avec à peine un détail qui s'ajoute. Je peux m'imaginer quelques journalistes s'efforçant d'ajouter du contenu pour garder les gens à l'écoute. Les sous-titres déroulent, encore et encore, parlant de la pluie, de la crue des eaux, de la fréquence avec laquelle on retrouve des corps dans cette rivière. « ... a vraisemblablement été perturbé par la rapidité des eaux... » « La rivière Rouge est réputée pour ses... » « ...vous vous souvenez peut-être qu'en juin l'an dernier... »

« Monsieur Baum, dit l'infirmière me ramenant à la réalité. Vous devriez pouvoir aller voir votre mère maintenant. »

Je la regarde sans bouger pendant une seconde, puis je me lève.

« N'oubliez pas de parler fort tout en gardant un ton de conversation. Elle répond mieux au ton, alors vous ne voulez pas qu'elle pense que vous lui criez dessus, me dit l'infirmière en se levant pour se diriger vers le couloir. Le couloir de Maman. Mais je suis certaine que votre sœur vous l'a dit. »

Je lui fais un sourire d'hôpital.

« Nous ne nous parlons pas beaucoup », dis-je, et je fais un signe de la main en traversant le couloir pour lui faire comprendre que je ne veux pas qu'elle me suive, en songeant comment un corps venait soudain d'apparaître dans mon horizon, mort.

Je suis près de la porte qu'une butée garde entrouverte. J'entre.

C'est une horreur, le nombre de gens qui se glissent dans nos vies simplement en tant que corps. De simples vaisseaux brisés, coulés. Combien de personnes ne sont pas importantes dans la vie, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus là, jusqu'à ce qu'elles soient rendues où on ne peut plus les récupérer. Ça peut arriver en un instant, des personnes invisibles ou inatteignables qui n'apparaissent que dans la violence de leur départ et deviennent une sorte de palimpseste.

Maman est assise dans son lit, et je m'assois sur une chaise à côté d'elle.

Elle est tellement minuscule, dans le lit, le visage fixé vers l'extérieur depuis sa tête légèrement inclinée dos à moi, vers la fenêtre. Je supporte à peine de la regarder, mais je le fais. J'arrive à reconnaître toutes les parties d'elles – les bras, les sourcils, les lèvres – mais pas elle comme un tout.

Le premier jour où j'étais ici, je peinais à la reconnaître. Puis, je ne reconnaissais que ses mains, cachées et mouvantes sous leurs cicatrices boursoufflées.

Je soulève l'assortiment relâché d'os qui compose sa main et je passe mes pouces le long des plis discordants de ses cicatrices. J'essaie d'ouvrir la bouche, mais n'y arrive pas. Elle se détourne de la fenêtre et baisse les yeux sur mes mains qui tiennent la sienne, comme si elle était déconcertée, soit parce que je la tiens ou par sa main en tant que telle. L'autre chaise fixe encore la fenêtre, et Maman n'y est pas. Elle est dans le lit et je la tiens.

Une pause de vingt-sept ans. Je sens la pulsation de son sang dans sa paume et ses muscles se tendre. Je relâche un peu mon emprise, mais je ne lâche pas.

Mes dents commencent à faire mal à force de tout retenir en dedans. Mes mains font ce qu'elles peuvent pour s'empêcher de la briser en morceaux. Quelque chose en moi, une espèce de fureur dissociée, prend conscience de sa fragilité avant de pouvoir se rendre au bout de mon bras, avant d'arriver au centre de commande de ma main, de mes doigts, et avant d'atteindre le bout de ma langue ou de relâcher les muscles de ma mâchoire. Une

vague d'intensité me paralyse, une brèche dans l'engourdissement, invisible, juste à la limite de l'expression. Je la sens se déplacer en moi comme du feu.

Je ne dis rien à Maman, petite Maman, dans le lit. Elle a l'air d'un crayon accroché au rebord d'une poche de jeans, retenu seulement par l'agrafe du bouchon. Comme si en levant les bras au-dessus de sa tête, elle serait aspirée en dessous des couvertures, creux au fond d'une poche loin de ma portée. Elle regarde nos mains. Je déplace mon regard d'elles jusqu'à elle.

Un temps. Le médecin est maintenant dans la chambre, il se présente, me dit qu'il est de garde au foyer aujourd'hui. Il s'assoit sur une chaise de l'autre côté de Maman, pose des questions auxquelles elle ne peut répondre.

« Comment allez-vous aujourd'hui, Hedwig ? Comment vous vous sentez aujourd'hui ? » Elle ne dit rien. Elle détourne le regard de mes mains. Il parle fort, son ton n'est pas bon. « Est-ce que vous avez bien jaser avec Al ? »

J'ai envie de le tuer, la façon dont ses phrases tombent de son visage soporifique, saccadées et sans compléments. Je suppose qu'il parle à son chien de la même façon. Quand il a fini d'essayer de parler à Maman, il se tourne vers moi et me parle d'elle, me parle d'elle honnêtement et sans détour, comme si elle n'était pas là, comme si elle ne pouvait pas l'entendre. J'essaie de ne pas écouter. Il parle du progrès de sa démence ; le mot qu'il emploie est « progrès. » Je ne suis pas ici. Il me dit que la progression lente vers la dégradation neuronale sévère prend de l'ampleur, et qu'à partir de maintenant – la récente perte de la parole, additionnée à sa perte de mobilité – la vitesse de sa désintégration ne fera qu'augmenter.

« À ce rythme, je ne la vois pas vraiment se rendre plus loin qu'un an, Monsieur Baum. »

Je sens sa main dans la mienne. Je la sens bouger. En dessous de ma peau, une autre version de moi-même est en feu. Je ne suis pas la personne que les gens voient.

Je ne le regarde pas parler ; tout ce que je fais, c'est chercher Maman dans ses yeux bleu-gris et muets. J'ai beaucoup imaginé ces yeux au fil des années. J'ai surtout pensé à ses yeux et son corps dans un mouvement statique, dans son studio de yoga, quand je l'observais à travers la grille de ventilation de ma chambre.

Le médecin est parti, et je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici. Je ne sais pas si je lui ai parlé. Ma poitrine est serrée, ma peau une façade. Je laisse sa main, et commence à trembler. Je me lève, me stabilise à l'aide du mur et recule. Maman regarde vers moi pendant un instant, je déguerpis avant qu'elle puisse essayer à nouveau de me reconnaître.

Je passe les portes sans même regarder l'infirmière, je chancèle jusqu'à dehors sous la pluie. Je mets ma tête dans mes mains et mes mains dans mes cheveux, j'arrache toutes les épingles et laisse ma tête en origami se déplier jusqu'à mes épaules.

Libéré·e de moi-même, je déguerpis encore. À la voiture. J'embarque et essaie de me rappeler comment respirer.

Je sens encore sa main dans la mienne, qui s'assouplit sous ma poigne dure avant que je la laisse tomber. J'expire et essaie d'inspirer, mais n'arrive qu'à expirer une autre fois. Ma voiture s'embrume dans le monde froid de la pluie. Je vois le bateau pixélisé, une abstraction sur l'eau, qui s'en va vers le corps sous le pont, j'essaie d'accumuler de l'information pour arriver à en savoir plus, et à sentir moins.

Je regarde le siège passager : le vieux Leica de Maman me fixe bien posé sur Ovide – et à voir l'appareil photo hurler, je ne hurle pas du tout.

La cuisine

Le tiroir à couteaux de la cuisine est rempli de vieux négatifs. L'égouttoir à vaisselle est plein à craquer de papiers photo humides, et les robinets laissent couler fixatif, bain d'arrêt et révélateur. Le lavabo est rempli d'une obscurité calme et palpable, une obscurité dans laquelle tu peux mettre tes mains et les perdre jusqu'à ce que tu les ressortes. Dans l'armoire, à la place des assiettes, se trouvent des carreaux de vitres qui s'agencent avec une pile de cadres vides. Au lieu de tasses, tu as des paquets de câbles recyclés, des poignées de clous, pour l'accrochage. À la place des chaudrons – des ingrédients – il y a l'agrandisseur, les cuves pour le développement, la visionneuse de négatifs, des pinces, des ampoules de rechange. Tu as tendu des fils d'un bout à l'autre de la cuisine pour pouvoir faire sécher tes souvenirs mouillés. Dans le frigo, il y a des cartouches de films non développées. Dans le frigo, tu gardes les choses que tu voudrais traiter un jour.

La plupart du temps quand tu mets le pied dans la cuisine, la pièce se limite à ça : des armoires, un lavabo, un frigo, puis un grand trou noir que tu évites rapidement. La cuisine, c'est la fabrique, l'endroit où tu vas quand tu t'es rappelé quelque chose que tu veux ajouter au palais, ou quand tu as besoin de réparer quelque chose que tu as déjà accroché aux murs du palais, soit parce que tu soupçonnes que c'est inexact, ou parce que c'est en train de pâlir et que tu dois méditer sur le sujet et lui redonner sa clarté. Parfois, tu entres dans le palais par la porte arrière qui mène directement à la cuisine et ne fais rien d'autre que travailler.

La cuisine est la chambre noire de ton palais, même si elle est baignée de lumière – parce qu'être dans l'obscurité totale pour développer les souvenirs équivaldrait à peindre les murs du palais en noir, et les planchers en noir, et les plafonds en noir, et l'escalier et tout, jusqu'à ce qu'aucune pièce ne réfléchisse la lumière pour permettre ombres et profondeur. Il serait impossible d'en sortir vivant·e.

Je suis dans ma voiture, sous la pluie, au sud sur Pembina, dans le stationnement d'un service de réparation automobile Midas. La demi-heure qui vient de passer me revient à reculons.

Il y a un coup de klaxon. De Pembina, je m'engage dans le stationnement sans signaler, sans vraiment ralentir. Je me dirige vers le sud, plutôt que de retourner à la maison de Maman, je tourne vers le sud sur Memorial à partir de Portage. Je passe à deux doigts de fusionner avec une téméraire Coccinelle Volkswagen rouge, je tourne sur Portage à partir de la Main, je conduis vers le sud sur la Main, je donne un coup de frein quand la lumière jaune vire au rouge et je fais de l'aquaplanage au milieu de l'intersection au même moment où un couple traverse la rue sous le couvert insuffisant d'un parapluie, ma voiture ralentit juste assez pour les épargner. Quand la voiture arrête, mon corps continue de bouger, me précédant.

Je m'engage sur la Main pour sortir du stationnement du foyer, je démarre la voiture, je hurle, j'embarque dans la voiture, je m'enfuis de Maman.

Si je suis ici, c'est parce que je me dirigeais vers le sud. Il pleuvait. J'essayais de sortir de la ville.

J'appelle Genny, mais elle ne répond pas, et quand j'atteins sa boîte vocale, je ne laisse pas de message. Je parcours les messages reçus et j'efface le sien, et le nouveau de Karen, sans les écouter, ni l'un ni l'autre. J'éteins le téléphone. Je tape son rebord sur le volant et hurle encore : d'avoir arrêté, de ne pas avoir laissé l'énergie me sortir de cette vie. Je jette le téléphone sur le siège passager avec *Les Métamorphoses*.

La radio joue : *La seule information que la police a donnée est que le corps appartient à un garçon autochtone, un adolescent. Il est fort probable que la crue l'ait ramené en surface. Pour le moment, la police n'exclut pas la thèse du suicide. D'autres mots sont déversés avant de retourner à la météo.*

Un jour, dit l'annonceur météo, la pluie cessera.

La ville devient un entonnoir, un affaissement de terrain, et je sais que j'ai raté la chance de m'échapper. Je mets la voiture en marche arrière, en marche avant, et je sors du stationnement pour aller vers le nord, vers le trou, vers le drain, vers la maison.

Le printemps de mes quinze ans, l'année suivant le retour de Selkirk de Maman, je pensais pouvoir traverser la rivière Assiniboine en courant, sur le flot de glaces brisées. Dans un coude, les morceaux se coagulaient, et je croyais – en ayant la légèreté d'un oiseau – pouvoir me rendre à l'autre bout.

Je ne sais pas si j'y croyais vraiment. Une chose que je n'aurais pas admise à l'époque, c'est que je me foutais de ce qui arriverait si je ne me rendais pas, si j'échouais à mi-chemin. Quand en marchant le long du sentier Tom et moi avons vu l'engorgement au tournant du flot, mon esprit s'est instantanément enchevêtré dans une pure curiosité désincarnée, et la découverte de la possibilité – ou l'impossibilité – était un gain suffisant pour justifier l'action.

Tom n'a pas apprécié mon idée au début, mais il a fini par l'accepter parce qu'il savait que s'il ne le faisait pas, je reviendrais sans lui. Peut-être qu'il savait aussi que je n'irais nulle part, et qu'aussi longtemps qu'il resterait, il y aurait peu de danger. Ma seule certitude est qu'il savait à quel point j'avais la tête dure, nous avons donc parcouru la distance qui séparait le sentier de la berge, j'ai retiré mon manteau et j'ai entrepris de m'étirer. C'était le milieu de la journée et nous aurions dû être à l'école. Le vent soufflait le froid à travers la rivière en éclats, et Tom restait là, mon manteau à la main, en essayant d'avoir l'air de me soutenir tout en étant en colère et effrayé.

Finalement, tout ce que j'ai fait, c'est sauter dans la rivière quasi gelée. Je n'ai rencontré aucune résistance, même pas une seconde. Au premier instant mon pied a touché la glace, au deuxième j'étais sous l'eau, au troisième j'ai émergé, et rendu au cinquième j'étais dans les bras de Tom qui me ramenait sur la berge. Une fois hors de l'eau, Tom m'a enroulé·e dans mon manteau et m'a transporté·e jusque chez lui. Je riais à travers le claquement de mes dents alors qu'il grelotait un juron après l'autre en soufflant, me regardant de temps en temps pour secouer la tête en souriant.

Il nous a coulé un bain très chaud, et après nous être quelque peu réchauffé·es, nu·es sous des couvertures, nous avons glissé dedans. Le bain a débordé instantanément parce que Tom avait oublié de calculer les deux corps de volume additionnel. J'ai ri et je l'ai retenu dans le bain alors qu'il allait sortir pour essayer d'arrêter le torrent d'eau qui se faufilait sous la porte.

« Le mal est fait », dis-je en sentant ses muscles perdre de leur intensité, s'abandonner dans moi.

Nous sommes resté·es assis·es dans le bain jusqu'à avoir chaud, puis froid à nouveau, et nous sommes sorti·es nous faire sécher. Pendant l'heure suivante, j'ai regardé Tom essayer de nettoyer l'eau avant le retour de Del. Il a l'a suivie à l'extérieur de la salle de bain, et en bas de l'escalier de bois ; l'eau avait tourné le coin pour s'y rendre. Tom s'est plaint des fondations croches, de comment il a toujours eu l'impression que la maison essayait de le faire tanguer pour qu'il tombe à l'extérieur, dans le monde.

Je l'ai regardé éponger, son grand corps descendant lentement, une marche après l'autre, et j'ai trouvé que c'était un résultat incroyablement magique pour un moment d'imprudence. Dans une couverture, je me suis assis·e en haut des marches, à taper mes pieds sur le bois, sans rythme, et quand Tom me regardait, inquiet du séchage, je lui tirais la langue, et il souriait.

Il n'y a pas de stationnement devant la maison de Maman alors je reste dans la voiture, à flâner dans une place de stationnement deux rues plus loin – sur Ethelbert – j'écoute la radio. La nuit qui tombe encore promet d'être humide et longue. Des gens s'engagent dans la rue, d'autres la quittent. Derrière moi, une personne dans un VUS me lorgne, elle croit que je m'en vais parce que la voiture est en marche. Nous restons ici, dans une espèce d'impasse. Après un temps, elle klaxonne. Après un temps, elle klaxonne encore. Après un temps, elle s'en va.

Pour qui on me prend ? Ne voit-on pas à quel point je suis encerclé·e ?

La radio dit qu'il y aura une vigile à la Fourche demain soir, pour le garçon mort. En guise de protestation, pour toutes les personnes perdues. La personne à l'animation ne prend pas la pluie au sérieux ni le fait que la Fourche pourrait être submergée rendu-là. Rien de surprenant. Ainsi va le monde.

Je veux couper le moteur, mais je n'arrive pas à me convaincre de le faire. L'appareil photo de Maman est assis à côté de moi, retourné, lentille couverte pour l'empêcher de m'observer. Tous les miroirs sont tournés loin de moi.

Quand Ess est rentré de l'institut et a réussi à être constantx dans sa prise de médicament et sa thérapie, ol s'est lancé à fond dans le nouveau projet. Ess l'a intitulé *NON-POLAIRE-BI-BINAIRE*. Ol voulait donner un sens à ce qu'était vivre avec deux identités incomprises. Ol voulait parler de la vie entre les pôles d'identité de genres et d'humeur. Ol voulait des photographies maniaques et queers à côté d'art dépressif et quasi galvaudé. Ol voulait secouer l'auditoire. Ol voulait lui faire sentir comme ol se sentait – projeté d'une extrémité de sa tête à l'autre, tous les jours de sa vie.

Pendant les vacances des fêtes et le dernier semestre, Ess a complété son portfolio et travaillé plus fort que je ne l'avais jamais vus faire, ce qui est quelque chose. Après chacune de nos rencontres, Ol avait l'air exténué, mais malgré les poches sous ses yeux, je voyais qu'ol était dans un état de contentement que je n'avais pas vu en ol depuis un bon moment.

« Comment va le feu ? », que je demandais à Ess quand je l'ai croisé dans le corridor.

« Il brûle encore à merveille, » disait-ol toujours.

C'est ce qui manquait à ma vie, la raison pour laquelle j'avais arrêté de faire de la photo. C'est pourquoi le premier film que j'ai exposé de toute l'année est celui que j'ai pris en entrant dans la maison de Maman. Je n'ai même pas remis de film dans l'appareil, mais j'arrive à sentir un tout petit peu de fumée. Je sais qu'il y a quelque chose ici qui me fera m'enflammer.

J'ai envie que ça arrive, et j'ai une peur immense que ça arrive.

Il est presque deux heures du matin quand ma voiture manque d'essence, ici, sur Ethelbert. Durant les six dernières heures à peu près, j'ai éteint le moteur seulement quelques fois, quand j'ai vu des voitures de police dans la rue. Je n'avais pas envie qu'une personne vienne à ma fenêtre pour poser des questions auxquelles je ne saurais pas répondre.

Je n'ai pas bougé d'ici, avec la lumière du plafonnier allumée, j'ai lu Ovide. J'ai parcouru les passages soulignés ou annotés de points d'interrogation, par moi ou quelque jeune qui l'aurait emprunté avant que je le vole, et dont le nom est probablement encore sur le bordereau d'emprunt. Médée, Bacchus, Midas, Philémon et Baucis, la création,

l'épilogue. Je prenais le livre, l'ouvrais, le lisais un peu, puis le redéposait, dans un trop plein d'émotions. Au dernier souffle du moteur, quand le voyant d'essence a sonné pour la dernière fois, j'ai ouvert sur Dédale et Icare. Exil, hubris et ciel ouvert : Dédale disait à Icare de le suivre, de voler dans l'entredeux, pas si haut que ses ailes brûlent, ni si bas que la vapeur de la mer les alourdisse – quand le moteur s'est arrêté et que tout est devenu silencieux. J'ai déposé le livre, en laissant Icare vivre un peu plus longtemps, et j'ai coupé le contact pour garder la batterie en vie.

La pluie est calmée et le quartier mort. Je sors de la voiture. Je ne la verrouille pas. Je mets l'appareil photo de Maman sous ma veste et me cache sous le parapluie. Je me dirige vers l'ouest, dans la direction opposée de la maison de Maman. À chaque pas j'ai l'impression de glisser de cinq pas vers l'arrière, mais mon corps avance et j'essaie de faire semblant qu'il m'amène encore plus loin.

Les rues à cette heure sont des années de moi, plus calmes et solitaires que dans mon souvenir. Mes pieds qui foulent les trottoirs, qui sentent leurs ascensions, leurs chutes – c'est un rythme que j'ai déjà eu, dans lequel je me glissais avec Tom chaque fois que j'en avais la chance.

Tom. Le corps sait et me transporte vers le nord jusqu'à Home Street : des pâtés de maison qui commencent et se terminent, la majorité des fenêtres endormies.

Je m'arrête et penche le parapluie vers l'arrière pour voir le bâtiment sombre et rectangulaire, sa petite lumière d'entrée au sommet d'une espèce d'auvent : des fenêtres, de l'obscurité, des angles.

C'est ici que la maison de Tom se trouvait. Évidemment, je ne savais pas que sa maison n'était plus là, démolie – avec les maisons voisines qui la cernaient – pour être remplacée par cette tour d'habitation. L'adresse détournée et divisée en numéro d'unités. Je n'ai pas parlé à Tom depuis que j'ai traversé le fleuve vers Hambourg, quand il était une des personnes à qui j'avais demandé de surveiller Maman du coin de l'œil. Je n'ai pas téléphoné pour lui dire que j'avais quitté les États, que l'adresse et le numéro de téléphone qu'il avait ne seraient plus bons, même si je revenais. Et à mon retour j'ai constaté que son numéro de téléphone – celui de Del – n'était plus en fonction, lui non plus.

Quand j'ai commencé à construire mon palais de la mémoire, j'ai essayé quelques maisons avant d'aboutir à celle de Maman. J'ai essayé la mienne, celle de Genny, et même

celle d'Erwin Egger à Hambourg, mais aucune ne semblait vraiment être la bonne. J'ai utilisé celle de Tom pendant un bon moment par contre. C'est une maison que j'ai toujours connue en désordre, une maison tellement vieille et de mauvaise qualité que dans presque chaque pièce, le plancher renfonçait au centre ou s'inclinait d'un côté. La porte de chambre de Tom n'arrivait même pas à fermer complètement à cause de la façon dont la maison penchait. C'était donc impossible de la verrouiller, et la plupart du temps il n'avait pas de raison de le faire. Elle n'était pas si différente de la maison de Maman, à part le fait crucial que ce n'était *pas* la maison de Maman. Ce qui, pendant longtemps, a été pour moi une distance très importante à préserver.

La maison de Tom était un palais fonctionnel, en particulier parce qu'elle était bien disposée à retenir mes premiers souvenirs de Genny. Mais avec le temps, quand j'allais dans le palais, je pensais de plus en plus à la maison de Maman, à Maman, et aussitôt que j'ai entendu à quel point elle s'était éloignée, j'ai commencé à ajouter des souvenirs d'elle. De sorte que la maison de Tom a commencé à devenir floue. Je n'arrivais plus à visualiser les murs qui retenaient les choses que j'avais accrochées. Les souvenirs eux-mêmes se sont étirés entre les vides et se sont transformés en murs, mais c'était trop. Tu as besoin d'espace entre les souvenirs pour que ton palais de la mémoire fonctionne. Après l'échec de la maison de Tom, j'ai décidé d'essayer la maison de Maman, et c'est à ce moment-là que j'ai découvert que les souvenirs pouvaient avoir leur vie propre. La mémoire elle-même a le pouvoir de te dicter tes souvenirs. Le lieu de remémoration fait une telle différence quand c'est le lieu de fabrications des souvenirs.

Mais la maison de Tom n'est plus là. Où se trouvaient de magnifiques vieux murs en bois se trouvent maintenant quatre étages de ciment et de briques de béton. L'édifice assombrit le ciel légèrement lacté qu'on regardait parfois pendant les nuits fraîches d'été, nos dos dans la rosée de la pelouse non entretenue, pendant que Del était à l'intérieur, soule et en colère, ou sobrement pas-toute-seule. Nous regardions, Tom et moi, en attendant qu'un assortiment d'étoiles brûlent lentement leur chemin vers nous.

« Juste les meilleures », dis-je en regardant le plafond de nuages que je ne peux pas voir.

Je fixe l'obscurité, une obscurité que je ne dois pas trop approcher dans mon envol. Je m'éloigne de l'endroit où était la maison de Tom et essaie d'imaginer que rien n'a

changé, qu'aucun temps n'a passé, et que du coin de la rue, je pourrais me tourner et voir sa silhouette au pas pesant me faire un signe de la main, marcher vers moi alors que nous nous préparons à une nuit dans l'obscurité ensemble, à trainer dans les rues.

Je ne me retourne pas pour le voir envoyer la main. Je me traîne vers la maison de Maman, mais juste avant de traverser Ethelbert, j'extrais toute la force de mes os pour tourner, pour retourner jusqu'à la voiture sans essence. Mais je n'y arrive pas. La rotation se produit une rue trop tard, vers la rue de Maman, j'essaie de reculer et je finis par marcher dans la ruelle, jusqu'à l'arrière de la voiture de Maman – une ombre plus claire dans l'ouverture de la clôture sombre. Je dépasse la voiture qui rouille dans son petit stationnement, ma main frôle la peinture blanche humide pendant que je marche vers la porte arrière de la maison qui mène directement à la cuisine. Je gèle. Des parties distinctes du souvenir de cette porte se reconnectent : main, cuisinière, dents de fourchettes, une violente douleur sur ma cuisse gauche.

Quand je recommence à bouger, je contourne la maison pour plutôt entrer par la porte avant. J'enlève mon imperméable, l'accroche, et je tiens l'appareil photo comme un bol de soupe chaude pour gravir l'escalier jusqu'à la chambre de Maman. Je me rappelle la douleur qui me brûle la cuisse. Je reste dans l'embrasement de la porte, je regarde la mer brute de couvertures sur le monde plat de son lit. Je sens des ailes dans mon dos, fondues et inutiles, lourdes, un sac à dos rempli de la fin.

Je ne me suis pas rendu·e bien loin, hein ?

Je pourrais le dire tout haut, mais ça ne ferait pas de différence. La maison peut m'entendre même quand je ne parle pas. Le silence est le langage que cet endroit connaît le mieux.

Quand tu entres dans la cuisine avec tes souvenirs, tu les retires de ta tête comme des cartouches de films. Tu les glisses dans le lavabo rempli d'obscurité et les travailles à tâtons. Tu les travailles jusqu'à ce que tu sentes qu'ils ont la forme voulue. Tu les travailles jusqu'à entendre le bruit du souvenir résonner du lavabo. Jusqu'à ce que tu puisses le sentir, le goûter. Jusqu'à ce qu'il soit aussi bien que s'il se produisait à l'instant même. Puis, tu le tires de l'obscurité d'un coup, le lèves vers l'œil scrutateur de la lumière.

Quand tu les retires du lavabo et qu'ils ne sont pas assez travaillés, tu mets beaucoup de temps avant d'arriver à voir le tableau dans son ensemble. Le souvenir ne fait pas assez de bruit, ne bouge pas tout à fait assez vite pour avoir l'air de la vraie vie. Encadrés et accrochés sur les murs du salon, ces souvenirs sous-façonnés ne feraient que s'effacer. Tes yeux glisseraient sur eux sans les voir. Tu ne les entendrais pas participer à la cacophonie de la pièce.

Par contre, il arrive que tu travailles trop le souvenir, et il est trop parfaitement recréé, et à la seconde où tu le ressorts du lavabo, tu te fais engouffrer par lui et seulement lui. Il devient trop immersif pour pouvoir être hébergé à l'intérieur du palais, et quand tu arrives à t'en extraire, tu es de retour dans ta vie plutôt que dans le palais.

Pour qu'un souvenir soit juste et mûr pour sa tâche de remémoration, tu dois l'amener juste avant d'être pleinement réalisé, juste en dessous de la parfaite recreation de la vie. Ainsi, tu peux grimper dans le souvenir, le libérer et être encore capable de revenir dans le palais.

Allongé·e dans le lit de Maman, je pense au jeune mort dans la rivière et je sens le vide à l'endroit où il y a un morceau distinct et innocent de moi qui manque depuis si longtemps. Ce morceau de moi qui est devenu gris et est tombé quand j'ai fui à Hambourg.

Mon téléphone est avec Ovide dans la voiture, et ici, nu·e, je pense à l'eau. Je coule. Exténué·e par la vie.

La première nuit où j'ai accompagné Tom chez lui, la première nuit où nous avons pris ces rues pour y rester jusqu'à tard le soir, j'étais encore à quelques mois de mes treize ans et Tom allait presque en avoir quatorze. Nous nous sommes connu·es à peu près un an plus tôt, il était assis dans la classe d'art plastique de M. Whipple, encore affairé sur une toile assez mauvaise et j'étais complètement à l'arrière de la file d'élèves qui entraient, pour le cours. Sa toile était mauvaise en partie parce qu'il travaillait avec sa main gauche. Sa droite était dans le plâtre parce qu'il l'avait cassée sur la tête d'un jeune cette semaine-là, un jeune qui avait probablement au moins deux ans de plus que lui. Mais Tom était déjà un géant. Il a entendu par hasard le jeune dire des choses qu'il n'a pas aimées, choses que Tom a refusé de me répéter, alors il a pétié les plombs et s'est jeté sur lui.

On était à la mi-janvier, le premier soir, dans le plus profond de l'hiver. Aucun de nous n'avait envie de rentrer à la maison après l'école. Del avait recommencé à boire, et Maman s'était à nouveau vautrée dans le silence depuis deux semaines. C'était à peu près le plus longtemps qu'elle avait jamais arrêté de parler, la durée maximum des périodes où ses yeux glissaient derrière le voile gris et devenaient fantomatiques. Mais je n'arrivais pas à le supporter, et chaque fois je le supportais de moins en moins. Elle arrêta de prendre des contrats de portraits, arrêta de sortir de la maison, arrêta de faire à peu près tout sauf errer de pièce en pièce, faire du yoga, et dormir. Je détestais ça, je détestais comment ça me détachait de moi et m'attirait vers elle, tellement que je me mettais à lui parler de toutes les petites choses futiles et stupides qui me passaient par la tête dans l'espoir d'entendre sa voix, dans l'espoir qu'on m'adresse la parole et qu'on me reconnaisse. Je voulais qu'elle m'écoute. Je voulais qu'elle me dise de me la fermer. Je me sentais stupide d'essayer autant de l'appâter pour qu'elle en sorte, d'essayer autant de l'appâter pour qu'elle me parle. Je ne pouvais pas supporter de rester dans la maison avec son silence, et après ces deux dernières semaines, j'avais décidé que c'était terminé.

Tom et moi avons trainé après l'école, dans le local d'art plastique, aussi longtemps que M. Whipple nous a permis de rester dans les parages. Je me suis engouffré·e dans la minuscule chambre noire de l'école en essayant de me souvenir de la durée d'agitation, et Tom était assis tout près, devant un chevalet. Nous avons discuté en hurlant à travers la porte pendant que j'essayais de charger le film non développé dans la spirale, et que lui essayait de peindre un autoportrait. À ce moment-là, je prenais déjà des photos depuis un bon bout de temps grâce à un appareil emprunté à l'école et des films soit achetés soit volés à la pharmacie. Je prenais essentiellement des photos de moi dans des miroirs, ou j'installais l'appareil sur un pupitre et je le regardais en faisant des mimiques théâtrales. Me regarder et m'archiver m'obsédait. Je ne me comprenais pas ; mes membres ne semblaient pas être mes membres, mon cou pas mon cou, mes manches pas mes manches. J'ai toujours été épris·e de l'étranger de mon être. Je prenais aussi parfois des photos de Tom, peignant ou simplement assis à rien faire. Tous mes clichés contiennent des personnes.

Quand M. Whipple nous a jeté·es dehors, Tom et moi nous sommes emmaillotés profondément dans la chaleur de nos manteaux pour aller nous promener. Nous avons

marché jusqu'au centre-ville – par Portage – puis jusqu'à la Rouge. À la tombée du jour, nous avons descendu la route jusqu'à la Fourche pour continuer sur la glace épaisse. Des gens y faisaient des allers-retours en patins, et nous avons marché à côté, le long du sentier qui remontait l'Assiniboine. Nous n'avons pas parlé de ce que nous faisons, de pourquoi nous le faisons – nous l'avons juste fait. Je me souviens clairement de la progression de la nuit, d'avoir tranquillement perdu la sensation de tous les morceaux de mon corps à part mon cœur et ma tête – même si j'avais l'impression que mon visage n'existait plus. Nous avons fini par suivre la venteuse Assiniboine jusqu'au bord d'Omand Park pour grimper hors de la glace et retourner vers Wolseley.

Nous nous sommes finalement rendu·es jusqu'à chez Tom ; nous avons trop froid. À l'heure qu'il était rendu, Del – grande, qui ressemblait tellement à Tom, si ce n'était de sa peau cireuse – était sans connaissance sur la causeuse. Tom est allé dans la cuisine passer ses mains sous l'eau tiède pour y retrouver la sensation, puis a ramassé les bouteilles qui entouraient sa mère. Il a pris une chaise pour ranger toutes les bouteilles qui contenaient encore de l'alcool tout en haut, au-dessus des armoires de cuisine.

« Je veux lui donner la possibilité de se rendre compte de ce qu'elle fait », dit-il en contenant l'émotion de son visage.

Une fois la sensation dans mes mains retrouvée, j'ai recouvert Del d'une couverture. Tom a arrangé la couverture pour qu'elle soit doublée sur les pieds. « Sa circulation est mauvaise », me dit-il à travers le bruit de nos pas qui gravissaient l'escalier inégal qui menait à sa chambre.

Une fois que Tom et moi étions dans son lit pour nous réchauffer, j'ai cru que je ne retournerais peut-être jamais à la maison. Que peut-être je ne vivrais plus avec Maman, que clairement elle ne se souciait pas de moi, ne m'aimait pas. Qu'elle était une chose dangereuse à fréquenter, que la distance moyenne que je devais garder, c'était de rester trop loin d'elle. Comment est-ce que je pourrais l'aider si elle ne me disait pas un mot, ne pouvait pas me dire comment elle se sentait ? À côté de Tom qui me réchauffait, je me sentais en guerre, puis j'ai bondi hors des couvertures pour fouiller sa garde-robe et attraper un grand teeshirt délavé d'Iron Maiden. De retour dans le lit, j'ai pris la résolution de rester ici, avec Tom et Del. J'ai pris la résolution de devenir le vrai frère de Tom.

« Tom, je veux pas y retourner. Je veux jamais y retourner. »

« Reste alors. »

Son bras nu était près du mien, nos poils de bras enchevêtrés, nos corps indistincts. Je voulais que ma peau s'ouvre et s'attache à la sienne. Je voulais ne plus être moi-même, je voulais être Tom, je voulais être honnête et bien découpé. Mais je ne pouvais pas, mon sort était coincé quelques rues plus loin.

« Tom, est-ce que tu pourrais m'accompagner à la maison ? »

« Bien sûr. »

J'avais cette impression, en rentrant ce soir-là, aux alentours de deux heures du matin, que notre maison savait tout de Maman, la connaissait, et je crois que c'est encore le cas. Comme les roseaux qui murmurent dans le vent le secret des oreilles d'âne du roi Midas, comme des spores. Sauf que plutôt que des roseaux, c'était les murs de notre maison, les murs qui étaient déjà bâtis, mais qui ont été rebâtis par notre vie à l'intérieur d'eux, par le fait que nous les avons pris d'assaut et contaminés avec notre respiration, avec notre proximité silencieuse. Ils savaient tout, ces murs, nous connaissaient mieux que nous nous connaissions entre nous.

Je savais en marchant avec Tom, une très courte distance, en tenant sa main à travers nos gants, que de choisir de retourner chez nous cette nuit-là, dans une maison qui me semblait remplie d'affliction plutôt que d'amour, qui semblait complètement dépourvue de vie, c'était me perdre. Je savais que j'avais fait un choix : de revenir pour toujours.

Quand Tom et moi avons descendu cette rue, le salon était éclairé et les rideaux ouverts, Maman était assise sur la causeuse et regardait par la fenêtre vers la nuit. J'ai approché la porte, je l'ai déverrouillée avec ma clé, j'ai pénétré la maison et j'ai accroché ma veste.

Le deuxième choix que j'ai fait, en sachant qu'à mon insu il se répèterait encore et encore, c'est de ne pas aller dans le salon pour la voir, pour la confronter, à propos de comment mon amour pour elle détruisait ma capacité à supporter d'être avec elle. J'ai plutôt directement pris l'escalier pour monter à ma chambre, où je me suis assis·e le dos contre la porte, et je l'ai écouté éteindre la lumière, verrouiller la porte d'entrée, monter l'escalier, et aller dans sa chambre.

L'air à l'extérieur de la maison est silencieux ce matin, mais le vent à l'intérieur me hurle dans le dos encore une fois, me pousse vers la cuisinière à gaz pour l'allumer et faire bouillir de l'eau pour le thé. J'entre et je sors du souvenir, une respiration sous pression comme s'il manquait une fenêtre dans le palais et que la porte d'entrée était entrouverte. Je suis ici en double exposition : près de la cuisinière avec la bouilloire et – à quinze ans – en train de chauffer les dents d'une fourchette sur le bruleur. Exactement le même bruleur. Peu importe l'eau, le thé, je ne peux empêcher l'enfant de chauffer sa fourchette de la même manière qu'iel a vu faire sa mère, la chauffer jusqu'à ce que la chaleur remonte pour ébranler sa prise sur le manche.

La bouilloire commence à s'agiter, se prépare à siffler ; l'enfant baisse son jeans jusqu'aux genoux avec sa main libre. Puis Maman est là, prend possession d'iel, se répand dans iel, et remonte sa jupe. L'intérieur de la cuisse sur laquelle l'enfant presse les dents brulantes de la fourchette est à la fois sa cuisse et la cuisse de sa mère. Je ressens aussi la chair saisie, les dents qui mordent fort la lèvre inférieure, les gémissements retenus, l'agitation de la bouilloire et le début de son cri. Iels sont les deux avec moi, qui brûlent et se tortillent, essaient de ressentir, essaient de se sentir en vie après avoir été de retour d'entre les morts dans un monde engourdi. Je garde ma ceinture ; ma main agrippe la boucle, soit pour la protéger ou pour me préparer à l'arracher. Je vois la plaie sur l'enfant, le moi de quinze ans. Je fixe l'enfant, je fixe la chair de Maman qui y est superposée, que nous avons seulement vue un soir par la fenêtre, à quatorze ans, en été, quand je rentrais à la maison par la porte d'en arrière – quelques gargantuesques mois avant que l'enfant le fasse, aussi. Même si je suis ici à côté de Maman, je peux seulement la voir à travers le filtre crasseux de la vitre.

Je n'enlève pas la ceinture ni ne baisse mon pantalon. Je ne veux pas revoir la cicatrice de la première fois que j'ai essayé de porter la souffrance de Maman, de suivre ses traces. La bouilloire, la bouilloire – *oui, je t'entends*. Je me rappelle quand j'avais quatorze ans et que Maman est revenue de Selkirk, je me rappelle l'aider à prendre son bain, jour après jour, et compter la collection qui se déployait à l'intérieur de sa cuisse. Je connaissais le nombre à ce moment-là, mais maintenant je n'arrive plus à m'en souvenir, j'arrive seulement à me souvenir de la profondeur et de l'état de son cuir, un témoignage de son engagement à contenir la douleur, les dents de chaque cicatrice comme les barreaux

d'une cellule de prison. Je me souviens d'elle qui se rend au lavabo pour laver la fourchette alors que je passais la porte, je me rappelle encore son hurlement peu après son retour de Selkirk, ses maudits éclats, je me souviens d'elle revenue d'entre les morts en prenant des pilules qui semblaient surtout la rendre plus erratique et visiblement désespérée. Il m'arrivait de la trouver gémissant dans son sommeil, de la vapeur chaude s'échappant de l'enfer bouillonnant de sa poitrine. Des rivières de sueur coulent de chaque côté de mon visage : sa jupe retombe sur un genou, un jeans remonte sur un ventre qui grimace, des larmes qui coulent sur mon visage. L'eau qui coule d'un robinet, bouillante. Sans savon.

Trois mains éteignent le bruleur en même temps, mais seulement la mienne relâche une boucle de ceinture pour attraper une poignée de bouilloire pendant que le gémissement cesse, et seule une bouche pousse un petit cri au contact de la poignée trop-chaude, seul un cerveau se souvient de la lésion causée par l'aide demandée beaucoup trop tard.

Quand tu entres dans la cuisine, tu aimes imaginer que tu as le contrôle total sur tout ce dont tu te souviens, que tu as la capacité de garder les choses éclairées. Tu aimes le croire pendant que tu te rends à l'armoire pour réparer la vitre cassée de la photo du pas de la porte sur laquelle tu as marché, tout en essayant de réimprimer une photo du salon pour que Maman ne s'y trouve plus, à regarder. Mais tu sais que peu importe à quel point le tirage est beau dans la lumière de la cuisine, dès que tu reviens sur tes pas pour le rapporter dans le salon, Maman aura tranquillement gravé son chemin jusqu'à la composition. Tout comme tu sais que la cuisinière y est, dans le coin que tu ne veux pas regarder, déversant ses ombres profondes et rouges. Tout comme tu sais qu'il y a des trous dans les murs, autour des fenêtres, sous la porte, où le vent se faufile. Quand tu arrêtes de regarder autour de toi, tu le sens t'encercler.

C'était aussi le mois de mai, la nuit où, à quatorze ans, j'ai trouvé toutes les lumières du salon éteintes en rentrant à la maison. Je me souviens de Tom qui m'accompagnait jusqu'à la porte, aussi surpris que Maman n'ait pas l'air d'être éveillée à m'attendre. Je supposais que Maman était au lit. Il était passé quatre heures du matin, un peu plus tard que d'habitude. Tom et moi avions écouté des disques toute la soirée alors qu'il peignait la cinquième peinture de banane de la semaine, la même banane au même endroit, qui

devenait de plus en plus mure. La musique qu'on faisait jouer pendant qu'il peignait était forte, mais on pouvait encore entendre le lit grincer dans la chambre de sa mère.

En entrant, j'ai gravi l'escalier pour aller me coucher. Toutes les lumières de la maison étaient éteintes.

Au matin, j'ai descendu l'escalier jusqu'au téléphone et j'ai vu que la cassette du répondeur était pleine. Je l'ai reculée et je l'ai fait jouer. Une voix grinçante s'est fait entendre et a dit : « J'appelle au sujet de Mme Hedwig Baum. Ne vous inquiétez pas, elle va bien. » C'était le début du message. La voix était celle d'un médecin qui disait que Maman avait été hospitalisée au Centre de santé mentale de Selkirk cet après-midi – la veille, vendredi – après avoir essayé de grimper par-dessus la clôture de l'Assiniboia Downs. Elle était hystérique. La voix disait qu'elle avait été arrêtée avant de pouvoir se rendre de l'autre côté, qu'elle avait pleuré et crié en allemand. Je pouvais entendre les sabots marteler la poussière dans ma tête. Il a dit qu'elle était placée sous constante supervision, puisqu'elle semblait être tombée dans un état dépressif sévère. Il a dit que les traitements allaient débiter ce soir. Il a laissé un numéro et a dit d'appeler aussitôt que je recevrais le message.

Mais je n'ai pas rappelé, pas tout de suite. J'ai reculé la cassette pour que le répondeur puisse enregistrer par-dessus. Je me suis assis·e sur la causeuse. J'ai arrêté de m'asseoir et je me suis levé·e debout sur la causeuse. J'ai gravi l'escalier jusqu'à la chambre de Maman et vérifié ses appareils photo. Le Rolleiflex et son vieux Leica étaient toujours là, donc elle avait pris le Nikon, donc elle était à l'hippodrome pour prendre des photos pour le journal puisque c'était l'appareil le plus fiable pour les photos d'action. J'ai mis le vieux Leica autour de mon cou, j'ai descendu l'escalier et j'ai appelé le médecin ; je me suis dit que si je ne le faisais pas, on enverrait la police. Ça m'étonnait qu'on ne l'ait pas déjà fait.

Mais on ne savait probablement pas qu'il n'y avait personne d'autre avec moi.

L'homme à qui j'ai parlé, qui n'était pas le médecin – le médecin était occupé – m'a dit que Maman se reposait. On lui avait donné une série de soins la veille et lui en ferait une deuxième cet après-midi.

Je lui ai dit que j'irais chez mon ami Thomas Roux. Je lui ai donné l'adresse de Tom sur Home Street et le numéro de téléphone, je lui ai dit quels étaient les meilleurs

moments pour appeler si on avait besoin de me joindre. Puis j'ai raccroché pour aller dans la chambre noire, j'ai sorti le film du Leica de Maman, et j'en ai chargé un nouveau. Je n'ai pas appelé Tom ; je m'y rendis tout simplement.

Je suis resté·e avec lui trois jours, à le regarder peindre cette banane encore et encore, la dernière fois presque toute noire, avant de décider de partir.

« J'ai appelé à l'hôpital et elle revient ce matin, dis-je à Tom le mardi. Je n'irai pas à l'école, mais je t'appelle plus tard. »

À la maison, j'ai écouté les messages du répondeur. Des client·es appelaient pour prendre des rendez-vous, surtout des portraits pour des élèves qui terminaient le secondaire ce printemps. Iels avaient vu l'annonce de Maman et aimé son prix.

Quand je me présentais sur place pour photographier ces jeunes, des jeunes plus vieux que moi, les parents étaient un peu perplexes, mais je manipulais bien l'appareil photo. J'avais regardé Maman faire. Ce n'était pas si difficile, et les parents étaient visiblement trop mal à l'aise pour me demander si j'étais elle. Je me présentais : « Hey, je suis Hedy Baum – pardon du retard ! » On me payait le montant d'avance, et j'allais à la maison pour développer et tirer les bons clichés de la dimension demandée. Le lendemain j'appelais et disais qu'iels pouvaient passer les chercher : « Déjà ? » Bien sûr. Je faisais du travail professionnel.

Je l'ai fait pendant quelques jours. Après, j'ai oublié ce que j'ai fait.

Dans mon prochain souvenir j'avais les cheveux tondus et Tom me criait dessus dans mon salon parce que j'avais menti. L'hôpital avait appelé et lui avait que Maman aurait son congé lundi. On était samedi. Il a couru jusque chez moi dès qu'il a raccroché le téléphone. Il n'avait pas encore repris son souffle qu'il s'est mis à crier.

Tom est resté avec moi jusqu'au lundi. Nous ne sommes pas allé·es à l'école ; nous avons seulement attendu. J'ai pris beaucoup de photos. J'aimais utiliser la chambre noire de Maman, son appareil photo.

Quand elle est rentrée, conduite par une infirmière, elle avait un air fatigué et absent. L'infirmière m'a donné la clé de sa voiture et m'a dit que des aides à domicile allaient venir lui rendre visite tous les jours pour s'assurer qu'elle allait bien et prenait ses médicaments. Dans le cadre de porte, Tom a aidé Maman à entrer, l'a guidée jusqu'à son lit, en haut. Quand l'infirmière est partie, je me suis assis·e à côté d'elle pendant que Tom

est descendu faire du thé. Son appareil photo était dans mon cou. Ses clés étaient dans mes poches. Je ne sais pas si elle l'a remarqué. Nous n'avons pas parlé, mais elle oui. Un peu. Ce qu'elle a dit était très bas et je n'en comprenais pas la moitié.

Plus tard, Tom et moi avons pris un bus jusqu'à l'hippodrome pour ramener la voiture à la maison. Cette nuit-là, il a dormi sur une pile de vêtements sur mon plancher.

Selon Ovide, après qu'Icare n'a pas écouté l'avertissement de son père de voler à mi-chemin – et que ses ailes ont fondu et sont tombées dans la mer –, Dédale a simplement continué à voler. S'il avait suivi Icare vers le bas, la vapeur de la mer aurait alourdi ses ailes, l'aurait noyé à ses côtés. Il a vu son fils tomber de trop haut, l'a appelé – mais que pouvait-il faire ? Il devait suivre son cours. Comment pouvait-il suivre Icare quand se déployait devant lui un chemin, un courant, une méthode vers une possible liberté ?

Ovide écrit qu'une fois Icare mort, Dédale n'était plus un père. Icare n'était, alors, plus un fils. Qui était puni par ce dépouillement d'identité ? Qui était le premier à perdre son identité, et qui a ensuite empêtré l'autre dans sa perte ? La responsabilité est trouble ; ils ont tous deux été victimes de l'hubris de l'autre. L'un noyé à cause de l'invention de l'autre ; l'autre déroband l'un aux fins de rébellion.

Pendant la chute de son fils, Dédale continuait à voler, suivait son cours. Mais tous les jours qui ont suivi le cri d'Icare et son gargouillement dans la mer, Dédale s'est sûrement imaginé en immense oiseau qui pique pour le sauver en attrapant son corps avec ses pieds tel un aigle. Dans son lit, le soir, défilé, il renfilait sûrement ses ailes en rêve, pour décrire des cercles dans le ciel, plonger, mettre invinciblement ses orteils autour de la colonne de son fils, le soulever, le transporter face au vent, pour qu'il puisse voir la vie devant eux, pendant que Dédale pulsait son chemin jusqu'à la terre ferme, s'étirant vers l'inatteignable horizon. Entre ses orteils, Dédale pouvait sentir les battements de cœur de son fils, battements qui faisaient que Dédale restait un père. La protection de Dédale qui faisait qu'Icare restait un fils.

Et chaque fois, avant qu'il atteigne la terre ferme, Dédale se réveillait, les bras rompus de fatigue et au sol, terminés par des doigts sans plumes, le visage balayé par la mer et las.

Pendant que l'eau du robinet coule sur ma main brûlée, je regarde par la fenêtre la voiture de Maman sise patiemment dans son stationnement. La peau de ma paume donne l'impression de rétrécir, giflée par l'eau froide. Je le ressens, je me sens vraiment ici, dans ce corps, je le submerge, je regarde en haut, vers l'armoire au-dessus du lavabo et je me souviens que c'est ici que Dorothea cachait les clés : derrière un pot de café sur la tablette du dessus presque vide. Je ferme l'eau, j'attrape une chaise de la table de la cuisine, je grimpe sur le comptoir et regarde derrière le pot vide. Et voilà, elles y sont.

C'est exactement le même endroit où je les ai cachées quand Maman est revenue de Selkirk et que je ne pouvais pas encore me fier à elle pour conduire.

Je sors par la porte arrière jusqu'à sa voiture. Évidemment, évidemment, elle ne démarre pas. Il ne se passe rien une fois les clés dans le contact : pas de lumières, rien. Je reste sur le siège conducteur et je replonge vers le jour où Tom nous a ramenés, moi et la voiture, de l'hippodrome. C'est une des dernières fois où j'ai été dans cette voiture. Elle n'a pratiquement pas changé, même si elle sent la moisissure et qu'il y a des mini cratères sur la banquette arrière à cause des rongeurs qui se sont grignoté un chemin à travers les coussins. Il y a aussi le voile de saleté qui s'accumule sur les fenêtres après une longue période statique. Cette voiture n'a probablement pas été conduite depuis presque dix ans. J'ouvre le capot, je me place devant son poitrail ouvert et observe l'accumulateur, le cœur arrêté. Je pose mes mains dessus, là où les câbles sont connectés aux bornes. Positive. Négative. Ventricules.

Un homme âgé marche dans la ruelle. Je croise son regard pendant une seconde et je sais que c'est le genre de vieillard qui flâne dans la vie à la recherche d'un capot ouvert. Ses yeux bleus sont des embouchures étroites de deltas ridés, son sourire en dentier large et bienveillant. Sa chemise inutilement longue, son imperméable trop court, il porte des bottes de caoutchouc noires qui lui montent jusqu'aux genoux. Je regarde ses mains : dans l'une, il y a un sac de plastique récupéré d'où dépasse le chapeau de bois d'un casse-noisette, yeux ronds qui fixent, bleus aussi ; et dans l'autre main, il n'y a rien d'autre qu'une prise qui tient le fantôme d'une laisse. Une absence claire et palpable. On est samedi, tout juste passé midi. Cet homme devait être à une vente de garage. Je lui renvoie son sourire et soulève mes mains de l'accumulateur.

Il s'approche en trainant les pieds et me dit : « T'es son fils ? » tout en faisant un signe de tête en direction de la maison de Maman et puis il regarde le capot.

« Oui. Al », dis-je en faisant un signe de la main, je ne veux pas la lui tendre pour ne pas briser le souvenir de sa prise. Je ne veux pas non plus qu'il dépose le sac.

« Moi c'est Blaine », dit-il en extrayant son visage depuis le passé jusqu'à ici.

Blaine s'approche du capot et regarde à l'intérieur, me dit qu'avant il voyait Maman tous les deux jours marcher vers l'ouest sur Wolseley – vers chez Asha, je sais, pour le yoga, mais je ne le lui dis pas. Il habite un peu plus loin sur la rue, de l'autre côté de Wolseley, où la rue de Maman change de nom, se lovant à une avenue – comme la Fourche, où la rivière Assiniboine abandonne son identité à la Rouge.

Il me demande comment va Maman et je lui dis qu'elle a déménagé il y a quelques années, à Ste-Agathe – le nom d'un village que j'ai croisé au sud de la ville en m'en venant – parce que nous y avons de la famille pour s'occuper d'elle. En réalité, nous n'avons de famille nulle part.

Je lui dis que je crois que la batterie de la voiture est morte et il me répond que bien sûr, c'est ce qui arrive. « Si tu veux, je peux aller chercher ma voiture et on peut essayer de la booster. »

Je fais oui de la tête. Blaine s'en va et je reste ici à attendre. Je fixe un long moment la cour de la maison de Maman, la fenêtre de l'étage qui semble tellement plus basse maintenant que quand j'en suis descendu·e dans une autre vie. J'étudie le tapis bosselé que forme le gazon de la cour avant que Blaine revienne avec son camion, lent et haletant, pataugeant dans les flaques de la ruelle cahoteuse. Il approche aussi près qu'il peut de la voiture de Maman, en faisant quelque chose qui ressemble à un virage en onze manœuvres, et il sort pour que l'on puisse relier ses câbles aux cœurs des deux véhicules. Nous les étirons entre les deux et ils ne sont pas assez longs, mais je fouille à l'arrière de la voiture de Maman et trouve les siens. Les deux câbles se serrent les dents au milieu, puis Blaine va dans son vieux camion – aussi vieux que la voiture de Maman, la boîte du camion remplie de poches de plastique, une montagne de sac sur le siège passager – et fait tourner le moteur. Je vais dans la voiture de Maman et mets le contact à répétition. Elle tousse. Crie. Cogne et tressaille. Mais elle finit par prendre vie. Je laisse la clé arrêter de démarrer et ça reste. Je sors de la voiture et mets mon pouce en l'air pour Blaine.

Je sens de la fumée, un peu, et je n'arrive pas à dire si ça vient de la voiture ou de l'intérieur de ma tête. Je veux demander à Blaine de venir s'asseoir ici pour sentir, mais je ne le fais pas. Je décroche les câbles de la batterie, me rends à son camion et le remercie.

« Ça me fait plaisir, » me dit-il en enroulant les câbles. Après, sa main libre retrouve sa prise de laisse.

« Je vais aller promener la voiture pour laisser l'alternateur recharger la batterie de façon plus divertissante », dis-je, et il me sourit à travers la fenêtre en embrayant.

« À la prochaine, Al », me dit-il avant de s'engager dans la ruelle et de disparaître.

Je retourne dans la voiture de Maman et je pars, je prends Portage, je tourne vers l'ouest. La voiture sillonne les rues et j'en déduis par sa tenue de route que les pneus sont probablement mous. L'essence est vieille, l'huile trop incrustée dans sa vieille tête, mais elle avance. Je continue vers l'ouest, vers les limites de la ville, et quand je traverse le périmètre, pendant un instant je me sens techniquement à l'extérieur – mais seulement assez à l'extérieur pour arriver jusqu'à l'Assiniboia Downs.

Retracer mes pas semble être toute ma vie.

Je m'engage dans le stationnement vide, jusqu'à environs l'endroit où Maman avait stationné sa voiture avant que Tom et moi venions la chercher pour la ramener à la maison. Il est aux alentours de deux heures de l'après-midi et il n'y a pas de course aujourd'hui à cause de la température. Courir sur la piste serait comme sprinter dans de la boue profonde. L'espace est vacant.

J'imagine Maman qui regarde la grâce et l'aisance du mouvement des chevaux. J'essaie de me placer dans sa qualité destructive.

J'éteins le moteur de la voiture de Maman, j'en sors, et je regarde son emplacement. Je ne verrouille pas la portière et laisse les clés sur le siège. Autour de l'hippodrome, d'énormes poteaux soutiennent des spots bien hauts comme un navire soutient des canons. Des chaînes encadrent le stationnement pour éviter que les gens ne se rendent sur la piste sans passer par l'édifice, devant l'enfilade de guichets de paris.

Ici, contraint, mais au grand air, se trouve l'endroit où des bêtes solides couraient en cercles serrés. Où des bêtes solides courent toujours. Où de petits hommes se lèvent sur des dos lustrés et martèlent devant, devant, devant, plus vite. L'endroit où, des années avant que Maman aille à Selkirk, je l'ai accompagnée pendant qu'elle prenait des photos pour le

journal et je l'ai suivie jusqu'aux côtés des chevaux vainqueurs où elle demandait si c'était possible pour moi de m'allonger le bras pour toucher leurs hanches, leurs chairs chaudes et tremblantes. Ici, contenu dans la boucle derrière cette clôture, se trouve l'endroit où Maman, seule, frénétriste, a essayé de se jeter sous les sabots de splendeur et de pouvoir et de Dieu.

Je tourne le dos, à la voiture et à l'hippodrome. Je veux que les choses dont l'hippodrome se souvient restent ici.

Je commence à marcher vers Winnipeg – la ville des flaques d'eau – le long de l'autoroute mouillée. Je retransverse le périmètre et marche vers l'est jusqu'à ce que j'atteigne une station-service ou un taxi fait le plein. Je fais un signe au chauffeur et il me fait un signe de tête. J'approche et lui demande s'il travaille.

« Oui m'dame », dit-il, alors je continue à marcher jusqu'à ce que j'en trouve un autre, dix minutes plus tard, en soufflant parce que mes côtes ne ressentent plus la pression comme un phénomène naturel, que la prothèse pénienne n'est devenue rien d'autre qu'un poids mort.

Quand j'arrive enfin à la maison de Maman, j'ouvre la porte du palais de la mémoire.

J'avais à peu près dix ans quand Maman a commencé le yoga, et que j'ai commencé à l'espionner. Elle a transformé la pièce vide à côté de ma chambre, la pièce qui avait été celle d'Ilsa, en un studio, et si je grimpais sur le lit mezzanine chambranlant – ce que je ne devais pas faire ; Maman n'avait pas confiance – je pouvais la voir à travers la grille de la ventilation qui montait dans les murs entre nous, en rejetant de l'air frais, métallique, dans les deux pièces. Je m'y assoyais, avec prudence et en silence, je ne voulais pas que le lit craque ou s'écroule, et je la regardais se cambrer, se plier et prendre la pause dans la lumière nue du matin. Pendant un grand bout de ma vie, j'ai associé l'odeur de l'air qui circule à cette image de Maman. Quand j'entends une bouche de chauffage souffler ou un système de climatisation démarrer, je peux la voir, à travers le grillage de la ventilation de ma tête, tourner et arrêter et se démener dans la lumière. Autour de la même époque, j'ai commencé à être trop timide pour sortir dans le corridor afin d'enfiler des vêtements de l'armoire. J'ai arrêté de le faire un matin où je m'étais levé·e tard, juste après le yoga et la

douche de Maman. J'ai ouvert ma porte et je l'ai trouvée devant l'armoire. Elle était nue. Elle n'a pas remarqué que j'observais depuis ma chambre. Quand elle commençait à pratiquer le yoga, on aurait dit qu'elle perdait la capacité de ressentir ma présence dans son monde. Alors je suis simplement resté·e là, immobile dans l'ombre du passage pendant qu'elle s'épongeait avec une serviette jaune et qu'elle sortait des vêtements. Elle était une forme ferme et sans gêne et j'étais complètement foudroyé·e par cette vision. Ses muscles étaient prompts, mais discrets, sa poitrine envieusement petite, et elle avait acquis un contrôle sur son corps qui, je l'ai compris seulement plus tard – plusieurs années plus tard – donnait un indice sur le chaos qui régnait dans son esprit. Je l'ai compris en elle quand je l'ai vue pour la première fois en moi. Elle a commencé à faire du yoga à peu près au même moment ou je me rappelle qu'elle ait arrêté de parler pour la première fois, quand sa dépression a commencé à prendre le dessus. Mais malgré ça, ou peut-être à cause de ça – cette ombre noire qui la poursuivait, qui a fini par l'enrober de sa pénombre et qui essayait de la détruire de tout son soul, de l'amoindrir jusqu'à un rien – elle était complètement magnifique.

Je me souviens très clairement de cet instant, elle devant l'armoire, la façon dont ses longs cheveux tombaient derrière elle en vrilles et en boucles, comment elle était appuyée sur sa jambe gauche. Comment la cicatrice sur son ventre, courbée, insinuait que j'avais été une difficulté toute sa vie. J'ai eu honte. J'ai eu le sentiment d'être une piètre copie d'elle. Ce cliché d'elle a semblé être resté là pour l'éternité, jusqu'à ce qu'il n'y soit plus, jusqu'à ce qu'il retourne dans sa chambre sans me remarquer.

Ça m'a semblé être l'histoire de notre vie : un·e de nous deux qui tourne le dos pendant que l'autre, à son insu, épie dans un coin, nos nerfs unis dans la douleur silencieuse.

Les extraits de *La Métamorphose* d'Ovide sont tirés de : Ovide, *Les métamorphoses*, traduit du latin par Marie Cosnay, texte latin établi par Georges Lafaye, Paris, Éditions de l'Ogre, 2017.